



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

CORPS DE B509483

PHILOSOPHIE

CONTENANT

LA LOGIQUE,

LA PHYSIQUE, LA

METAPHYSIQUE,

ET L'ETHIQUE.

Par M. SCIPION DU PLEIX, *Conseiller du Roy, Lieutenant Particulier Assesseur criminel au siege Presidial de Condom, & Maistre des Requestes ordinaire de la Royne Marguerite.*

*Aus. uchet 32
1625.*



ALTON,

De l'Imprimerie de SIMON RIGAUD, Marchand
Libraire en rue Merciere, deuant S. Antoine.



M. DCXX.



COMMISSION

PHYSIOLOGY

THE

of the ...
of the ...
of the ...
of the ...

Handwritten notes:
...
...



...



A LA ROYNE MARGVERITE.

MADAME,
 Les Eucedemoniens s'estudioient
 tant à la perfection en toutes cho-
 ses, qu'ils ne pouuoient pas mesmes
 supporter l'imperfection en leurs
 propres enfans: ains les précipitoient dans vne for-
 driere pres le mont Taygete, s'ils leur sembloient laids,
 contrefaits ou flouets à leur naissance: imitant en
 cela la ferocité de l'Aigle, qui expose ceux de ses pe-
 tits qui ne peuvent fixement regarder la brillante
 lumiere du Soleil. Mais c'est estre trop desnature, &
 degenerer de l'humanité pour ostenter vainement
 vne generosité brutale. Pour moy, ie n'e ay pas vou-
 lu ainsi user, ny estouffer mon part, en debiffant ou
 supprimant ce mien ceuvre pour quelque defaut que
 les plus oculuez y pouuoient remarquer: ains ay mieux
 aymé le parfaire en ce qu'il me sembloit imparfait,
 l'accomplir en ce qu'il estoit defectueux, & le refor-
 mer & embellir en ce qu'il estoit laid & difforme. Ie
 sçay bien, Madame, que vous l'avez veu & leu cy-



EPISTRE.

*deuant à sa naissance & premiere enfance, lors que
 ie le donnay au iour sous la protection de Mars:
 mais à present qu'il est accreu & qu'il a atteint
 à peu pres sa perfection, ie le consacre & dedie
 à Minerue. C'est ainsi que ie vous doy surnom-
 mer, Mādame, ne pouuant exprimer que par le
 nom d'une diuinité, la grandeur & la candeur
 de vostre auguste Maieité, laquelle s'estant dis-
 traite des choses mortelles a esté soudain atraite
 par les immortelles: si bien que desormais elle
 n'espere & n'aspire qu'aux choses diuines & ce-
 lestes, loinct que Minerue estant appelée la Deesse
 des sciences, ce tiltre vous est aussi tres-adue-
 nant de ce costé-là, ven qu'il semble que vous
 ayez fait du mont d'Ysson un autre mont de
 Parnasse tres-celebre: où vous presidez à tout le
 chœur des neuf Muses, & faictes retentir le sy-
 steme de vostre harmonie philosophique si haut, que
 le son s'entend par toute la France, & s'estend
 par toute l'Europe: c'est là vostre soulas, du-
 quel vous ne vous pouuez saouler: c'est là vostre
 recreation vraiment royale, & digne d'une ame
 royale: qui dit royale, dit tout, ainsi que respon-
 dit Perus au grand Alexandre. Or puis que
 vous avez daigné voir cy-deuant ce petit auorton,
 lors qu'il estoit encore fresle & tendre, ie me promets
 tant de vostre debonnaireté, que maintenant qu'il
 est refaict & fortifié par le soing, estude & indu-
 strie de son pere: il sera d'autant plus fauorablement
 acueilly*

EPISTRE.

*accueilly de vostre Maieſté, attendu meſmes qu'il
eſt accompagné d'aucuns ſiens freres nouvellement
enfantéz, leſquels auſſi pourront dans peu de temps
accroître & ſe perfectionner beaucoup, ſi vous fa-
vorifez de l'honneur de vos bonnes graces le pere,
qui en rendra vœux & prieres au Ciel pour voſtre
proſperité & ſanté, & fera gloire tout le temps de
ſa vie de ſe pouuoir dire*

Votre tres-humble ſeruiteur & ſubject,
SCIPION DV PLEIX.





A L'AVTEVR

SONNET.

C'Est merueille de voir, q̄ parmy tant d'alarmes,
 La rage de Bellonne & l'orage de Mars,
 Sa terreur, son erreur, & horreur des hazards,
 Parmi tant de sanglots, & de sanglans vacarmes,
 Qu'en ce siecle de fer, d'enfer, d'armes, de larmes,
 A l'enui d'vn trophée, & des hauts estendars,
 Tu aycs releué la gloire de tes atts,
 Et ton los à l'enui des plus vaillans gens-d'armes.
 C'est debeller Bellonne & guerroyer la guerre,
 Estonner Mars tonnante, & braue le brauer:
 C'est forcer ses efforts, & graue l'aggrauer,
 Opposer à la palme le laurier ou le lierre:
 C'est auoir beaucoup plus (par la faueur des
 Dieux)
 Pris, appris, entrepris que nos Gascons ayeuls.
 Sc. DV PLEIX son frere.

AD EVNDEM

EPIGRAMMA.

*Q*ui volet antiquum malè nostrò preferat auum,
Ingenij hac ætas minus acumen habet.
Ante per ambages Logicam docuère priores,
Corticibus tectus nucleus artis erat.
Nunc illam reddit facilem, patrisque loquentem
Vocibus: hinc duplici dignus honore Duplex.
Hinc illi plus quàm priscis sua patria debet,
Dum dat quas ætas prisca negauit opes.

ANT. DE COVS.

A L'AV

A L' A V T E V R
S O N N E T.

LA Gascongne a esté de tout temps ennoblie
Des Heroïques faiçts de ses braues guerriers,
Qu'elle de siecle en siecle a produit à milliers,
Et seconde en enfans tousiours les multiplie.
Ton pere en estoit vn, dont la dextre aguerrie
Les escadrons ferrés a souuent entr'ouuerts
De l'armee ennemie, & par combats diuers
De son los immortal sa memoire enrichie.
Et toy d'autre costé par tes doctes escrits
Fais voir, cōbien gentils sont les Gascons esprits:
Ainsi vne Prouince, vn Pays, vne Ville,
Reçoit vn double honneur d'vne seule famille:
La vaillance du pere a des lauriers de Mars,
La science du fils des lauriers des bons Arts.

D I S T I C H O N.

*Nobilitatis honos cum Marte, vel Arte paratur,
Marte nites patrio, nobilis Arte tua.*

Roch Alesme.

A D E V N D E M.

Vasconia horrifoni studiis asperissima belli
Non est Pierio nobilitata choro.
Tu, quamuis soboles sata bellatore parente,
Pallada, & Astraam, Pieridasque colis.
Sic ius eloquio, libris dum suggeris artes,
Vasconici es Minos, Mæonidesque soli.

Η Π Ο Σ Α Τ Τ Ο Ν.

Πρὸς γὰρ μίσην δι' ὄπλων καὶ ἐρίων θεοτολοῦν ἄρνος,
Αἰεὶ λαμπρὴ ἢ καὶ Κονδημαία πόλις.
Νυνὲν σὸς μὲν σόφια καὶ τέχνη λαμπρότερ' ἐστὶ
Ὡς ἄλλη μεγάλη πατρὶς Ἀριστοτέλης.

AD EVNDEM.

Vasconia innumeris tellus celebrata trophæis
 Præ Gallis reliquis Martis honore nitet.
Haud dubie hoc semper præcessit, cessit in vno,
 Quod non Aonias est venerata Deas.
Nunc quoniam latices referas Aganippeos vnda,
 Vasconia haud cedit Marte, nec Arte quidem.
Per te Pegaseis certat victura triumphis:
 Hinc noua laus illi, laurus eritque tibi.

FR. DV PLEIX auctoris frater.

In alteram Logicæ editionem

HEXASTICHON.

Pincipio Logicam peperit, Gallisque reclusit
 Plexius: at Logice mox peperit Physicam.
Partaque iam Physice reliquas tibi proferet artes:
 Auctori parient ars sua quæque decus.
Quam benè succrescunt Sophiæ data semina fulcis,
 Nempe vt honore metat qui ratione serit.
F.S. Germ. Agen.

SIXAIN.

VN' œuvre richement parfaite:
 Reçoit-elle correction?
Est-il aucun qui se promette
 D'embellir la perfection?
Non: mais ce que du Pleix sait faire,
 Le seul du Pleix le sait refaire.

I. de Vienne Bordelois.

TABLE



TABLE
GENERALE
DES CHOSES
CONTENUES ES
hui&t Liures de cest
œuvre.

LIVRE I.

- Chap. I. **D**E l'utilité de la Logique, du nom de Logique
II. & Dialectique, & s'il faut mettre difference
entre les deux. page 1. & 4
- III. De la division generale de toutes disciplines. p. 5
- IV. L'interpretation des noms des arts & sciences, puissee de la
Langue Grecque. p. 9
- V. En combien de sortes se prend ce mot subiect. p. 13
- VI. Quel est le subiect & la fin de la Logique. p. 15
- VII. Qu'est-ce que S. Thomas d'Aquin appelle Estant de
raison. p. 17
- VIII. Que la Logique n'est proprement Theoretique, Præcti-
que, ni Science, ni Art. p. 21
- IX. Que la Logique n'est Sapience, Intelligence, ny Pruden-
ce. p. 22
- X. Comment est-ce que la Logique peut estre appellee Scien-
ce. p. 23
- XI. Comment la Logique peut estre dite Art. p. 25
- XII. De la definition & division de la Logique. p. 26

T A B L E.

LIVRE II.

Chap. I.	<i>Contenant la Preface du livre.</i>	p.28
II.	<i>Du Genre.</i>	p.30
III.	<i>De l'Espece.</i>	p.32
IV.	<i>De l'Individu.</i>	p.35
V.	<i>De la Difference.</i>	p.37
VI.	<i>Du Propre.</i>	p.41
VII.	<i>De l'Accident.</i>	p.43
VIII.	<i>S'il y a plus de cinq sortes d'attribués.</i>	p.44
IX.	<i>Des choses uniuerselles.</i>	p.45

LIVRE III.

Chap. I.	<i>Que signifie ce mot Categorie.</i>	p.55
II.	<i>Des Homonymes, Synonymes, & Paronymes.</i>	p.56
III.	<i>Diuision des choses en tant qu'elles sont subiects & attributs, & peuvent estre ou n'estre pas sans subiect.</i>	p.61
IV.	<i>Regles touchant les attributions.</i>	p.62
V.	<i>Diuision de toutes choses en dix predicamens ou categories.</i>	p.63
VI.	<i>De la substance.</i>	p.67
VII.	<i>De la quantité.</i>	p.70
VIII.	<i>De la Qualité.</i>	p.79
IX.	<i>Des Relatifs.</i>	p.83
X.	<i>Des predicamens Agir & Patir.</i>	p.88
XI.	<i>Des quatre derniers predicamens.</i>	p.90
XII.	<i>Des opposez.</i>	p.91
XIII.	<i>En combien de façons une chose est dictée premiere qu'une autre.</i>	p.97
XIV.	<i>Quelles choses sont dictées estre ensemble.</i>	p.99

XV.

T A B L E.

xv.	En combien de sortes se prend ce mot de mouuement ou changement.	p.100
xvi.	De l'homonymie de ce mot, Auoir.	p.101

L I V R E I V .

Chap. I.	Contenant la preface du liure.	p.103
II.	Du Nom.	p.105
III.	Du Verbe.	p.106
IV.	Des huit parties d'Oraison.	p.108
V.	De l'Oraison.	p.111
VI.	De l'Enonciation, & de ses diuers noms.	p.113
VII.	Diuision de l'Enonciation, selon la signification.	p.114
VIII.	Subdiuision de l'Enonciation vne & simple.	p.115
IX.	Autres diuisions de l'enonciation touchant la substance, quantité, qualité, matiere, & forme.	p.116
X.	De l'opposition des enonciations.	p.118
XI.	De la verité ou faulseté des enonciations opposees & subalternes.	p.120
XII.	Des enonciations contradictoires, infinies & singulieres, de leur verité ou faulseté, & du liberal arbitre.	p.122
XIII.	Des enonciations modales.	p.129
XIV.	De leur entre-suite & correspondance.	p.131
XV.	Des enonciations hypothetiques.	p.134

L I V R E V .

Chap. I.	Du syllogisme.	p.136
II.	Des figures, de leurs modes, & des mots par lesquels elles sont signifiees.	p.138

III.

TABLE.

III.	<i>De la premiere figure.</i>	p.140
IV.	<i>De la seconde figure.</i>	p.141
V.	<i>De la troisieme figure.</i>	p.142
VI.	<i>De la reduction de tous autres syllogismes à ceux de la premiere figure.</i>	p.143
VII.	<i>De la conuersion & correspondance des propositions.</i>	p.145
VIII.	<i>Comment il faut reduire les cinq modes imparfaits de la premiere figure aux quatre parfaits.</i>	p.147
IX.	<i>Comment il faut reduire les modes de la seconde figure aux parfaits de la premiere.</i>	p.150
X.	<i>Comment ceux de la troisieme.</i>	p.152
XI.	<i>De la reduction à l'impossible ou absurde.</i>	p.154
XII.	<i>Comment il faut reduire à l'absurde les modes imparfaits de la 1. 2. & 3. figure.</i>	p.156
XIII.	<i>Regles & obseruations sur les figures.</i>	p.159
XIV.	<i>De la recherche du medium.</i>	p.163
XV.	<i>De la quatrieme figure inuentee par Galien.</i>	p.168
XVI.	<i>De l'Induction.</i>	p.170
XVII.	<i>De l'exemple.</i>	p.172
XVIII.	<i>De l'Enthymeme.</i>	p.175
XIX.	<i>Du Sorites.</i>	p.178
XX.	<i>Des 2. Regles, le dire du tout, & le dire de nul.</i>	p.180

LIVRE VI.

Chap. I.	<i>Contenant la preface du liure.</i>	p.182
II.	<i>Du mot Analysis, ou Resolution.</i>	p.183
III.	<i>Des deux auant-cognoissances ou prenotions.</i>	p.185
IV.	<i>Qu'est-ce que Science.</i>	p.186
V.	<i>Qu'est-ce que demonstration?</i>	p.187
VI.	<i>Quels doiuent estre les principes de la demonstration.</i>	p.188
VII.	<i>Quels principes sont appellez vrais, prochains ou immediats, premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion.</i>	p.190

VIII.

VIII.	Quelles choses sont les plus cognouës, les uniuerselles ou les singulieres: & la cause ou l'effect.	p.191
IX.	De l'excellence de la demonstration.	p.193
X.	Quelles Demonstrations affirmantes sont plus excellentes que les negantes, & en quelle figure il faut demonstrier.	p.194
XI.	Qu'est-ce que principe, Axiome, Demande, These, Hypothese.	p.196
XII.	Si par la definition on peut demonstrier, & en quoy elle est differente de la Demonstration.	p.197

LIVRE VII.

Chap. I.	Du mot Dialectique, Topique, & Inuention.	p.200
II.	Qu'est-ce que Lien & Argument, & leur diuision.	p.201
III.	Du lieu de la definition.	p.202
IV.	Du lieu du denombrement des parties.	p.204
V.	Du lieu de l'Etymologie.	p.205
VI.	Du lieu des Coniuguez ou Denominatifs.	p.206
VII.	De l'usage du Genre & de l'Aspect.	p.207
VIII.	Du lieu de la Similitude.	p.208
IX.	Du lieu de la Dissimilitude.	p.209
X.	Du lieu des Contraires.	p.210
XI.	Du lieu des Adoints.	p.211
XII.	Du lieu des Antecedens.	p.212
XIII.	Du lieu des Consequens.	p.213
XIV.	Du lieu des Repugnans.	p.214
XV.	Du lieu des Causes.	ibid.
XVI.	Du lieu des Effects.	p.220
XVII.	Du lieu de la comparaison des choses plus grandes, egales & moindres.	p.223
XVIII.	Des lieux empruntez hors de l'art.	p.225

TABLE,

LIVRE VIII.

Chap. I.	Preface sur le subiect du tiure.	p.227
II.	De la surprise qui vient de l'homonymie.	p.228
III.	De celle qui vient de l'Amphibolie.	p.229
IV.	De celle qui vient de la Coniunction.	p.230
V.	De celle qui vient de la Disonction.	p.231
VI.	De celle qui vient de la figure de la Diction.	p.232
VII.	De celle qui vient de la diuerse escriture.	p.233
VIII.	De celle qui vient de l'Accident.	p.234
IX.	De celle qui vient du dire selon quelque chose à un simple dire.	p.236
X.	De celle qui eschoit à faute de scauoir reprendre.	p.237
XI.	De celle qui vient de la demande du principe.	p.238
XII.	De celle qui viens des consequences non reciproques.	p.239
XIII.	De la surprise qui eschoit lors qu'on prend pour cause ce qui ne l'est pas.	p.239
XIV.	De celle qui vient de plusieurs interrogations.	p.240

FIN DE LA TABLE.



P E R M I S S I O N S .

IE consens pour le Roy, qu'il soit permis à SIMON RIGAUD, Marchand Libraire & Maistre Imprimeur de ceste ville de Lyon, d'imprimer le *Corps de Philosophie de M. Scipion du Pleix* en huit Liures, avec les deffenses en tel cas requises & accoustumees. Fait à Lyon, ce vingt-troisiesme Januier, mil six cens vingt.

BOLLIOVD,

Aduocat du Roy.

Permis audiēt SIMON RIGAUD, d'imprimer le susdiēt Liure, avec deffenses requises. Fait ce vingt-troisiesme Januier, mil six cens vingt.

SEVE,

Lieutenant general.

Preface.



*'EST vne des plus riches remarques & asseu-
rees preuues de la diuinité des sciences, qu'elles
n'apportent iamais aucune diminution de
sçauoir à celuy qui les enseigne & publie: au contraire,
d'autant plus il en est liberal, ces celestes thresors se cõfir-
ment d'auantage, se conseruent & accroissent en son ame,
& comme disoit vn Poëte,*

*Qu'on en donne tousiours, rien ne s'é diminuë.
Des biens du corps, comme la santé, la force, la beauté, nul
n'en peut estre liberal, ny auare, par ce qu'ils ne sont pas
cõmunicables. Des ioüets de Fortune (que les hõmes crou-
pissans avec les choses basses appellent aussi biens) comme
l'or, l'argent, les amples & reuenantes possessions, chascun
en est autant eschars & tenant que conuoiteux, non tou-
tefois sans quelque apparence de raison: car les commu-
niquant & distribuât, ils se diminuent & espuisët. Mais
de ces vrayes richesses-là, ie dy des sciences, ornemens eter-
nels de l'ame, nul n'en peut refuser la communication sãs
encourir publiquement les tiltres honteux d'ingrat, vain,
malicieux, & enuieux, veu qu'il ne conste pas plus de mō-
strer ce qu'on sçait, (i'vseray d'vne cõparaison d'Ennius)*

Que de guider le passant volontiers

Au grand chemin par quelques droits sentiers:

Ou de permettre à ton voisin qu'il vienne

A ra chandelle y rallumer la sienne.

*Cest pourquoy on blasme à bon droit les poëtes Grecs,
& encore plus les Druïdes prestres, Docteurs, & magi-
strats des Gauois nos ancestres: ceux-cy, par ce que desi-
rant eterniser leur vaine gloire d'estre seuls estimez sça-
uans entre le peuple, ne comuniquoient leur sçauoir à au-
tres, qu'à ceux de leur cõpagnie, & ne publioient rien par*

A

Preface.

In Eu-
serpe.

escriit: ceux-là, par ce qu'ayant aussi la cognoissance des sciences, ils l'ont enuiee à la société humaine: imitant les Egyptiens (cōme tesmoigne Herodote) en ce que la naïfue & nuë verité a esté par eux enuelopee comme dās un nuage espez & sombre, sous le voile tenebreux de certaines fictions & inuentions fabuleuses, afin que plusieurs les admirassent, & peu les entendissent. Alexandre Roy de Macedoine estoit de ceste mesme humeur ambitieusement enuieuse. Car il tançoit son precepteur Aristote de ce qu'il auoit mis en lumiere des ceuures de la Philosophie, par le moyen desquelles plusieurs du vulgaire mesme pourroient se rendre esgaux & parangonner à luy en doctrine. Les François aussi sçauans que les Druïdes, aussi subtils & ingenieux que les Poëtes Grecs, aussi courageux qu'Alexandre, sympathisent avec eux en ceste vanité. Car on n'en void point, que bien rarement, qui soient studieux de traicter en leur langue les sciences philosophiques, comme s'ils les enuioient au public: quoy que l'exemple de toutes les autres nations bien policees & reglees, tant voisines que les plus estrangeres, les y exhorte. Il ne faut point s'excuser sur le defaut de nostre langue: car elle est auiourd'huy si bië cultiuee, qu'elle ne cede en abondance, ny en elegance, ny en proprieté de mots à nulle autre des langues vulgaires: & ou il escherroit quelque defaut des mots propres à l'art, il sera tousiours loisible d'en emprüter des Grecs ou Latins: desquels nous auons emprunté les arts & les sciences mesmes, les loix & les plus beaux reglemens de nostre police. Car comme dit le Poëte en sa diuine semaine,

Il n'y a point danger
De naturaliser quelque mot estrange,
Et mesme en ces discours où la Gauloise phrase
N'en a point de son creu qui soit de telle emphase.

Nous imitons en Frãce ceux qui faisoient la cour aux
seruatz

Preface.

seruantes de Penelope, n'osans accoster leur belle & accomplie maistresse. Car aussi nous estudions tous à l'elegance des langues, qui ne sont que truchemens & comme seruantes des sciences, & ne profitons point aux sciences mesmes : & ceux qui y ont profité les enuient aux autres.

Pour moy ie ne me promets pas faire ce que ie scay estre fort aisé à plusieurs autres : si ay-ie toutes fois deliberé de produire quelque effet de ma bonne volonté, & reduisât en ce petit ceuvre la Logique instrument necessaire à toutes sciences, en brefs preceptes, avec telle facilité que toutes personnes studieuses en puissent retirer du fruiet. Car voyant que plusieurs, ou pour ostenter vainement quelque subtilité & pointe émoussée de leur esprit, ou pour y estaler confusément le peu de cabal qu'ils auoient acquis es autres disciplines, l'ont tellement embrouillée de questions inutiles, qu'elle semble plustost vn Dedale de tours & detours & surprises Sophistiques, que l'art & la methode de les dissoudre & s'en demesler : que d'autres au contraire l'ont traitée si escharnement, & avec vn discours Laconique & si concis, pour sembler auoir fait avec peu, ce que d'autres ne se promettent avec beaucoup, qu'ils la nous ont laissée defectueuse & imparfaicte : Il me seroit mal-seant de froisser ma nef contre les mesmes escueils où i'ay remarqué le naufrage des autres. C'est pourquoy ie suivray la rade de ceux, lesquels, comme nauigeant entre Scylla & Charybdis, fuyant tous les deux, & suiuant l'entre-deux, sont paruenus heureusement au bord & au port desiré : & ne m'arrestant, entre ce qui est de l'art, qu'aux questions qui mesembleront seruir à l'intelligence d'iceluy, ie ferai renaiître la Logique, & reprendre sa source à la viue fontaine d'Aristote, premier illustrateur d'icelle, & d'aucuns siens celebres interpretes. Sur tous lesquels ie prise M. Robert Balfor gentil-homme

Preface.

Escoffois, tant pour sa rare & profonde doctrine aux sciences & aux langues, que pour l'integrité de ses mœurs. Aussi luy dois-je le peu de sçavoir que j'ay acquis, ayant eu l'honneur de iouyr familiaremēt de sa douce & vrayemēt philosophique conuersation: sortant des mains de M. François Royer Bourguignon, qui par son meur ingemēt richement orné de vertu & science, a si accortement manié & industrieusement cultiué plusieurs esprits Gascons, mesme entre les tumultueux & sanglants vacarmes de Mars, que s'estant arresté parmy-eux (ainsi qu'un bon pere de famille qui a replanté des sauuageaux, entez en leur saison, esmōdez, appuyez, & bien entretenus) il a le contentemēt, & l'hōneur de leur veoir produire de beaux & agreables fruiets. Je suis obligé de rendre publicemēt ce tesmoignage d'une ame non ingrante à l'endroit de ces deux Chirōs & Phoenix, desquels (comme disoit Aristote d'un Iuif avec lequel il auoit conferé) j'ay beaucoup plus receu, que ie ne sçaurois iamais leur rendre.

C'estoient
deux ex-
cellēs pre-
cepteurs
d'Achil-
le.

Le sub-
iect de ce
premier
Liure.

Or pour n'apporter trop brusquement le precepté de nostre Logique, il m'a semblé bon, apres auoir discouru de l'utilité d'icelle, de rechercher en quel rang nous la deuōs placer parmy les bōnes disciplines. Car ceste question est encore agitée & controuersée entre les Philosophes: Pour l'entiere decision de laquelle il faut entendre au precedēt quel est le subiect, & la fin de tous Arts & Sciēces: afin que selon cela nous l'establissions en son rang & place legitime. Et par mesme moyen sans aucune confusion nous ietterons aussi comme les fondemens de toutes disciplines (lesquels un bon Logicien ne doit ignorer) en faueur de ceux qui ne le peuuent voir par ordre ailleurs dans les auteurs François, & ne sont versés qu'en nostre langue.

LE



L E
PREMIER LIVRE
 DE LA LOGIQUE,
 OV ART DE DISCOVRIR
 & raisonner.

De l'utilité de la Logique.

C H A P. I.



L y a naturellement en nous quel-
 ques semences de toutes, bonnes
 disciplines, lesquelles estant culti-
 uées par le precepte de l'art, rap-
 portent de bons & merueilleux
 fruiçts. Car la nature de soy mes-
 me, sans l'industrie de l'art, est sterile, & non assez
 fertile pour conduire les fruiçts de ses actions à vne
 meure perfection, & parfaicte maturité. Tellement
 que ceux qui se promettent par le moyen de leur
 iugement naturel, sans aucune aide de l'art, de re-
 tirer la verité des profondes tenebres des choses
 abstruses & douteuses, où elle est cachée; au lieu
 de l'esclaircir & produire en beau iour, s'enueloppent
 eux mesmes de plus en plus es sombres nuages de
 leurs doutes. Et d'autant qu'ils ont la viuacité
 d'esprit plus grande, d'autant plus ils se confondent
 & tombent en opinions plus erronées. Car tout
 ainsi que les corps les plus graues & solides, qui sont
 destituez de la faculté de voir, d'autant plus impe-
 tueusement ils sont eslancez & meus, d'autant plus

*Combien
 l'art est
 necessai-
 re pour
 aider la
 nature.*

*La na-
 ture sans
 l'art est
 au engle,
 & con-
 duit à
 des plus
 grands
 erreurs.*

lourdement ils vont cheoir & heurter tédant à leur centre: De mesme les esprits les plus prôpts & releuez, s'ils ne sôt guidez & guindez par l'aide de l'art, & esclaircis de la lumicte d'iceluy, choppent aussi plus imprudemment, & s'efforçât s'enfôcent & enfôdrent plus auât dans le boubrier d'erreur, cõfusiõ, & ignorance, par ce que la nature sans l'œil de l'art (ainsi que dit tres-bien Plutarque) est cõme aueugle. Si bien que comme les Andabates qui souloiet combattre les yeux bandez, frapportoient plus souuēt en l'air, ou sur leurs cõpagnons que sur leurs ennemis: ainsi ceux qui se messent de discourir sans les preceptes de Logique, s'enferrent bien souuent en leurs propres raisons, & s'enferrent de leur propre glaiue n'allans qu'à rastõs à la recherche de la verité.

Plut. au liure de l'institution des enfans.

Il y a en chaque discipline quelques principes propres & particuliers, sur lesquels, comme sur des fermes colomnes & assurez puiots sont appuyez tous les preceptes d'icelle.

Principes des sciences particulieres à chacune.

Les principes cõmuns sôt les preceptes de Logique.

D'autres qui sôt generalement cõmuns & egale-
ment approuuez en toutes, par le moyē desquels
elles prouuent la verité de ces particuliers là, & cõ-
me par vne pierre de touche en recognoiffēt la ve-
rité & faulseté. Et ne peuent estre conioinctes les
sciences les vnes aux autres, si ce n'est par le lien de
ces principes, regles, & maximes à toutes egalemēt
cõmunes: qui ne sont autre chose que les preceptes
de Logique: desquels il faut que la matiere & sub-
iect de tout discours prenne la façõ & la forme. Ce
qui appert euidemēt de ce que nul discours ratioci-
natif, nulle preuue faicte en quelque subiect ou ar-
gumēt que ce soit, ne cõtiet verité de soy-mesme, si
elle n'est conforme aux preceptes de Logique. Car
veu que toute discipline contient definitions, diui-
sions.

sions, partitions, discours, il n'y en a pas vn qui se puisse passer de la Logique, qui seule (côme dit tres-bien Cicerō) enseigne à biē diuiser la chose vniuerselle en ses parties, à expliquer la chose obscure par sa definition, qui descouure l'homonomie & ambiguïté par vne claire distinction, & en fin monstre à tenir certaine regle, par le moyen de laquelle on iuge & discerne le vray du faux, & qu'est-ce qui est consequent à quelque chose proposee, & qu'est-ce qui ne l'est pas. Mais tout ainsi qu'il n'y a que les bōs peintres qui puissent iuger des traits mignards d'un Apelles ou d'un Parrhasius: aussi n'y a-il que ceux qui sōt bien versez en la Logique, qui puissent iuger de l'utilité des preceptes d'icelle. Et comme il y a plusieurs sortes de simples de merueilleuse vertu, qui sont foulez aux pieds par ceux qui n'é cognoissent pas les facultez naturelles, desquels toutesfois vn bō Physicien ou Medecin feroit grande estime: de mesme il n'y a que ceux qui ignorēt les preceptes de la Logique, qui n'en tiennent compte, ne pouuāt nō plus que les auægles des couleurs, iuger du profit qu'elle peut apporter à la cognoissance des bonnes lettres. C'est pourquoy il nous sera plus seant d'ē iuger lors que nous y ferōs aucunement versez. Car (ainsi que nous admoneste tres-bien Aule Gelle) *ceste discipline au commencement semble estre fascheuse, rabeuse, mesprisable, & mesme inciuile & desagreable: mais apres qu'on y a fait quelque progrès outre le profit qu'elle nous fait cognoistre en nostre ame, elle nous y laisse ensemble vn insatiable desir de continuer & apprendre, lequel si on ne restreint & modere, il y a danger de vieillir comme aux esueils Sireniens entre les plis & replis d'une infinité de difficultés & subtilités, que se fantasie nostre esprit par le moyen des preceptes d'icelle.*

Cicero
in Bruto.

A. Gellius
lib. 8. c. 18

La fin de
la Logi-
que.

Le pro-
pre de
l'homme est
raisonner.

La fin & but de la Logique est de môstrer la ma-
niere de bien discourir & raisonner, c'est à dire, vser
de raison, dit Platô en son Alcibiade, qui est le pro-
pre de l'homme priuatiuement à tous autres ani-
maux: de la brutalité desquels il s'esloigne d'auan-
tage, & s'approche plus pres de sa perfection, d'au-
tant mieux qu'il raisonne.

August.
lib. 2. de
Ordine.

Pour conclurre encore avec plus d'autorité,
i'adiousteray le dire de sainct Augustin, qui dit que
la Logique n'est point vne legere & frivole inuention de
l'esprit humain, mais a esté puisée en la raison des choses:
que c'est l'art des arts, la science des scièces. Aussi fit-il
vn temps professiô de l'enseigner, & par le moyé d'i-
celle se rendit si admirable qu'il vole par dessus les
autres Docteurs de l'Eglise côme l'Aigle sur les au-
tres oyseaux. Il nous suffira d'auoir touché ceçy en
passant de l'vtilité de la Logique, attendant que l'ef-
fect s'en ensuiue au contentement des studieux Frâ-
çois. Or d'autant qu'il y a quelque difficulté en la
diuerse signification du mot de Logique & Diale-
ctique il la no^r faut esclaircir auât que passer outre.

*Du nom de Logique & Dialectique, & s'il faut mettre
difference entre les deux.*

C H A P. II.

Λογική
ἑστίν.
Διαλέξη
ἑστίν.

Λόγος.

LE mot de Logique vient du mot Grec *Logize-*
sthai & Dialectique de *Dialegesthai*, qui to^r deux
signifient raisonner, compter, disputer, discourir par
raisô. Aucuns disent que Logique vient plustost de
Logos, qui signifie quelquefois raison, quelquefois
argumentatiô & discours ratiocinatif, laquelle ery-
mologie n'est guere differente de la precedente.

Quoy que s'é soit Aristote a esté le premier qui a
reduit la Logiq. en certains & methodiques précé-
ptes.

pres. Car auât luy les Sophistes n'auoyent garde de la monstrier: ains s'en seruoient pour surprendre les moins habiles, acquerans par ce moyen reputation de gens fort subtils.

Or l'Auteur mesme & les Peripateticiciens qui luy ont succedé, (ainsi que resmoignēt Alexādre Aphrodisien, & Laërce) prenoient le nom de Logique generalement pour toute la discipline, & celuy de Dialectique seulement pour vne partie d'icelle, qui est autrement appellee Topique.

Platon a quelquefois vsurpé le nom de Dialectique en vne signification bien diuerse de celle-là, pour la Metaphysique & Philosophie sur-naturelle. En fin l'vsage a obtenu, mesmement entre les Latins, qu'on vse indifferemment du mot de Logique ou Dialectique pour toute ceste discipline. Qui est ce qu'il faut remarquer pour ce regard. Venons maintenant à ce que nous auons proposé cy dessus.

De la diuision generale de toutes disciplines.

C H A P. III.

Cicéron nous enseigne que toute dispute & discours bien tissu, doit prendre son commencement par la definition de la chose proposee. Mais d'autant que la premiere piece de la definition est le Genre, & qu'il est mis en controuerse sous quel genre on doit ranger la Logique, il faut au precedent vider ce chef, pour de la venir plus aisément à la definition d'icelle.

Les disciplines (comme enseigne le Philosophe) reçoient mesme diuision que les choses. Or les choses sont ou necessaires, ou aduenantes, que les Latins appellent *contingentes*. Les choses necessai-

*Cicero 1.
Officiorū.*

*Arist. lib.
3. de Ani-
ma. c. 8.*

*Arist. cap.
5. lib. 4.
Metaphy.*

*Arist. cap.
15. lib. 1.
Primum
Analyt.
& in lib.
de Cælo.*

res sont celles qui ne peuuent estre autremét qu'elles sont, selon le dire du Philosophe : & se subdivisent en deux especes. L'une est de celles qui sont perpetuelles, côme les choses vniuerselles, ainsi que dit le mesme Philosophe: côme sont aussi le monde, le Ciel, & les Estoilles, qu'il a estimé, ou pour le moins montré par raison naturelle estre choses eternelles. L'autre espece est de celles qui (ores qu'elles ne soyent eternelles) dependent neantmoins si necessairement de leurs causes, qu'icelles posées, incontinent elles s'ensuiuent: comme l'eclipse de la Lune. Car aussi tost que la terre se rencontre entre le Soleil & la Lune, incontinent la Lune (qui est sombre de soy-mesme) ne pouuant estre esclairee des rais Solaires, de necessité s'obscurcit.

*Arist. c. 1.
& 4. li. 6.
Ethi. &
cap. vlt.
lib. 2. poster.
Analyt.
Idem lib.
Metaphy.
c. 1.*

Les choses aduenantes ou contingétes sont celles qui prennent leur estre des hommes, c'est à dire, que les hommes font si bon leur semble, comme vne maison, vn liét, vne serrure, vne robe. Or des choses necessaires il y a Science, des aduenantes Art, suiuant le discours du Philosophe.

Il y a encore vne autre diuision des disciplines plus specifiée par le Philosophe, & conuient toutes-fnis avec la premiere. Toute discipline (dit-il) est ou Theoretique ou Practique. La Theoretique se diuise en trois, en la Metaphysique ou Theologie, la Physique & Mathematiques. La Metaphysique considère toutes choses en tant qu'elles sont, mais principalement le souuerain Dieu auteur & conseruateur d'icelles, & les esprits, Anges, & Intelligences, que Platon appelle petits Dieux. La Physique a pour sujet tous les corps naturels du Monde, tant simples comme les Elemens & les Cieux, que mixtes comme les animaux & les plantes. Les Mathematiques

riques se diuisent en quatre sciences, en l'Astrologie, qui traicte des Astres : la Geometrie des lignes : l'Arithmetique des nombres : la Musique des tons. Et toutes ces disciplines Theoretiques sont vrayement sciences, parce qu'elles enseignent la cognoissance des choses par leur propre cause : excepté les Mathematiques qui ont merité le nom de science (comme dit le Philosophe) pour la grande certitude de leurs demonstrations, qui est du tout infallible, & aussi assuree que la science acquise par la cognoissance de la propre cause. C'est pourquoy Ciceron dit aussi que les Geometres font profession non de persuader, mais de contraindre à croire par leurs indubitables & infallibles demonstrations.

Arist. cap. 35. l. 1. magnorū Moral. Cicero li. 4. quest. Academicorum.

Pour le regard de la pratique elle consiste ou à faire, ou à agir : & se diuise en la Morale, & es arts illiberaux, sordides & mechaniques. *Faire* est besoi- gner & ouurer en sorte qu'il reste quelque œu- ure visible apres le trauail : comme bastir, coudre, faire vne statue, vne maison, ou autre chose sembla- ble. *Agir* est ouurer ou trauailler sans qu'il reste au- cun ouurage apres le trauail ou action. Et l'action se diuise en deux especes, en Arrestee & Passagere, que les Latins disent *Permanens* & *Transiens*. L'Ar- restee demeure & s'arreste en l'agent, s'esuanouys- sant & consumant soy-mesme : comme sauter, cou- rir, danser, piquer vn cheval, deuiser. L'action passa- gere, passe de l'agent au patient, & luy communi que quelque effect de ses qualitez : come le feu agissant cōtre l'eau ou le bois, il l'eschauffe & cōsume. Et tout ainsi que d'Agir, vient le mot d'Action, il n'y a point de dāger de deriuier de Faire, *Factiō* ou *façō*. Or tant les Actiōs que les Façōs sont le subject de la Morale, en tant qu'elle enseigne à les moderer & regler au
niveau

niueau & compas de la raison. Et la Morale se diuise en la Monastique, l'Oeconomique, & Politique. La Monastique regarde le reglement des mœurs d'un chascun de nous en particulier. L'Oeconomique enseigne l'administration & gouvernement d'une famille; la Politique d'une communauté, comme d'un empire, d'un royaume, college, cité ou republique. Et les mesmes actions & façons sont aussi le subject des arts illiberaux & mechaniques, en tant toutesfois qu'il est question d'agir ou faire quelque chose suiuant le precepte d'iceux, non pas pour les regler, comme fait la Morale, à la raison & modestie. La Medecine est comme subalterne à la Physique: car elle considere le plus excellent corps naturel, à sçauoir, l'homme, qui est l'ornement, & comme l'abregé du Monde, voire mesme un petit Monde, cōme disent les Grecs. La Poësie, l'Histoire, la Rhetorique, & la Grammaire ne sont pas proprement sciences, ny arts, parce qu'elles n'enseignent pas à cognoistre les choses par leur cause, cōme les vrayes sciences: ny à faire quelque chose, comme les arts: mais sont seulement disciplines sermocinales, c'est à dire parleres, & qui consistent en nuës paroles & langage. La Poësie pour rendre son discours plus agreable adiouste la fable; la mesure (qu'on appelle pieds) & aux langues vulgaires vne certaine cadence & consonance de syllabes (que les Grecs appellent *Rithmes*) au lieu de la quantité des syllabes qui faict es autres langues les vnes longues, les autres breues.

L'Histoire rapporte & recite les choses vrayement passees.

La Rhetorique n'enseigne pas simplement à discourir; mais, bien amplement, elegamment, & avec vne exacte recherche & triage non seulement

περὶ ἑξῆς
βλ. σ.

π. 18. μ. σ.

ment des sentences & raisons ; mais aussi de mots choisis, & artificieusement disposez.

La Grammaire se contente de la seule congruité du langage, c'est à dire, qu'on parle proprement, quoy que ce ne soit pas avec elegance. Que si on m'obje que les Poëtes ont escrit des sciences, voire qu'ils ont esté des premiers Philosophes, & que les Druides mesmes reduisoient toutes les sciences en certain nombre de vers : & que plusieurs histoires enseignent la Physique & choses naturelles. Je respon que ce n'est pas desia vne nuë Poësie, ny vne nuë Histoire, mais vrayement Philosophie. Car la vraye Poësie est fabuleuse & (comme dit le Philosophe) l'ame de la Poësie c'est la fable : & l'Histoire de la nature (comme celle de Plin) n'est qu'une espece de Philosophie naturelle. C'est assez parlé de la diuision des disciplines. Maintenant il est besoing pour satisfaire à ceux qui n'entendent que nostre langue vulgaire, d'expliquer l'energie des noms des sciëces & arts puisés de la lague Grecque.

L'interpretation des noms des Arts & Sciences puisés de la langue Grecque.

C H A P. I V.

PLutarque au traitté d'Isis & Osiris remonstre bien à propos que ceux qui errent aux noms des choses, errent aussi le plus souuent és choses mesmes, parce que les noms ayant esté imposés aux choses pour les signifier, icelles n'estant pas proprement nommees, ne sont pas aussi bien signifiees ; & celuy qui n'entend pas le nom, n'entend gueres souuent la chose nommee. Pour obuier donc à tel erreur, il nous faut entendre l'energie & la force des noms des sciences,

L'erreur des noms nous fait error aux choses.

&

Horat. de
arte Poë-
tica.

& des honnestes arts puisés de la langue Grecque,
qui exprime plus proprement & heureusement les
choses que nulle autre: car ainsi que dit Horace,

Les Muses ont donné un bel entendement

Aux Grecs, & le bien dire & parler proprement.

φιλοσοφία.

φιλόσοφος.

σοφία.

θεωρητική.

πρακτική.

μεταφυσική.

θεολογία.

φυσική.

φαρμακία.

φαρμακόν.

φαρμακέν-
τρια.

χειρουργία.

χείρ.

εργάζε-
σθαι.

Pour commencer donc par le Genre, ce mot *Phi-
losophie* signifie amour ou desir de sagesse, & *Philoso-
phe* amateur de sagesse. Lequel nom Pythagoras & à
son exēple les autres professeurs des sciences retin-
drent laissant le nō de leurs predecesseurs comme
trop arrogant, qui se faisoÿēt appeller *Sophes*, c'est à
dire, sages. *Theoretique* signifie cōtemplatiue ou con-
sideratiue, & qui s'arreste à la cognoissance de la
chose. *Practique* veut autant à dire que factiue & en-
seignant à faire & ouurer. *Metaphysique*, c'est à dire,
Philosophie surnaturelle, autremēt *Theologie*, qui si-
gnifie discours de Dieu: parce qu'elle traicte princi-
palement de Dieu, & des choses qui sont par dessus
la nature: quoy qu'entre les Philosophes elle s'esten-
de à toutes choses en tant qu'elles ont estre. C'est
pourquoy Moyse aussi traictant la Theologie, a cō-
mencé par la creatiō de toutes choses. *Physique*, c'est
à dire, Science naturelle, traictant de tous les corps
naturels du monde. A laquelle est subalterne, la Me-
decine: qui a des arts instrumentaires soubz soy, cō-
me la *Pharmacie*, c'est à dire, art de faire ou cōposer
medicamens, venant du mot Grec *Pharmacon*, qui si-
gnifie médicament, & quelquefois poison: d'où est
deriué le nō de *Pharmaceutrie*, c'est à dire, sorcellerie,
ou empoisonnemēt. De la Pharmacie est compagne
la *Chirurgie*, qui vient de *Cher*, c. main, & *Erga-
zesthai*, c. ouurer: cōme qui diroit l'art de besoigner
& ouuter de la main. Car cōbié que plusieurs autres
arts enseignent aussi à trauailler de la main: si est-ce
que

que cōme quand nous disons le Poëte, nous entendons par excellence & prerogative entre les Grecs Homere, entre les Latins Virgile : de mesme quand nous disons simplement la Chirurgie, nous entendons par excellence l'art qui cōsiste à travailler de la main pour la guarison & santé de la chose la plus excellente du môde, qui est vn petit Môde, l'homme. *Mathématique* viêt du mot Grec *Mathesis* ou *Mathema*, c. apprentissage : d'autant qu'il n'y a aucune sorte de discipline qui s'apprenne avec telle certitude de demonstrations que la *Mathématique*: laquelle cōtient quatre sciéces sous soy. La premiere c'est l'*Astrologie*, comme qui diroit, discours des astres. La seconde *Geometrie*, c. mesure ou dimensiō de la terre: à laquelle sont subalternes la *Geodesie*, c. diuision de la terre: la *Geographie*, c. description de la terre : la *Cosmographie*, c. descriptiō du môde: la *Hydrographie*, c. description des eaux, la *Topographie*, c. descriptiō des lieux. D'auantage la *Chiromance*, c. diuinatiō par la main: & la *Physiognomonie*, (que le vulgaire dit par corruptiō *Physiognomie*) c. cognoissance du naturel par les marques, delinécmens ou proportion de corps, sont aussi subalternes à la *Geometrie*, en tant qu'elles consistent en dimensiōs, lignes, & figures: si mieux on ne les aime referer à la *Physique*. Mais la *Necromāce*, c. diuination par les morts, est Diabolique & superstitieuse. La troisieme science *Mathématique* est l'*Arithmétique*, c. science des nombres : car en Grec *Arithmos* veut dire Nōbre. La quatrieme & derniere c'est la *Musique*, qui seule de tous les arts liberaux a pris sō nō des Muses: car *Mousa* en Grec signifie chāt. *Ethique*, c'est à dire, Morale, concernant les mœurs, du mot *Ethos* qui signifie mœurs. Ses parties sont *Monastique*, l'*Oeconomique* & la *Politique*.

μαθηματική
κὴ
μαθησις.
μαθημα

αστρολογία

γεωμετρία

γεωδοσία

γεωγραφία
κόσμογραφία

υδρογραφία
τοπογραφία

χειρομαντία
φυσιογνωμονία

νεκρομαντία

αριθμητική

αριθμός

μουσική

μῦθος

ἠθική

ἠθός

μοναστική

vient

ῥῆσις.
οἰκονομία.
οἶκος.
νόμος.
πολιτική.
πολιτία.

ἡγεμονία.

ῥῆσις.
ἀρχή.

ἀριστοκρατία.

κράτος.

ἄριστοι.

ὀλιγαρχία.

ὄλιγος.

ἀρχή.

δημοκρατία.

κράτος.

δῆμος.

παιδεία.

γραμματική.

αἰ.

ῥητορική.

ῥητορική, ἄβ

εἶν, & ἰν

παρ. παρ.

εἰ κται.

ἰσπρία.

vient de *Monos*, c. seul : parce qu'elle enseigne de régler les mœurs de chascun en particulier. *Oeconomique* vient du mot *œcos*, c. maison ou famille, & *nomos*, c. regle, ou loy : comme qui diroit, la discipline concernant le reglement d'une famille. *Politique* vient de *Politia*, dont est deriué aussi le mot François *Police*, ou gouvernement & administration publique : qui est principalement de trois sortes. La premiere est la *Monarchie*, qui vient de *Monos*, c. seul, & *Arché*, c. commandement, comme qui diroit, le gouvernement ou commandement d'un seul souverain. La seconde est l'*Aristocratie*, c. le gouvernement ou puissance des plus gens de bien : Car *Kratos* veut dire puissance, & *Aristoi*, les meilleurs de tous, tres-bons. A laquelle sorte de gouvernement se peut rapporter l'*Oligarchie*, c. le commandement ou puissance de peu de gens : car *Oligos*, signifie peu, & *Arché*, commandement. La *Democratie* est la troisieme & derniere, venant de *Kratos*, c. puissance, & *Demos*, c. peuple, comme qui diroit puissance ou gouvernement populaire. *Poesie*, c. faction ou fiction. *Grammaire*, c'est la methode d'enseigner les lettres : parce qu'elle ne consiste qu'à monstrier les lettres, les syllabes, & les mots, & la conionction de tout cela, qui ne resulte en fin que des seules lettres : & *Gramma* signifie lettre. *Rhetorique*, c. l'art de parler, qui est dit ainsi par excellence pour l'art de bien & elegamment parler. *Histoire*, c. narration : & parce qu'elle fait la narration & recit des choses passees.

C'est assez arresté à l'etymologie de ces noms. Passons maintenant outre. Et d'autant que iusques icy nous auons dit quelles choses sont le sujet de chascune discipline: il est besoing de môstrer con-

sequen

sequemment en combien de sortes ce mot de subiet se prend entre les Philosophes.

En combien de sortes se prend ce mot subiect.

C H A P. V.

Subiet est vn mot homonyme, & ayant plusieurs & diuerfes significations.

La premiere, pour ce qui est inferieur à vn autre en l'ordre de la Categorie, comme les indiuidus aux especes, les especes à leur genre : & s'appelle *subiet de predication ou attribution*: par ce qu'en l'ordre de la Categorie le superieur (que les Latins appellent *Predicatum*) est attribué à son inferieur & subiect; comme quand on dit ainsi, *l'homme est animal, le poirier est arbre, l'or est metal*: esquels exemples il est aisé à voir que, *hōme, poirier, & or*, sont subiects, inferieurs, & s'estendent à moins de choses que *animal, arbre, metal*, qui sont leurs attribués, & se peuuent encore estendre à d'autres subiects, parce qu'ils sont plus haut estayez en l'ordre des Categories comme il sera monstré plus amplement au liure suiuant.

La seconde, pour ce à quoy vn autre est attribué en quelque proposition, & à ceste cause est appellé *Subiet de proposition*, comme quand ie dy, *Cesar est vainqueur*. *Cesar* est le subiet de ceste proposition, & *vainqueur* est l'attribué.

La troisieme, pour toute substance, & s'appelle *subiet d'inhesion, attachement, ou liaison* : parce que la substāce est le seul subiet de toutes les autres choses, qui ne sont qu'accidens, lesquels ne pourroient subsister en la nature, sinon estant inherans & attachez aux substances. Par exemple les Quantitez, comme *logueur, largeur, espaisseur*: les Qualitez, comme *science, vertu, couleur*: & ainsi des autres accidēs, ne se peuuent

B

trouuer en la nature hors de quelque subiet, qui n'est autre chose que ce que nous appellons *Substance*.

La quatriesme & derniere signification de subiet, est qu'il se prend pour l'obiet & matiere subiette de quelque discipline que ce soit. Mais d'autant que ce mot, *Matiere*, est aussi homonyme, il en faut particulariser les diuerses significations.

En premier lieu donc *Matiere* signifie vn des trois principes naturels, *Matiere*, *Forme*, & *Priuation*: qui sont comme trois pieces requises à la generation de tous les corps naturels du monde. La matiere est apte à receuoir plusieurs formes successiuellement, l'vne par la priuation de l'autre. Ainsi le corps humain est la matiere: l'ame est la forme. Mais par la priuation de l'ame il prend la forme de charongne, & puis encore de cendres & de poudre, la matiere demeurant tousiours. Ce qui sera discouru plus à propos en ma *Physique*.

Au li-
ure 2.

Matiere signifie aussi ce dont est faicte quelque chose, comme du fer, vne clef: du bois, vne chaire: de la pierre, vne muraille, vne statue.

La troisieme & derniere signification de ce mot *Matiere* est, pour ce que nous auôs appellé cy-dessus obiet ou subiet de quelque discipline: lequel doit estre tel que tout ce qui se traiecte en icelle soit le subiet mesme, ou se rapporte à iceluy.

Or le subiet des disciplines Theoretiques est beaucoup different de celuy des Practiques: parce que celles cy ne se proposent leur subiet que pour y trauailler & besoigner: & celles là pour le cognoistre. Et combien que les arts & disciplines practiques doiuent aussi cognoistre aucunement leur subiet, elles n'en recherchent pas pourtant la cognoissance par la cause, comme les Theoretiques: ains

ains seulement en tant qu'il est expedient pour leur ouurage. Par exemple, vn menuisier, ou vn sculpteur ne recherche pas les causes de la generation & corruption, ny les proprietiez & accidens du bois, duquel il veut faire son ouurage, si exactement que feroit vn Physicien: ains seulement autant qu'il luy est requis pour la perfection de ses ouurages.

Il faut icy remarquer qu'en toutes disciplines (mais plus souuent és Practiques) le subiet se cõfond avec la fin interne. Car il y a en toutes disciplines deux fins: l'vne interne & proche, l'autre externe & esloignee. L'interne est celle à laquelle se rapportent tous les preceptes de la discipline, comme de l'architecture la fin interne c'est la maison. L'externe est double: l'vne qui depend de la fin interne: Ainsi l'habitation est la fin externe de l'architecture, dependante de la fin interne, que nous auons dit estre la maison: car on ne bastit les maisons que pour y habiter: L'autre fin externe depend de la volonte de celuy qui trauaille ou faict trauailler, & n'est pas si proprement cause finale que l'autre. Comme si on faisoit bastir vne maison pour faire la guerre plus que pour y habiter, on apprenoit la Rhetorique pour persuader choses iniustes, ou la Logique pour impugner la verité par captions Sophistiques.

Quel est le subiet & la fin de la Logique.

CHAP. VI.

Estant donc certain que par le subiet & la fin, il est aise à iuger & discerner si vne discipline est Theoretique, ou pratique: il faut voir quel est le subiet, & quelle la fin interne & externe de la Logique, pour sçauoir certainement sous quel genre de disciplines nous la pouuons placer. Les interpretes

Grecs d'Aristote disēt que le subiect de la Logique c'est la Demonstration. Scot le subtil tient que c'est plustost le Syllogisme, que les Latins appellent *Ratiocination*, comme qui diroit *Raisonnement*. Les Arabes generalisent encore d'auantage ce subiect, disant que cest l'argumentation. Lesquelles trois opinions peuuent estre rapportees commodement l'vne à l'autre. Car l'argumentation contient sous soy le syllogisme & la demonstration: & le syllogisme contient aussi sous soy la demonstration. Ainsi l'vn despend de l'autre, comme l'espece du genre. Et n'y a difference qu'en ce que les vns ont voulu establir vn plus noble & parfaict subiect, en la particularisant & estreignant: Car le syllogisme est la plus excellēte & parfaicte espece d'argumentation: & la demonstration la plus accomplie espece de syllogisme. Mais pour parler encore plus hardiment & clairement, j'aime mieux dire que *toutes choses* sont le subiect de la Logique, non pas en tant qu'elles sont (car en ceste façon elles sont le subiect de la Metaphysique) mais en tant que d'icelles se peuuent dresser & composer des argumens, soit syllogismes, & demonstrations, ou autres. Laquelle opinion j'embrace d'autant plus volontiers qu'elle plaist à M. Robert Balfour le premier Philosophe de nostre memoire: & qu'elle est fondee sur la raison d'Aristote, qui a cōmencé son œuvre de Logique par les Categories, où toutes les choses qui sont en la nature sont rāgees & distinguees en dix gēres.

Quant à la fin de la Logique, l'interne & proche n'est autre que le subiect mesme, soit l'argumentation, soit le syllogisme, ou la demonstration, ou mesmes toutes choses en tant qu'elles seruent à bastir des arguments.

La fin externe dependante de la fin interne, c'est la distinction du vray d'avec le faux: qui se faict en bien raisonnant suiuant les preceptes de Logique. L'autre fin externe est bonne ou mauuaise suiuant la volonte de celuy qui estude. Or d'autant que plusieurs interpretes Latins d'Aristote, & mesmemet les Scholastiques, pensant imiter S. Thomas d'Aquin establisent vn autre subiect de Logique, il faut (malgré moy) que i'en dise vn mot en passant.

De l'opinion de Saint Thomas d'Aquin touchant le subiect de la Logique, & qu'est-ce qu'il appelle, Estant de raison.

CHAP. VII.

SAINT Thomas d'Aquin homme de tres-grand & subtil iugement, de tres-rare doctrine, & tres-saincte vie, en ce qui concerne la religion, a si doctement escrit, assiste de la grace du Sainct Esprit (aussi dict-il qu'il a plus appris en priant Dieu qu'en estudiant) qu'à grand peine peut-il estre repris de ce costé-là. Mais en ce qui est de la Philosophie, quoy qu'il soit admirable, si est-ce que la subtilité de son esprit l'a quelquefois transporté trop auant: comme en ce qu'il s'est allé feindre vn subiect de la Logique, duquel ny Aristote, ny aucun de ses anciens interpretes n'a donné aucune cognoissance, à sçauoir ce qu'il appelle *Estant de raison*, que i'aymeroie mieux dire en François *l'Estre intellectuel ou conceptif*: en tant (dit-il) qu'il regle & guide le discours de nostre entedemér: cōbien qu'à la verité ce ne soit riē qu'une chose imaginaire. Car qu'est-ce autre chose vn estre par la seule raison & discours humain, qu'un non estre en effect, ains seulement vne imagination & fiction, cōme vne Hydre, ou Chimere: le ne puis dōc establiir vn subiet

4. Meta-
phys. sect.
4.

*Estant
de raison.*

feint en vne discipline si necessaire: toutesfois parçt que les escholes des Philosophes de ce temps ne re- tentiffēt que du bruit de cet *Estant de raison*, & qu'il est ordinairement en la bouche d'vn chacun, expliquons encore de plus pres qu'est- cecy qui n'est point, & que plusieurs estiment fort difficile & important; croyant que ce soit quelque grand poinct, & si est moins qu'vn poinct, & sans difficulté.

Nous considerons les choses en deux façons: l'vne en tant qu'elles sont, l'autre en tāt que nous les conceuons par nostre entendement. Si nous les considerons en tant qu'elles sont, nous y trouuons plusieurs proprietēz & accidens tāt separables qu'inséparables: comme par exemple en l'homme, qu'il est risible, docile, grand ou petit, chaud ou froid, sçauant ou ignorant, blanc, ou noir, &c. Si nous les considerons en tant que nous les conceuons par nostre entendement & discours de raison, nous leur attribuons d'autres accidens & proprietēz, qui toutesfois ne sont en elles, & n'y peuvent estre. Comme quand ie considere la substance, non en tant qu'elle est, mais que ie la conçoÿ, ie dy que c'est vn predicament & genre supreme; par ce qu'il n'y a aucun autre genre par dessus elle. De mesme que l'animal est vn genre, par ce qu'il contient soubs soy plusieurs especes. Que l'homme est vne vraye espece, d'autant qu'il n'y a point d'autres especes soubs iceluy. Que Socrātes est vn indiuidu, parce qu'il ne se peut dire que de soy-mesme. Et par ainsi *predicament, genre, espece, indiuidu*, sont des estans de raison, & des choses seulement intellectuelles & concepribles: Ce qui se peut encore esclaircir par vne cōparaison bien propre: Tout ainsi que celuy qui se promene dans vn beau palais releué
sur

sur des colonnes ou arceaux enrichis de beaux ouvrages, avec des niches remplies de statuës bien elaborées & taillées: ou bien dans vne allée cõplantee d'arbres avec toutes les proportions Geometriques: iettant sa veüë sur ces colonnes, statuës ou arbres, il y remarque plusieurs choses, lesquelles il y apperçoit vrayement estre, cõme leur matiere, leur forme, leurs proportions, leurs couleurs, & plusieurs autres telles choses. Et d'ailleurs aussi il void que de ces colõnes, arceaux, statuës, ou arbres, les vns sont du costé de Leuant, d'autres du Couchant: aucuns luy sont à main droicte; d'autres à fenestre: & neantmoins ces dernieres choses ne sont aucunement en ces obiects-là: ains cela vient de la disposition en laquelle il les considere: car selon qu'il changera de place, sa consideration se trouuera diuerse & changeante. Ainsi est-il de la conception des choses: car si nous les contemplons en tant qu'elles sont, nous leur attribuons aussi ce qui est vrayement en elles: & si apres auoir remarqué leur estre, nous bandons derechef nostre esprit pour recognoistre la maniere, en laquelle nous les conceuons, nous leur appropriõs de nom beaucoup de qualitez qui n'y sont point en effect.

Or d'autant que l'ordre de nature est tel qu'il faut de necessité plustost sçauoir que la chose est que de la conceuoir, & que nostre entendement soit tendu à la cognoissance & conception de l'estre des choses, qu'à la maniere en laquelle il les cõsidere & conçoit, S. Thomas & ses sectateurs appellent les choses qui sont vrayement, *Estant de la chose, ou premieres intentions & notions*: & les proprietiez qui leur sont attribuees par les discours de la raison & de l'entédemēt, *Estant de la raison, ou secondes intèriõs & notiõs*, lesquelles (disēt-ils) sõt le subiet de la Logique

Arist.c.
4. li. 3. de
anima.

en tant qu'elles guident les discours ou operations de nostre entendement qui sont trois comme le Philosophe l'enseigne. La premiere operation est celle par laquelle nous conceuons nuëment & simplement l'estre de la chose sans luy attribuer, comme l'homme, le loup, l'arbre, le feu. La seconde par laquelle nous attribuons quelque chose à ceste premiere, de laquelle l'estre nous estoit desia cogneu, comme que l'homme est animal, que le feu est vn element. La troisieme par laquelle nous raisonnons & discourons, argumentant pour conclurre & colliger quelque chose d'une autre: comme s'il falloit prouuer ceste seconde operation de nostre entendement *que l'homme est animal*, il se feroit par ceste troisieme, raisonnant ainsi,

Tout corps sensible est animal,

L'homme est corps sensible,

L'homme donc est animal.

A ces trois sortes d'operation de l'entendement S. Thomas rapporte subtilemēt tous les preceptes de Logique. Car à la premiere respondent (dit-il) les Categories, où il n'est traicté des choses quenuëmēt, & en tant qu'elles sont genres, especes, ou indiuidus les vns rangez & contenus sous les autres. A la seconde respond le liure de l'interpretation, où il est traicté des Enonciations & Propositions. A la troisieme se rapportent les preceptes de l'argumentation: desquelles trois pieces toute la Logique resulte. Mais ces subtilitez sont trop subtiles, deliees & fresles: car en fin tout cela s'esuanouyt en rien. Et quoy que le Logicien considere toutes ces secondes intentions, il ne le fait pas pourtant comme estant fictiōs & chimeres phantasiees, mais comme representant & signifiant les choses qui ont vn vray estre, comme
font

font pareillement toutes disciplines. Je laisseray d'oc esmoullir les Esprits trop aigus à ces subtilitez. Cependant passons outre, & voyons s'il est possible de ranger la Logique sous quelque espece des disciplines dont a esté cy-dessus parlé, qui est ce que nous cherchons encore.

Que la Logique n'est proprement Theorique, ny Pratique, ny Science, ny Art.

CHAP. VIII.

Quel subiect & quelle fin que nous establissions en la Logique, il est aisé à iuger qu'elle ne peut estre placee ny entre les disciplines Theoretiques, ny entre les Pratiques. Entre celles-cy, parce que toute discipline Pratique se propose de faire quelque ouvrage visible en besoignant de quelque matiere ou en quelque matiere, selon la doctrine du Philosophe: dont il s'en suit qu'elle ne peut estre Art: par ce que le Philosophe definit l'Art vne habitude de faire avec certaine regle: & Faire, n'est autre chose que travailler & besoigner, en sorte que la besoigne & l'ouvrage apparaisse apres l'operation. Elle ne peut aussi estre Theoretique: d'autant que toutes les sciences Theoretiques traitent des choses necessaires, & enseignent à cognoistre la chose par sa cause, ainsi que montre le Philosophe. Ce que ne fait point la Logique. C'est pourquoy le Philosophe ne l'a point aussi mise au nombre d'icelles, lors qu'il en fait la diuision & denombrement. N'estant donc point proprement art, ny Science, ny Theoretique, ny pratique, il faut voir si elle pourroit trouuer place entre les autres habitudes de l'entendement.

*Arist. c. xi.
li. 2. Meta-
phys.
Idem cap.
4. lib. 6.
Ethic.*

*Arist. c. 2.
lib. 1.
Priorum
Analyt.*

*Idem ca.
1. lib. 6.
Meta-
physic.*

*Que la Logique n'est Sapience, ny Intelligence,
ny Prudence.*

CHAP. IX.

*Arist. cap.
3. lib. 6.
Ethic.*

LE Philosophe discourant des habitudes de l'entendement dit qu'elles sont cinq en nombre. La Sapience (ou Sageste) l'Intelligence, Science, Prudence, & Art. Or estant verifié cy-deuant que la Logique n'est point Science, il est aysé à monstrier qu'elle n'est point aussi Intelligence, ny Sapience. Intelligence, par ce que c'est plus que Science; car la Science n'est que la cognoissance de la chose par sa cause: & l'Intelligence est la cognoissance de la cause mesme, ainsi que dit tres-bien le Philosophe.

*Arist. cap.
7. lib. 6.
Ethic.*

Or puis que la Logique ne monstre pas seulement à cognoistre la chose par sa cause (comme il a esté dict au chapitre precedent) moins monstre-elle à cognoistre la cause mesme. Dont il resulte & s'ensuit qu'elle n'est point aussi Sapience: d'autant que,

Idem ib.

selon le Philosophe, la Sapience n'est autre chose que l'Intelligence coniointe à la Science, c'est à dire, la cognoissance de la chose par sa cause, & de la cause mesme. Ciceron toutesfois definit plus generally & confusément la Sapience, disant que c'est la Science des choses diuines & humaines. Pour le regard de la Prudence, elle ne peut aucunement conuenir à la Logique, d'autant que c'est vne vertu morale, ou la regle des vertus morales, non pas vne discipline, suiuant le discours du Philosophe.

*Aristot.
c. 5. lib. 6.
Ethic.*

Tournons maintenant le feuillet & donnons place à la Logique en quelque façon que ce soit, & parmy les arts, & parmy les Sciences, dont nous l'auions dechassée.

Comment.

Comment est-ce que la Logique peut estre appelée Sciēce.

C H A P. X.

C E seroit vne chose trop absurde de reietter du nombre des sciences & des arts ceste discipline, de laquelle nulle science & nul art ne se peut passer. C'est pourquoy il faut rechercher quelque moyē de luy attribuer l'un & l'autre nom. Il est dōc à noter que Science se prend en deux manieres. La premiere proprement pour vne certaine & assuree cognoissance de la chose par sa cause: & se subdivise en deux especes. L'une desquelles est appelée *actuelle*, c'est à dire, vne particuliere sciēce, comme la cognoissance du Tonnerre, de l'Eclipse du Soleil, ou de la Lune: l'autre *Habituelle* ou vniuerselle, laquelle est cōposée de plusieurs sciēces actuelles & demonstrations, cōme la Physique, & les autres Theoretiques.

En second lieu, le nom de Science se prend pour toute cognoissance certaine & indubitable, ores qu'elle ne soit par la propre cause. Or il ne faut doubter qu'en ceste derniere signification la Logique ne puisse estre dictē Science, & non seulement la Logique, mais aussi toutes autres disciplines, les preceptes desquelles sont assurés & bien réglés: en laquelle signification le Philosophe appelle Science mesmes la Grammaire. Encore y a-il vn autre moyen pour monstrier que la Logique est Science: la diuisant en *instruisante* ou *enseignante*, & *vsitée* ou *mise en vsage*. La Logique instruisante ne peut estre dite Science, parce que c'est celle qui ne contient que les seuls & nuds preceptes: Mais l'*vsitée* est vrayement Sciēce, parce qu'elle accomode & lie ses preceptes avec les choses dont il y a Science: comme par exemple; avec les choses

*Arist. in
Catego-
riis c. 1.*

choses naturelles en la Physique , ou avec les sur-naturelles en la Metaphysique. Car les Sciences fournissent la matiere , & la Logique la maniere & la forme pour en discourir. Je sçay que le vulgaire des Scholastiques tient la contraire opinion apres S. Thomas d'Aquin, sçauoir que la Logique Instruifante est Science, l'Vsitee non. Ce qui est notoirement absurde: car ce ne sont pas les nuds preceptes, mais bien les choses monstrees par leur cause qui sont les Sciences. Ceux qui tiennent donc ceste opinion de S. Thomas se voyans conuaincus par la raison, pour preuenir la surprise disent que la Logique a des demonstrations aussi certaines que les Sciences vrayement Theoretiques , mais que la preuue leur defect. Car à la verité les preceptes de la Logique sont certains & infailibles: mais pourtant il n'y a pas vne seule demonstration de la chose par sa cause, de laquelle toutesfois resulte la vraye science, comme nous l'enseignerons au liure septiesme. Et si pour auoir des preceptes certains & assurez la Logique estoit Science , il en faudroit dire tout autant de la Rhetorique & de la Grammaire, voire mesmes des arts mechaniques & sordides. Ioinct que ces maistres estans ceux-là mesmes, lesquels ne considerent rien en la Logique que leur *Estant de raison*, qui est chose imaginaire, comment est-ce qu'es choses feintes ils trouuent des demonstrations, au bastiment desquelles est en premier lieu requis le vray estre des principes & pieces dont elles sont composees: C'est possible trop arresté à refuter des opinions qui ne le valent pas: Retournons à nostre propos , & voyons comment la Logique se peut dire *Art*.

Comment

Il y a trois raisons pour soustenir que la Logique est Art. La premiere qu'ores que les disciplines soient ou Theoretiques ou Prætiques, & que la Logique ne puisse estre rangée sous l'une ny l'autre espece: il ne s'ensuit pourtant qu'elle ne soit & Art & Science. Car ceste diuision là, s'estend seulement aux disciplines qui ont leur subiet determiné & definy, non à celles qui l'ont vague, & discourant par tous les arts & sciences, ainsi que la Logique & Rhetorique suiuant le dire du Philosophe, lesquelles à ceste cause sont appellées *Arts instrumentaires*, mesmement la Logique de laquelle nulle honneste discipline ne se peut passer pour les raisons que nous auons cy-deuant deduites.

*Arist. c. 1.
lib. 1.
Rhet. &
cap. 8. in
l. 1. post.
Analyt.*

En second lieu, c'est vne opinion receuë de tout temps, que la Logique est vn des sept arts liberaux, qui ont esté ainsi appelez, par ce qu'ils sont dignes des liberaux, nobles, & gentils esprits. Vray est qu'en ceste signification le nom d'art est pris improprement pour *Discipline*: côme il appert de ce qu'on y a meslé les quatre parties de Mathematique, combien qu'à la verité elles soient Sciences & nullement arts, ainsi qu'enseigne le Philosophe. Encore par vn troisieme moyen la Logique peut estre dite Art: si le nom d'art est pris comme dans Lucian, & Quintilian, pour vn ramas de preceptes tendàs à quelque but & fin vtile à la vie humaine. Car en ceste signification il ne faut pas douter que la Logique ne merite d'estre appellée Art; veu que tous les preceptes d'icelle tendent à discerner & distinguer le vray du faux en toute sorte de discours, qui est la chose la plus vtile au cours de la vie humaine pour vne belle ame.

Arts liberaux.

*Arist. c. 1.
lib. 6.
Metaph.*

*Lucian.
in Para-
sto.
Quintil.
c. 7. lib. 1.
Instit.
orator.*

De

De la definition & diuision de Logique.

C H A P. XII.

OR maintenant le genre de la Logique estant assez cogneu, il sera aisé de la définir ou science, ou art, ou maniere & methode de bien & briefuement disputer, discourir, & raisonner. l'adiouste ce mot *briefuement*, pour la distinguer de la Rhetorique, qui discourr, dispute & raisonne bien, mais non pas concisément, & briefuement comme la Logique: ains beaucoup plus amplement, & avec vne exacte recherche & triage de belles paroles & riches sentences. C'est pourquoy Zenon ancien Philosophe disoit que la Logique estoit semblable au poing serré, & la Rhetorique à la main estenduë & ouuerte.

Pour le regard de la diuision ie n'en croy point de meilleure que celle des Peripateticiens mesmes, lesquels (selon Laërce) souloient diuiser la Logique en deux parties: l'vne qu'ils appellent Analytique, l'autre Dialectique ou Topique, lesquels mots nous expliquerons en leur lieu cy-apres. L'Analytique enseigne que c'est que demonstration, c'est à dire, à discourir & raisonner par principes necessaires, desquels se collige & conclud la science & cognoissance de la chose par la cause. La Dialectique ou Topique montre à discourir & raisonner par principes seulement probables & vray-semblables: desquels on peut bien conclurre vne opinion, & mesme quelque certitude, mais non pas la science, qui est cognoissance certaine de la chose par sa cause. Et à toutes ces deux parties se rapportent les cinq voix, les Categories, les Enonciations, & preceptes du syllogisme, dont sera prealablement traitté, par ce que sans la cognoissance de ces quatre choses on ne scauroit bië raisonner & argumenter.

Pour

Laërt.
lib. 5. de
vita Phi-
losophor.
L'un au
comment-
cements du
6. liure,
l'autre au
comment-
cements
du 7.

Pour le regard de la Sophistique, encore qu'il en soit traité en la Logique, elle ne doit pourtant tenir place cōme partie d'icelle: aussi n'estât qu'une Topique corrompue & trōpeuse, elle n'est traitée en la Logique que par maniere de correction & pour nous garder d'estre surpris par les captiōs des Sophistes. Je sçay bien que beaucoup de gēs suiuent la diuisiō de S. Thomas d'Aquin, qui distingue la Logique en trois parties respondantes aux trois sortes de discours ou operatiōs de l'entendement: laquelle qui voudra voir, la peut colliger & repeter de ce que nous auons dit cy-dessus au chap. 7. Ciceron diuise la Logique en deux parties, l'Inuētion, & Iugement. L'Inuētion respond entierement à la partie que nous auons appellée vn peu deuant Dialectique ou Topique. Et le Iugement respond aussi à l'Analytique cōprenant ce qui se rapporte à icelle, à sçauoir, les cinq Voix, les Categories ou Predicamēs, les Enonciatiōs, & preceptes du syllogisme. C'est assez arresté en ces petites prefaces: lesquelles ne serōt point inutiles aux personnes studieuses, quoy que sās icelles les plus hastez puissent cōmencer au liure suiuant, qui touche le precepte de l'Art. l'aduertiray en passant le lecteur de se ressouuenir qu'il peut auoir trouuē & trouuera ordinairement des choses qu'il ne pourra bonnement entendre ny cōprendre qu'apres auoir veu toute la Logique d'un bout à l'autre: les preceptes de laquelle sont tellement enchainez ensēble qu'on ne les peut entendre les vns sans les autres. Et partant celui qui du premier coup trouuera quelque difficulté, doit neantmoins passer outre iusques à ce qu'il ait tout veu: & puis recommençant pour la seconde fois il cōprēdra tout avec vn singulier plaisir, & iugera qu'il n'y a discipline plus digne de l'homme que celle-cy.

*Diuision
de la Lo-
gique se-
lon Cic-
ron.*



L E
SECOND LIVRE
 DE LA LOGIQUE;
 OV ART DE DISCOVRIR
 & raisonner.

C H A P. I.



'E S T vne chose de tout temps receüe & approuee, mesme parmy les personages de plus rare sçauoir, en traitant de quelque art ou science, de se proposer tousiours l'authorité de ceux qui ont excellé en icelle, & ne s'esloigner de leurs preceptes, en tant qu'ils sont receuz pour asseurez & indubitables : si bien que quãd on nous vouldroit reprendre en quelque poinct, il suffise pour toute raison (si vne euidéte raison n'y contrarie) alleguer ce que souloient respôdre les disciples de Pythagoras, *Il l'a dit ainsi*, tant ils adioustoient de foy au dire de leur maistre. Me proposant donc de traicter de la Logique, ie ne puis, ny ne dois me detraquer du grãd chemin qui est tracé à tous par le Prince des Philosophes Aristote, & depuis qu'il est cogneu, a esté sãs aucune intermissiõ suiuy generalement de tous les hommes de sain iugement, cõme le plus aisé & le plus court pour conduire les esprits capables de ceste rare doctrine au but & au bout de leurs desseings studieux. Et ne pèse pas pour cela encourir aucun blasme, si ie ne dis en ce traicté François chose qui n'ait esté dite par ce diuin personnage

personnage, ou qui se puisse rapporter à ce qu'il en aura dit suiuant l'expositiō de ses plus fideles interpretes: attendu mesmemēt, que comme dit Terēce, *Rien ne se dit maintenant, Qu'on n'ait dit auparauant.* Ioinct que quand ie me voudrois forsligner de ce beau & grand chemin, ie m'irois egarer & escarter dans des petits sentiers, qui ne me pourroient guider, ny asseurement, ny gueres loing. Or d'autāt que dans les Categories d'Aristote il y a certains mots souuent reitez qui cōcernent l'art, & ne sōt point esclaircis par l'auteur, auāt q̄ venir à icelles, il est besoing d'exposer & expliquer cinq d'iceux mots, à ſçauoir, *Gēre, espece, differēce, Propre & Accidēt*: laquelle expositiō nous emprunterōs à l'imitatiō des autres, de Porphyre qui a fait vne belle & gētile Introduction sur les Categories d'Aristote. Et cōbien que ce Porphyre Philosophe Platonicien, Tyrien de nation, nay soubs l'Empereur Aurelian & mort soubs Diocletian, ou (comme d'autres escriuent) sous Probus, ayt esté au demeurant hōme meschāt & ennemy iuré & cōiuré des Chresties, cōtre lequel aucūs des anciens Peres ont escrit: si est-ce que pour le regard de cet opuscule qu'il a fait sur les Categories en faueur d'un Senatour Romain nōmé Chrysaorius, il est suiuy & approué. Aussi ne contient-il que l'explication des susdicts cinq mots (qu'ordinairement on appelle *les cinq voix predicales*) Genre, Espece, &c. L'intelligence desquels ne sert pas seulement (comme luy-mesme dit en sa preface) à l'explication des Categories d'Aristote, mais aussi à biē definir, diuiser & demonstret, & en fin à toutes les parties de la Philosophie: comme il se cognoistra & paroistra par le progrès & suite du precepte. Commençons donc par le Genre.

C

Du Genre.

C H A P. II.

Arist. c. 1.
& 4. l. 5.
Phyf.

LE Philosophe nous enseigne en sa Physique qu'en traictant de quelque discipline il faut commencer tousiours par les choses les plus vniuerselles & generales. Suiuant lequel precepte nous commencerôs ce traicté des cinq voix, par celle qui est la plus generale, à sçauoir, le Genre mesme sous lequel toutes les autres choses sont comprises. Ioint que c'est la premiere piece de toute parfaite definition. Le Genre dôc est ce qui se dit de plusieurs choses differentes en Espece, en tant qu'on demande leur nature ou essence par ceste questiô, *Qu'est-ce?* Pour l'intelligence de laquelle definition, il faut remarquer trois choses. Premièrement que *se dire d'un autre* signifie luy estre attribué & approprié. Ce qui se faict en deux façons: l'une quand le plus commun, & plus vniuersel est attribué au moins commun & moins vniuersel, & s'appelle attributiô ou predication du superieur à l'inférieur: comme *Socrates est homme: l'homme est animal: l'animal est corporel: Car estre homme est plus commun & vniuersel que Socrates, à qui il est attribué: & l'animal plus que l'homme: & estre corporel plus qu'animal.* L'autre, quand le pair est attribué à son pair & égal: & s'appelle attribution de pair à pair ou attribution reciproque: comme *tout homme est raisonnable, & tout ce qui est raisonnable est homme: tout cheual a la faculté de hennir, & tout ce qui a la faculté de hennir est cheual.* La seconde remarque, c'est que le Genre cõtient sous soy deux ou plusieurs especes, c'est pourquoy il se dit de plusieurs choses differentes en espece: comme *l'animal* qui se dit de *l'homme & de la beste: la vertu, de la Justice, de la Prudence,*

ce,

ce, & des autres especes. En troisieme lieu il faut remarquer que la demãde qui se fait par *Qu'est-ce ?* recherche l'essence & la nature de la chose : comme quãd on demande, *Qu'est-ce qu'un hõme ? c'est un animal. Qu'est-ce qu'un pourrier ? c'est un arbre. Qu'est-ce que Justice ? c'est une vertu. Qu'est-ce que Physique ? c'est une science.* Car le genre cõtient confusẽment toute l'essence de l'Espẽce, encore que pour l'expliquer plus clairement, & la distinguer des autres nous ayõs accoustumẽ d'y adiouter vne difference, laquelle conioincte au Genre produict la parfaicte definition de l'espece: comme *l'homme est un animal raisonnable.*

Icy les interpretes recherchèt pourquoy Porphyre n'a definy le Gẽre par quelque Genre: qui est vne recherche vrayement vaine & digne de gens qui soĩnt trop à loysir. Encore moins aduisez semblẽt ceux qui ont voulu attribuer au Genre & aux autres quatre voix, vn Genre, à sçauoir, *Vniuersel*, ou *Predicable*, ou *Attribuẽ*. Car si vous definissez le Gẽre par vn autre Gẽre, il sera espece, & nõ genre. Et ne faut pas doubter que si le Genre se pouuoit definir par quelque Gẽre, le Philosophe (duquel Porphyre a pris ceste definition) ne s'en fust serui. Mais il est impossible: parce que tout ce qui se definit, en tant qu'il est definy, est espece. Et par ainsi en definissãt le Gẽre par vn autre Gẽre on destruiroit sõ essence: & cuidãt traicter du Genre, on traicteroit de l'espece. Ioint que ce n'est pas icy vne vraye definition, mais seulement vne rude description: & comme vne peinture de la nature du Genre: car le Genre ne peut estre proprement definy.

*Arist. c. 4.
l. 1. Topic.*

l'estime bien plus subtile & gaillarde la questiõ de ceux qui disputent lequel des deux est definy en ce lieu soubs ce mot *Genre*: ou la seule, nuẽ &

Simple voix: c'est à dire le mot mesme (& côme aucuns parlent) la notion ou seconde intentiō: ou bien si c'est la premiere intention, c'est à dire, les choses qui sont Genres, & signifiees par ce mot *Genre*. Il semble que ce ne soit ny l'un ny l'autre. Premièrement que, ce n'est pas la voix ou seconde intentiō: parce qu'elle n'est rien que la simple conception de nostre entendement, qui n'ayât aucune essence réelle, ne peut aussi se dire essentiellemēt des choses différentes en espee, lesquelles sont réellement. D'ailleurs aussi il ne peut estre que les choses signifiees par ce mot, *Genre*, soient icy definies, par ce qu'elles sont de diuerfes Categories, voire aucunesfois les vnes contraires aux autres: & partant ne peuuent estre encloses & comprises ensemble par ceste definition du Genre. Pour determiner donc ceste difficulté, il faut entendre que ny le Genre comme voix nuë & secōde intention: ny les choses signifiees par ce mot *Genre*, ne sont icy definies suiuant leur nature & essence particuliere: mais selō qu'elles conuiēnent & conspirent toutes ensemble en ceste generale attribution de se dire de plusieurs choses différentes en espee, en tāt qu'on s'enquiert de leur nature & essence par ceste questiō, *Qu'est-ce?* Car il n'y a aucun Gēre en la nature qui ne se dise de plusieurs choses différentes en espee, en tant qu'on recherche, *Qu'est ce qu'elles sont.*

De l'Espee.

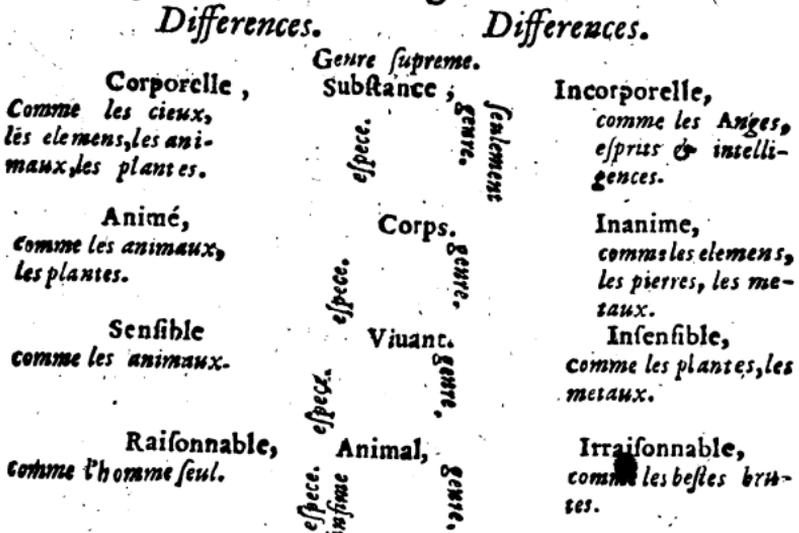
C H A P. III.

POUR bien entendre qu'est ce que l'Espee, il faut remarquer qu'ē chaque Categorie ou Predicament, il y a vn certain Genre souuerain, generalissime & premier qui est seulement Genre, iamais Espee,

Espece, n'ayant rien par dessus soy, & vne espece infime, specialissime & derniere; qui est seulement E. spece, iamais Genre, n'ayant sous soy aucune autre Espece: ains seulement des indiuidus & choses singulieres: entre lequel Gère supreme & Espece infime il y a quelques entre-deux subalternes ou moitoyés; qui à diuerse consideration & relation sont Genres ou Especes: Gères en tant qu'ils sont cōparez à ce qui est inferieur, & sous eux: Especes en tant qu'ils sont referéz à ce qui est par dessus eux. Par exēple, en la Categorie de Substāce le souuerain & supreme Gère est *Substāce*, par ce qu'il n'y a riē par dessus iceluy. L'infime & derniere Espece est, *Homme*, par ce que sous icelle il n'y a aucune autre espece. Mais tout ce qui est entre *Substance* & *Hōme*, peut estre sous diuerse consideration Genre ou Espece: cōme *Corps* referé à *Substance* est Espece; & referé à *Viuant* est Genre. Pareillement *Viuant* comparé à *Corps* est Espece: & cōparé à *Animal* est Genre. Et *Animal* aussi au respect de *Viuant* est espece, & au respect d'*Hōme* est Gère. Cecy se peut aussi esclarcir par la description d'vne race. Par exemple, feignons Iupiter sans pere, & Orestes, vn de sa posterité sans enfans: celuy-là sera seulement fils: mais ceux qui seront entre eux deux au respect de leurs peres serōt fils, & au respect de leurs fils serōt peres: cōme il appert par les deux descriptions suiuentes. En la premiere desquelles nous auons adiousté à costé des Gères, leurs differences: par ce que tout Genre se diuise par deux differēces contraires, chascune desquelles produit certaine Espece, ainsi qu'il sera dit plus à plein cy-apres de la Difference.

Voyez lesdictes descriptions en la page suiuiante.

Description de la Categorie de Substance.



Homme.

Individus & choses singulieres.

Scipion, Alexandre, Cæsar, &c.

Description
d'une famille.

Jupiter
seulement
pere.

Tantalus
pere.

Pelops
pere.

Atræus
pere.

Agamemnon
pere.

Orestes
seulement
fils.

De toutes les substances nous disõs que le seul homme est raisonnable : car pour le regard des Anges ils ont bien une raison, mais Contemplatiue, c'est à dire, avec laquelle sans aucun discours ny propos, par la seule contemplation du souuerain bien, ils ont l'intelligence des choses. Mais celle de l'homme est Discursiue qui consiste en discours, par le moyen duquel il paruiet à la parfaite cognoissance des choses. Quant aux bestes elles n'ont qu'un instinct naturel, qui les conduit à la conseruation de leur espece.

Nous

Nous pouuôs dõc colliger de ce que dessus, qu'il y a deux sortes d'espece:laquelle l'vne vrayemêt espece, ne peut iamais estre gère, à sçauoir l'infime & specialissime, qui est celle qui se dit immediatement de plusieurs choses differentes seulement en nôbre. Je dis *Immediatement*, par ce que le genre se dit bien des choses singulieres, mais c'est mediatemêt, attendu qu'entre le genre & les indiuidus, ou choses singulieres se trouue l'espece. I'adiouste aussi ce mot *seulement* en la precedente definition: par ce que le gère se dit bien des choses differentes en nombre (qui sont les indiuidus) mais non pas seulement d'icelles, cõme l'espece, car le genre se dit aussi des choses differentes en espece, c'est à dire, de ses especes mesmes, comme il a esté monstré en son lieu.

L'autre sorte d'espece est celle qui peut aussi estre genre sous diuerse relation, comme il a esté touché cy-dessus: & à ceste cause n'est pas si proprement espece que la precedente.

Or *differer en nôbre* (laisât à part les interpretations cõiectanees de plusieurs) est vne maniere de parler des Philosophes pour signifier vne differéce nõ d'essence, mais en nôbre & multitude d'accidés: qui est propre aux indiuidus d'vne mesme espece. Par exemple, choisissez deux hommes les plus semblables du monde, vous trouuerez tousiours en eux plusieurs accidés, qui les ferõt differer l'vnde l'autre. Et pour le mieux entédre, il faut discourir à part des Indiuidus.

De l'Indiuidu.

C H A P. I V.

Les choses singulieres, d'autant qu'elles ne contiennét rié sous soy, & ne peuuét à ceste cause estre diuisees demeurât singulieres, sont à bon droit

appelées *Indiuidus*: donc il nous faut traicter brief-
uement apres le Genre & l'Espece, soubz qui elles
sont contenues.

Les *Indiuidus* ne se peuuent propremēt definir,
par ce qu'il n'y a que les seules especes qui puissent
estre proprement & parfaictement definies. Car le
genre prochain & immediat estāt la premiere par-
tie d'vne parfaicte definition, & l'indiuidu n'estant
cōpris prochainement & immediatement soubz le
gēre, il ne peut aussi estre parfaictemēt defini, mais
seulement descrit & depeint en ceste sorte.

Indiuidu est ce qui a certaines proprietēz, les-
quelles toutes ensemble ne peuuent cōuenir à vn
autre. Par exēple, Socrates a cela de propre qu'il est
Atheniē, fils de Sophronisque, Philosophe, Stoique,
mocqueur, à la barbe longue, au nés crochu, marié à
deux femmes ensemble, & plusieurs autres qualitez,
dont chascune, ou aucunes peuuent bien se trouuer
en vn autre, mais non pas toutes ensemble. Les
indiuidus peuuent estre signifiez en diuerses façons,
ou par leur nom, comme *Romulus*, *Bucephale*, *Paris*,
Garonne, *Hylax*: ou par vn pronom demonstratif,
adiouste au genre, ou à l'Espece, cōme *ceste substan-*
ce, *ce corps*, *ce lieu*, *cet arbre*, &c. ou adioustant pareil-
lement au genre ou espece vne marque de particu-
larité, comme *quelque animal*, *quelque homme*, *quel-*
que fleur, &c. laquelle sorte d'*indiuidus* on appelle
Vagues, parce qu'ils vaguent & courent par tous les
indiuidus, auxquels ils peuuent estre attribuez egale-
ment: voire mesmes aux genres, & aux especes, en
quoy ils ont quelque semblance de genre ou espece:
toutesfois c'est homonymement, non pas synony-
memēt: c'est à dire, de nō seulemēt, non pas essenti-
ellement. On peut aussi signifier les *indiuidus* par an-
tonomastie

onomasie ou excelléce, côme quâd on dit le *Poëte* pour dire entre les Grecs, *Homere* : entre les Latins, *Virgile*: ou bié par vn nô patronymique, c'est à dire, pris du pere, ou des ancestres: côme *Anchisiade* pour dire *Anee*, *Alcide* pour dire *Hercule*: ou en quelque autre maniere que ce soit, signifiât vne chose singuliere. Et à ce propos ie ne puis assez m'esbahir de la sorte & friuole opiniô du vulgaire des pedâs, qui sôt disputer en leurs escoles à leurs disciples, & qui pis est, soustenir & croire que le Soleil, la Lune, le Mède, le Phœnix (si d'auanture il estoit en nature, ainsi qu'escrit Herodote) sont especes, attédu qu'il est notoire aux plus lourdaus, que ce sôt choses singulieres, & par consequent ne peuuent estre especes, qui presupposent tousiours vniuersalité. De laquelle raison estant vaincus, & conuaincus, ils gaignent leur dernier retranchement qui est cōposé de mots aussi grossiers & lourds qu'eux-mesmes. Ils disēt dōcques *Physicalement*, c'est à dire, naturellemēt, ces choses là ne sont point especes: mais bien *Logicalement*, c'est à dire (côme ie croy) phantastiquemēt, abusant de ce mot: ou bié (ainsi qu'ils expliquēt) par discours de raison: parce que (disent-ils) on le peut ainsi conceuoir encore qu'il ne soit pas. Pauures & vaines conceptions de ce qui n'est & ne peut estre. Car la nature ne peut endurer pluralité des choses susdictes, ainsi que le Philosophel'enseigne & le prouue.

*Arist. c. 1.
libr. 1. de
Cælo. c.
c. 15. l. 7.
Metaph.*

De la Difference.

C H A P. V.

TOusiours la cause precede sô effect suiuiât l'ordre de nature. C'est pourquoy il semble que la Differéce deuoit precéder en ce traicté l'Espece, parce que d'icelle est faicte & produicte l'espece. Mais

d'autant que les Relatifs sont definis les vns par les autres, & vont tousiours ensemble, l'ordre methodique requiert que l'Espece precede la Difference : de laquelle il y a trois sortes.

Au ch. 7.
de ce li-
ure.

La premiere est nommee Difference cõmune, qui n'est autre chose que commun accident, dont il sera traicté vn peu apres. L'autre est nommee Difference propre, qui n'est autre chose que ce que nous appellerõs *Propre* au cha. suiuant. La troisieme est nommee *Difference tres-propre*, de laquelle comme estant vrayement Difference, est establie ceste voix predicable, dont la definition est telle. Difference est ce qui distingue les especes d'vn mesme genre entre elles, & est prise en la definition ou explication essentielle de la chose, cõme est *Raisnable*. Car quãd on dit, qu'est-ce qu'un homme? on respond que c'est vn animal raisnable: & par ainsi on apprend la difference essentielle de l'homme, & par mesme moyen on le distingue de toutes les autres especes d'animal. La difference a deux fonctions: l'vne de diuiser le genre, dõt elle est appelee *Diuisante*: l'autre de faire produire certaine espece dont elle est appelee *Specifique*. Par exemple ce genre *Animal*, est diuisé par ces deux differences *Raisnable* & *irraisnable*: celle-cy demonstre la beste brute, celle-là l'homme.

En la consideration de la Difference nous pouuons remarquer l'imbecillité de l'entendement humain: lequel ne peut trouuer les deux differéces tres-propres qui diuisent le genre: mais seulement en recognoissant à grand peine l'vne, se sert de la negation d'icelle pour establi l'autre. Comme quand ie diuise ce genre *Corps animé* par les differences qui sont *Sensible* & *insensible*: celle cy n'est pastant difference

rence (à parler proprement) que négation de la différence affirmative & positive : parce que ne cognoissant point l'autre positive nous sommes contraints de nous servir de la négation de la première affirmative ou positive. De mesme diuisant ce genre *Animal* par ses différences *Raisnable* & *irraisonnable*, à faute de cognoistre la différence positive de la beste brute, nous luy attribuons la négative de l'homme.

Au demeurant c'est vne question grandemēt agitée entre les interpretes d'Aristote, à sçauoir si les différences sont substances ou accidens. Et pour le regard des Différences des accidens, tous sont d'accord qu'elles sont accidens, comme il est vray. Mais pour celles des secondes ou vniuerselles substances: les vns tiennent qu'elles sont substances, les autres qu'elles sont accidens. Ceux qui tiennent la première opinion la confirment par ceste ratiocination. Tout ce qui est, est substance ou Accident : les Différences des secondes substances sont donc Substances ou Accidens : Or est-il qu'elles ne peuvent estre Accidens, elles sont donc substances. Qu'elles ne soyent point Accidens, ils le prouuent ainsi. Nul Accident n'est de l'essence de la chose : les Différences des secondes substances sont de l'essence de la chose : Donc les différences des secondes substances ne sont point Accidens. Mais ceste ratiocination, quoy qu'elle semble probable, ne conclud rien. Car quand on dit que toute chose est substance ou accident: cela s'entend des choses completes & parfaites, non partiales, comme est la Différence. Et s'il est question de placer ces différences sous quelque predicament ou supreme genre des choses, il
vaut

Arist. ca.
14. li. 3.
Metaph.
cap.
ult. li. 4.
Topic. &
in Categ.
c. de Sub-
stantia.

vaut mieux que ce sont des qualitez internes & essentielles estendant un peu plus largement le nô de qualité. Ce qui se peut confirmer par l'autorité de Porphyre en ce mesme lieu, quand il dit, que l'hôme differe du cheual par la qualité de laquelle il est appellé raisonnable : & par le Philosophe mesme en plusieurs lieux, mais fort expressement aux Categories chap. de la substâce en deux lieux. Au premier, quand il dit, que cela est cômun à toutes substâces, & aux differences des secondes substâces de n'estre point en quelque sujet. Car si les differences des secondes substances estoient aussi substances, il luy suffisoit de dire (à luy mesmement qui est si concis & amateur de briefueté) que cela estoit cômû à toutes substances, ce mot *Tout* n'excluant rien. A l'autre quand il dit, que cela cōvient aux substances & aux differences des secondes substances de se dire synonymement (c'est dire, de nom & d'essence) des choses auxquelles elles sont attribuees. Car si ces differences estoient substances, il suffisoit de dire *aux substances*, sans adiouter, & *aux differēces*. Et par ainsi les differences tres-propres ne sont point substâces. Elles ne sont non plus accidens, d'autât que tout accident est en quelque sujet, sâs lequel il ne peut estre: or les differences des secondes substances ne sont en aucun sujet, comme dit Aristote au lieu preallegué des Categories: Il s'ensuit donc que les differences des secondes substances ne sont point accidens. Voila comment elles ne sont ny substances, ny accidens à parler proprement: mais ce sont des choses incompletes qui font & constituent partie de l'essence des choses parfaites & completes: & c'est la plus saine & asseuree resolution de ceste question. Passons maintenant à la quatriesme voix predicable.

Du

LE Propre ou propriété se prend en quatre manières. La première pour ce qui conuient actuellement à vne seule espece, mais non pas à tout ce qui est contenu sous icelle, comme à l'homme d'estre Musicien ou Medecin: car l'homme seul estant naturellement capable de toutes bonnes disciplines, peut bien estre Musicien ou Medecin: tout homme pourtant ne l'est pas.

La seconde pour ce qui conuient naturellement à toute vne espece, mais non pas à icelle seule: comme à tous hommes d'auoir deux pieds: Car encore que tous hommes actuellement n'ayent pas deux pieds, la nature toutesfois tasche à les produire tous à deux pieds, non pas pourtant l'homme seul, mais aussi l'oiseau.

La troisieme pour ce qui conuient à vne seule espece, & à toute icelle généralement, mais qui n'aduiet pas pourtant tousiours: comme à l'homme d'estre chenu. Car le seul homme peut (à parler proprement) deuenir chenu: des autres animaux il faut dire blanchir: Et cela est naturel à tout homme, toutesfois il ne luy aduiet pas tousiours, mais seulement en la vieillesse, l'humide radical se corrompât, par la debilitation de la chaleur naturelle: combien que les travaux, les afflictions, & quelquesfois vne extreme crainte & apprehension de tourment & de la mort, puisse aduancer ceste propriété deueë naturellement à la seule vieillesse. Tescmoin le neveu du Duc de Mâtoné, lequel estât mis en prison, du soir au lendemain deuint chenu. Auquel propos disoit Pindare,

*Bien souuent les ieunes gens
Sont chenus auant le temps.*

*Iul. Scal.
exe. 312.
Ode 4.
O'lymp.*

Et

*L'affliction, le mal-heur, la detresse,
 Fais̃t aduancer la chenuë vieillesse.*

En quatriesme lieu le Propre se prend pour ce qui conuient à vne seule espece, à toute icelle generale-ment & tousiours: comme à l'homme d'estre risible. Ce qui se doit entendre non de l'acte, mais de la faculté naturelle. Car cōbien que l'homme ne rie pas tousiours: toutesfois c'est luy seul qui a la faculté naturelle de rire quād bon luy semble. Tellemēt que Heraclite & M. Crassus, qu'on dit n'auoir iamais ry: estoient neartmoins aussi bien risibles que nul autre homme.

Or de ces quatre sortes de Propre il n'y a que la derniere qui soit vrayement propre, & qui establis- se ceste quatriesme voix predicable: qui est telle, qu'elle reçoit vne reciproque conuersion & correspon- dance avec son espece, cōme *tout homme est risible, & tout ce qui est risible est homme: tout cheual est hennible* * (s'il faut ainsi parler) & *tout ce qui est hennible est cheual.* Il faut remarquer qu'en tout ce chapitre (à l'i- mitation de Porphyre) nous auōs pris le nō d'Espe- ce vn peu plus largement & improprement que de coutume pour tout sujet vniuersel capable de propriété, comme le genre & l'espece: parce qu'ores que le genre ayt quelquesfois des proprietēz avec lesquelles il reçoit reciproque attribution, comme *estre mobile avec vn corps naturel:* toutesfois elles sont beaucoup plus remarquables en l'Espece.

Les quatre sortes du Propre ainsi cogneuēs nous pouuons definir celle qui produit ceste voix predi- cable, en ces termes avec le Philosophe: Propre est ce qui conuiēt à vn seul sujet, duquel il se dit reci- proquement, sans que pourtant il explique l'essence de

* *Henni- ble qui a la faculté de hennir.*

Ca 4. lib. 1. Topi.

de la chose. Il adiouste, *sans qu'il explique l'essence de la chose*, parce que c'est de la nature de la Difference non du Propre : combien qu'à faute de difference nous employons ordinairement des proprieté en la définition des choses.

De l'Accident.

C H A P. VII.

Accident est ce qui peut estre ou n'estre pas en son subject sans aucunement le destruire ou corrompre ny par sa presence, ny par son absence. Il se pourroit bien dire en François *Aduenant* : car c'est ce qui adient aux substances sans estre de leur essence. Et est de deux sortes : l'un separable de son subject, comme *la crainte, le froid, le chaud, d'un corps; la blancheur, d'une muraille*. l'autre inseparable, come *la blancheur du Cygne ou de la neige; la noirceur du Corbeau ou d'un Ethiopie, la cicatrice d'une playe fermee*.

Toutesfois ces mesmes accidés inseparables sont censez come separables en ce que sans auoir aucun esgard à iceux nous pouuons conceuoir & cōprendre l'entiere essence de leur subject, & à ceste cause sont appellés separables sinon en effect, à tout le moins par conception. Par exemple, sans que nous conceuions que l'Ethiopien ou le Corbeau soit noir : la neige ou le Cygne blanc : l'homme vaillant ou couïard, nous pouuons considerer toute leur nature & essence, si bien que la presence ou absence de leurs accidens ne deroge aucunement à icelle. Contre cecy on peut dire qu'il y a des accidens qui ne scauroyent estre conceus en leur sujet sans le destruire, come certaines maladies mortelles en l'animal : la ruine ou embrasemét en vne maison, voire la mort en l'homme & en tous animaux. A quoy
il

il est aisé de répondre que telles maladies corrompant & destruisant leur sujet se destruisent aussi elles mesmes, & ne sont plus. Pour le regard de la ruine, embrasement & mort, que ce ne sont point accidés du nombre des choses (si ce n'est comme le vulgaire parle) ains plustost priuations des choses.

S'il y a d'autres voix predicables outre les cinq susdictes.

C H A P. V I I I.

*Arist. ca.
4. libr. I.
Topic.*

AL'imitation de Porphyre nous auôs traicté des cinq voix predicables ou simples attribués ou attribus (l'un ou l'autre mot est indifferét) à sçauoir Genre, Espece, Difference, Propre, & Accidens: toutesfois il y en a d'autres outre ces cinq, mais nô pas qui soyent simples: tellement que si on apporte contre nous la diuision des attribus prise du Philo-
sophe qui en met seulement quatre, *le genre, la definition, le propre, & l'accident*: il nous sera aisé de répondre, que la definition est vn attribut composé du genre & de la difference: & qu'avec Porphyre nous ne traictons icy que des simples: qu'Aristote n'a eu que faire de traicter en ce lieu-là de la difference la comprenant sous la definition, comme aussi l'espece sous le genre: d'autant que l'espece & le genre estant relatifs, on peut apprendre par mesme moyen à puiser les argumens d'iceux ensemble comme d'une mesme source. De mesme faut-il répondre à ceux qui demanderoient pourquoy nous n'auons couché la diuision au nombre des cinq susdits: car c'est vn attribut conioinct & composé; & se fait en l'une de ces cinq façons.

La premiere, quand on diuise le tout en ses parties, comme la maison en ses fondemens, muraille, toit, &c. Et est proprement appelée *Partition*.

La

La seconde, quand on diuise le Genre en ses espèces: comme Animal en l'homme & la brute.

La troisieme, quand le subiect est diuise en ses accidens: comme des hommes les vns sont bons, les autres meschans.

La quatrieme, quand l'accident est diuise en ses subiects: comme la couleur est ou és corps animés, ou és corps inanimés.

La cinquiesme, quand l'accident est diuise en autres accidens: comme des habitudes les vnes sont louables, les autres blasmables: tellement qu'il appert que Diuision est la distinction d'une chose en plusieurs: soit la diuision de quelque chose, comme sont les cinq sortes susdites: soit la diuision & distinctiõ des mots homonymes & equiuoques; cõme quand nous diuison le Chien en celeste, qui est vne estoille, en terrestre, & marin.

Pour le regard des attribués transcendans, comme *Chose, Estant, Vn, Vray, Bon*: ce sont des attribués homonymes, & qui conuiennent seulement de nõ, non pas d'essence: Et partant, il n'estoit pas besoing de les mettre au rang des cinq susdits, lesquels sont attribués synonymes contribuans non seulement leur nom, mais aussi leur essence. Or d'autant que par cy-deuant nous auons fait mention des choses vniuerselles, que la cognoissance d'icelles (qui n'est pas sans grand difficulté) sert à toutes disciplines, il ne sera pas hors de propos d'en discourir en ce lieu sommairement.

Voy le 4.
liure de
ma me-
taph. sou-
chant les
transcen-
dans.

Des choses vniuerselles.

C H A P. I X.

C'Est vne chose indigne de l'ame raisonnable, qui a pris son origine de ceste haute diuinité,

D

de captiuier tousiours ses considerations aux choses basses, & ne retirer iamais sa veüe immortelle de dessus les choses mortelles & corruptibles. C'est pourquoy Heraclius, Cratylus, & Antisthenes, à bõ droict sont blasimés par les Peripateticieés, de ce que comme des bestes irraisonnables, ils n'ont scaeu eleuer leurs cõceptions par dessus l'obiet de leurs yeux corporels: ny recognoistre autre chose en la nature que ce q̄ les bestes mesmes recognoissent, à sçauoir, les choses singulieres, obiects de nos sens exterieurs: estât au demeurât tellemēt abrutis, qu'ils ont temerairement osé nier qu'il y eust aucune chose vniuerselle, ny commune esléce en la nature: & par mesme moyé aussi qu'il y eust aucune vraye sciéce, laquelle ne peut estre que des choses immortelles & éternelles: & par consequēt vniuerselles: Car pour le regard des singulieres, no⁹ les voyõs iournellemēt peirir, & successiuemēt naistre & mourir. Platõ mesme, qui en plusieurs autres belles & rares cõceptions a acquis le nõ de Diuin, ayant cõuersé quelque tēps avec ces gēs-là, fut imbu de ce mesme erreur: mais après s'estre rédu assidu auditeur de Socrates, il apprit de luy qu'outre les choses singulieres il y en auoit aussi des vniuerselles, lesquelles éternisoient leur esléce en la perpetuelle successiõ des singulieres. Toutesfois il n'a peu si bié retrâcher cette brutale opiniõ qu'il ne luy ayt resté quelque racine, qui a'pullulé & produit d'autres reiettos d'erreur: & entre autres celtuy-cy, pour lequel il est si souuent cõbatu & batu par Aristote. Car il a estimé que les choses vniuerselles (qu'il appelle *Idees*) fussēt separees & distinguees localement de leurs indiuidus & choses singulieres: les logeant là haut dans l'entendement de la première essence, qui est le Dieu immortel souuerain archi-

te &c

recte de toutes choses, non toutesfois comme estât de l'essence mesme de ceste diuinité: mais disant que lors que Dieu produisoit quelque chose en la nature il regardoit attentiuement & contemploit ces Idées, comme des exemplaires & le modele des choses qui deuoient estre faites, produites & créées. Mais d'autant que ceste opinion de Platon est iugée erronee tant par les Philosophes que Theologues: ie me cōtenteray de renuoyer le lecteur curieux aux lieux que citez à la marge, & cependant par vn seul dilemme la refuter, pour puis apres mettre en auât celle d'Aristote. Le dilemme est tel: Si en Dieu sont les exemplaires & idées de toutes choses, separees de l'essence d'iceluy: il faut dire qu'elles y sōt oisieuses & inutiles, ou biē qu'il se sert d'icelles. De dire qu'elles y sont oisieuses & inutiles, cela est impieux, parce qu'ē Dieu n'y a rien oisif ny inutile. De dire au contraire que Dieu s'ē sert, cōme d'vn patron, exemplaire, modele ou formulaire à faire, fabriquer, produire ou créer les choses singulieres; cela ne seroit pas moins contre la pieté: car ce seroit faire Dieu indigent, necessiteux & semblable aux hommes, & par ainsi en toutes façons l'opinion de Platon est vaine & impie.

Pour le regard d'Aristote, il en parle si pertinemment; que son opinion n'a pas seulement esté receüe & approuuée de tous les Philosophes qui ont esté apres luy: mais aussi par les escholes de la sainte Theologie. C'est pourquoy il nous en faut discourir à ce propos avec luy, cōmençant par la definition mesme de l'vniuersel: & puis rechercher si l'vniuersel a l'estre de soy ou d'autrui: & s'il est seulement vne inuentio, imaginatio & conceptio de nostre entendement, & s'il est es choses singulieres, ou s'il est

Contre
les Idées
de Platon.

* Touchât ceste opinion
faut voir
Arist. au
7. ch. du
1. de la
Mesa. &
4. & 5.
ch. du 12.
aussi de
la Meta-
ph. & 19.
c. du 1.
liv. de la
demonstra-
tion.
Stobae
en ses Ec-
logues
Physica-
les.
Senèque
ep. 66. du
liv. 8.
Alcinous
ch. 8. de la
doctrine
de Platon.
Scaliger,
& autres.

Arist. ca.
7. de In-
corp.
Idem
c. 3. lib. 7.
Metaph.

separé réellement d'icelles, & s'il est corporel, ou s'il est incorporel. Le Philosophe doc en son liure de l'Interpretation definit l'vniuersel, *ce qui naturellement se dit de plusieurs*: Et en sa Metaphysique, *ce qui naturellement est en plusieurs*. Lesquelles deux definitions ne different aucunement l'une de l'autre, si ce n'est qu'en la seconde il a eu esgard à la cause, & en la premiere à l'effect. Car la cause pour laquelle l'vniuersel se dit de plusieurs, c'est parce qu'il est en plusieurs. Par exemple, cause pour laquelle l'animal se dit de l'homme & de la beste, c'est parce qu'il est en iceux. Car (s'il faut ainsi parler) toute l'animalité, c'est à dire, toute l'essence de l'animal, qui est d'estre corps animé sensible, est en l'homme & en la beste. De mesme l'homme se dit de Jean, Pierre & chacun des homes, parce que toute l'humanité, c'est à dire, toute l'essence de l'homme (qui est estre animal raisonnable) est en eux. Pareillement Raisonnable se dit de l'homme, parce qu'en tout homme est la rationalité: c'est à dire, la faculté de raisonner ou ratiociner, ou, pour mieux dire, la capacité de raison, quoy qu'en quelques vns defaille l'usage d'icelle. Ainsi Risible se dit aussi de l'homme, parce que la risibilité ou faculté de rire est en iceluy. A ceste mesme cause blanc se dit du Cygne & de la neige, parce que la blâcheur est en l'un & en l'autre: & noir se dit du Corbeau & de l'Ethiopié, parce que la noirceur est en tous les deux. Par lesquels exemples de tous les cinq attributs ou voix simples, il appert que tout ce qui se dit d'un autre, ou qui est attribué à un autre se dit d'iceluy, ou luy est attribué, parce qu'il est en luy.

Or pour bien & brievement entendre & comprendre la nature de l'vniuersel, il faut au préalable scauoir qu'il est triple: *vniuersel auant plusieurs, en plusieurs,*

fieurs, & apres plusieurs. Ce qui sera esclarci par vne
 cōparaison fort ingenieuse qu'apporte à ce propos
 Ammonius Philosophe Grec. Prenez (dict-il) vn an-
 neau, ou vn seau auquel soit graué le pourtraict d'A-
 chille. Ayez apres plusieurs tablettes de cire, ausquel-
 les vous imprimiez avec cest anneau le pourtraict &
 image d'Achille. Qu'e apres quelque vn viēne à cōsi-
 derer . toutes ces petites pieces ou tablettes de cire,
 esquelles il apperçoieue l'image d'Achille egalement
 & semblablement imprimé, figuré & représenté. Cela
 fait on peut cōparer à cest anneau ou seau auquel
 est graué le pourtraict d'Achille, l'vniuersel auāt plu-
 sieurs. Car c'est ce parfait exēplaire & modele de
 toutes choses qui est Dieu de toute eternité vny à
 l'essēce diuine & nō separé d'icelle, ny duquel Dieu
 ait besoin pour former, creer ou fabriquer les cho-
 ses singulieres: comme faussement l'a estimé Platon
 avec ses Idees: car Dieu n'a riē besoing: ains tout ce
 qui est en la nature a besoing de luy: & il est tout, &
 tout est en luy de toute eternité, non par les choses
 singulieres avec leur imperfection, ains seulement les
 vniuerselles: mais c'est (comme dit S. Augustin) d'v-
 ne maniere plus parfaite & meilleure, que ne sont
 produictes icy les choses singulieres par les causes
 secōdes. Apres aux tablettes de cire esquelles est ega-
 lement imprimé & figuré l'image d'Achille, peut e-
 stre rapporté *l'vniuersel en plusieurs*: c'est à dire, vne
 cōmune nature & essēce qui est egalemēt en tout ce
 qui est compris sous l'vniuersel. Ainsi remarquōs-
 nous chacun des hommes caractere d'vne cōmu-
 ne essēce & nature qui est d'estre animal raisonna-
 ble: & toutes les especes d'animal doüees d'vne
 commune nature qui est, estre corps animé sensible.
 En fin à la conception de celuy qui a retenu en son

entendement la figure de l'image d'Achille également représentée dans ces tablettes de cire, nous pouuons commodément parangonner *l'uniuersel apres plusieurs* : qui n'est autre chose que l'uniuersel en plusieurs, mais non pas en tant qu'il est en plusieurs, mais en tant qu'il est remarqué par l'entendement & conception humaine estre en plusieurs : où pour le dire plus clairement, c'est l'Idée de l'uniuersel en plusieurs conçue, & cōme abstraicte des choses mesmes par l'operation de nostre entendement. Car ainsi que nous voyons en chasque espee vne commune essence, par mesme moyē nous en reuenōs vne idee en nostre entendement: cōme apres que par le discours de mon entendement & de la raison, j'ay remarqué que chacun des hommes est animal raisonnable, ie me figure en mon entendement ceste commune essence, uniuerselle en plusieurs, & conçois & retiens la mesme chose que j'ay appereue & remarquée estre commune à plusieurs, c'est à dire, à toute ce qui est compris sous vne chose uniuerselle. Ce qui estant ainsi prealablement entendu, il faut résoudre les questions cy-dessus proposees. A la premiere donc, qui est à sçauoir, *si l'uniuersel a son estre de soy, ou par le moyen des choses singulieres?* Il faut respondre que l'uniuersel est substance ou accident: que la substance uniuerselle aussi bien que la singuliere a son estre de soy : & l'accident uniuersel par la substance uniuerselle: cōme l'accident singulier par la substance singuliere. Par exēple l'animal & l'homme, & la plante font de soy, par ce que chasque animal, chaque homme & chaque plante a son estre de soy & la couleur prise uniuersellement, est au corps pris uniuersellement, parce que chasque couleur est particulièrement en quelque corps indiuidu. Car de voir

aucune

aucune couleur qu'en quelque corps il ne se peut ny aucun accident hors de son subiet, qui est la substance. A la seconde question qui est, si l'universel est vne pure inuention, imagination & conception de nostre entendement ? Il faut respondre que l'universel auant plusieurs, qui est vny de toute eternité à l'essence diuine, & l'universel en plusieurs, qui est vrayement vne essence & nature vniuerselle commune à plusieurs, ne sont point inuentions ou imaginations de nostre entendement, mais bien l'universel apres plusieurs qui n'est que l'Idée & figure retenuë en l'entendement de celuy qui a sceu contempler & contemplant conceuoir l'universel en plusieurs. A la troisieme qui est, si l'universel est es choses singulieres ou s'il est separé réellement d'icelles ? Il est aisé de satisfaire disant que l'universel auant plusieurs, qui est de l'essence diuine, & l'universel apres plusieurs, qui est la conception de la nature vniuerselle en l'entendement humain, sont separés & distinguez réellement des choses singulieres: mais l'universel en plusieurs non. Car (comme dit tres-bien le Philosophe) il est tousiours, & en tous lieux: Tousiours, d'autant que cobié que les indiuidus & choses singulieres se corrompēt & perissent iourellement: neantmoins ceste cōmune essence & nature que nous appellōs *Vniuersel en plusieurs*, se cōserue tousiours en la perpetuelle & continuelle succession des choses singulieres. Par exēple, encore que chascue animal, chascue hōme & arbre perisse & meure: si est-ce q̄ tousiours ces vniuersels, ces natures cōmunes, *Animal, Hōme, Arbre*, s'eternisēt & se cōseruēt incorruptibles en la successiō de leurs indiuidus. L'universel est aussi par tout, nō pas indefiniemēt, mais en to^o lieux où sont les indiuidus. Car il seroit faux & absurde de

*Arist. ca.
25. lib. 1.
poster.
Analyt.*

dire que l'animal, la fleur, l'arbre, le metal, soit au ciel, en l'air, en l'eau, & en terre: mais seulement par tout où il y aura des animaux, des fleurs, des arbres, du metal: tellement que voyant vn indiuidu vous poués quant & quant dire que l'vniuerselle essence y est: comme là est l'animal raisonnable, l'homme, où est Pierre, Iean, Alexandre, &c.

A la derniere question, qui est, *Si l'vniuersel est corporel, ou incorporel*, il est encore plus aisé de respondre, que l'vniuersel des indiuidus corporels est aussi corporel: & l'vniuersel des indiuidus incorporels est aussi incorporel. Par exéple, par ce que chaque animal, arbre, & fleur est corporel, il faut aussi que ceste nature vniuerselle, *animal, arbre, fleur*, soit corporelle: & parce que chaque esprit est incorporel, aussi ceste essence vniuerselle *Esprit*, est incorporelle. Voilà ce qui m'assemblé estre suffisant pour vne mediocre intelligence des choses vniuerselles. Passons maintenant aux Categories d'Aristote.





L E

TROISIEME

LIVRE DE LA

LOGIQUE, OV ART

de discourir &

raisonner.

P R E F A C E .

PHILIPPES Roy de Macedoine, lors que son
 fils Alexandre nasquit, s'escria qu'il ne remer-
 cioit pas tant les Dieux de ce qu'ils luy
 auoyent donne vn beau fils, que de ce qu'ils l'a-
 uoyent fait naistre du temps de cest admirable
 Philosophe Aristote: par lequel il esperoit le faire si
 bien instruire es bonnes mœurs & liberales discipli-
 nes qu'il le rendroit digne de la succession de son
 fleurissant Royaume, voire mesme d'un plus grand,
 plus riche & plus puissant. Laquelle esperance reüs-
 sit selon ses desirs. Car par les beaux & riches prece-
 ptes d'Aristote, Alexandre se rendit en peu de temps
 formidable en grandeur de courage, & admirable
 en doctrine: si bien qu'enuiró l'aage de tréte ans, au-
 quel les autres font encore leur apprétissage en l'art
 militaire & bonnes lettres, il auoit subiugué & con-
 questé vne bonne partie de la terre, & acquis le nom
 de grad en sçauoir & puissance. Mais certainement
 de toute ceste gloire il a pour autheur & com-

D 5

pagnon d'Aristote. Car comme la loüange de quelque chef d'œuvre faict renommer l'auteur & oultre de mesme la loüange d'un esprit bien cultivé & bien instruit redode la pluspart au maistre. Aussi Alexandre mesme se recognoissoit surmonter le reste des hommes plus par les rares secrets des sciences qu'il avoit apprises d'Aristote, que par les hauts faicts d'armes: comme il le tesmoigna luy reprochât en vne hienne epistre, qu'il avoit mis en lumiere des œuvres, qui luy pouvoient rendre plusieurs compagnons mesme du vulgaire: au lieu que si ces riches thresors de Philosophie n'eussent pour ainsi dire prodiguez ny prophanes au peuple, il s'estimeroit le premier homme du monde. Je ne dis pas cecy pour recomander Aristote: car il faudroit vn autre Aristote pour le louer dignement. Mais parce qu'il ne seroit pas seant de ne le louer de ses œuvres, & sur le modele d'icelles bastir les miennes sans y mentir, il faut au moins en dire quelque chose, à l'imitation de tous ceux qui ont eu mesme dessein que moy. Car Aristote ayant escrit admirablement & divinement de tout ce qui est en l'univers, y a rempli aussi le mesme univers de ses loüanges, en sorte que tous les beaux esprits de tous siecles ont honoré sa memoire de loüanges: & ses escrits de leurs commentaires. Je veux donc dire avec l'ipse en vn

L'ipse en la preface de ses Politiq.

mot, *De tous les hommes le plus grand & le plus noble est le plus modeste.*
Moindre est qu'Aristote pourrant.

Or puis qu'il a commencé son organe ou instrument de Logique par les Categories (auxquelles toutesfois les apprentifs ne pouvoient mordre, sans voir ce que nous avons traité cy-dessus) voyons que signifie ce mot *Categorye*. *Quo*

*Que signifie ce mot Categorie, & quand est le
sujet de ce livre.*

CHAP. I.

Categorie est vn mot Grec, qui signifie entre les Jurisconsultes *Accusation*: mais entre les Philosophes, il se prend pour vn certain ordre des choses, en tant qu'elles sont rangées sous vn des dix genres souuerains & generalissimes, que les Latins appellēt *Predicamens*. Et cōbien qu'auant Aristote il y ait eu d'autres Philosophes qui ont traitté des Categories, ou *Predicamés*, comme Pythagoras qui n'en a faict que deux, l'vne du *Bien*, l'autre du *Mal*: si est-ce qu'Aristote a esté le premier auteur de ceste diuision de l'*Estant* (c'est à dire, de tout ce qui est en nature) en dix Categories ainsi que rapporte *Quintilien*. *Quinti. L. 3. Instit.*

Quant à ceste diuision-là de Pythagoras elle n'est point receuable, d'autant qu'ores qu'elle semble cōprendre toutes les choses qui sont en la nature, suivant la grossiere cognoissance du vulgaire, si est-ce qu'elle est redondante & superflue, parce qu'il n'y a rien de *mal* en la nature en tant qu'il est. Car c'est vn axiome & principe de Philosophie, que tout *Estant*, c'est à dire, toute chose est bōne quant à son estre & en tant qu'elle est. Que si on void quelque chose de *mal* en la nature, ce n'est pas pourtāt à cause de son estre, mais parce qu'elle a degeneré, cōme les diables & les hōmes: ou qu'on en abuse cōme le vin & le poison. Ce qui se peut cōfirmer par le 1. ch. de *Genese*, où il est escript, *Que Dieu veid que tout ce qu'il auoit faict estoit fort bon*. Ioinct que quand on accorderoit que de toutes choses les vnes sont bōnes, les autres mauuaises, ce seroit diuiser l'*Estant* en deux gères homonymes & equiuoques; en sorte que mes-

mes

mes ces genres ne conuiendront pas esgalement aux choses contenuës sous iceux : car on trouuera les vnes meilleures que les autres au genre des bonnes: & au genre des mauuaises, les vnes pires que les autres. Mais les dix genres introduits par Aristote sont synonymes, & conuiennent esgalement de nom & d'essence aux choses cõprises sous eux. Par exemple l'homme n'est pas plus substance qu'un grain de miller, ny un grain de sable moins qu'une montagne: & la vertu n'est pas plus qualité que le vice: ny l'espaisseur moins quantité que la longueur, & ainsi des autres.

Pour le regard du sujet & argument de ce liure, c'est l'*Estant*, c'est à dire, toutes choses non toutesfois en tant qu'elles sont : car (comme nous auons dit ailleurs) le Metaphysicien les traite en tant qu'elles sont simplement : mais le Logicien les traite seulement en tant qu'elles sont rangées sous certains geres & especes, & par cõsequēt sont sujets ou attributs: car les superieures sont attribuees aux inferieures.

Or d'autant que pour bien distinguer les choses & les biē rapporter chacune à sa Categorie ou Predicament, il importe de cognoistre si leurs nōs sont Homonymes, Synonymes, ou Paronymes: suiuant la methode d'Aristote mesme, auāt qu'entrer aux Categories nous interpreterons ces trois mots-là, & ietterons quelques petites diuisions, avec quelques regles fondamentales concernant l'intelligence des Categories.

Des Homonymes, Synonymes, & Paronymes.

C H A P. I I.

LEs Homonymes que les Latins appellent *Equiuoques*, ont tant seulement le nom cõmun, mais la

la definition de leur essence, suiuant ce nom-là, diuerse & differente: comme *Animal*, *Homme*, & *vn animal peinct*. Car à tous ces trois cōuient esgalemēt le nom d' *Animal*, mais non pas sa definition, qui est estre *corps animé sensible*, & ne peut conuenir à l'animal peinct. Or est-il que l'essence des Homonymes est diuerse suiuant ce nom-là, qui leur est commun; car suiuant vn autre ils peuuent auoir vne mesme essence: comme *Caton le Censeur*, & *Caton d'Vtique* ont ce nom de *Caton* commun, & suiuant iceluy diuerse essence: car autre est celuy-cy, autre celuy-là: mais suiuant le nom d' *Homme* ils ont mesme definition & essence.

Les Synonymes (que les Latins appellent *Vniuocques*) ont le nom & definitiō de leur essence esgalemēt commune, cōme *Animal*, *Homme*, *Bœuf*, d'autant qu'à tous trois conuient esgalement le nom d' *Animal*, & son essence, veu qu'ils sont tous trois corps animez sensibles.

Les Paronymes (que les Latins appellent *Coniuguez*, ou *Denominatifs*) sont deriuez d'vn d'être eux, & reçoient d'iceluy leur denomination avec diuerse terminaison. Par exemple, de *Vaillance* vient *Vaillant*, & l'vn est terminé en *ance*, & l'autre en *ant*. Pareillemēt de *Iustice* vient *Iuste*, & l'vn est terminé en *rice*, & l'autre en *te*. Voila quant à la definition: venons à la diuision.

Dès Homonymes les vns sont homonymans, les autres homonymés. L'Homonyme homonymāt est le mot ou le nom commun esgalement à plusieurs choses: comme *Chien*: car il conuient non seulement à vn animal terrestre & domestique, mais aussi à vn poisson, & à vn astre. Les Homonymes homonymez sont ces mesmes choses signifiees par l'Homonyme

nyme homonymant : comme sont, cest animal terrestre, & le marin, & l'astre, à tous lesquels conuient le mot homonyme *Chien*.

Le mesme faut-il dire du Synonyme. Car le Synonyme synonymant, est ce qui conuient de nom & d'essence à plusieurs autres: & les Synonymes synonymés sont les choses signifiées par ce Synonyme synonymant. Par exemple, *Vouloir*, c'est vn Synonyme synonymant: & *Souhaiter*, *Conuoiter*, *Désirer*, *Vouloir*, sont Synonymes synonymés. Car *Vouloir*, conuient à tous ces quatre, & tous quatre ne signifient que *Vouloir*. C'est icy vn exemple de Grammairiens: mais celuy d'Aristote y viendra tout aussi bié. *Animal*, est vn Synonyme synonymant, qui cōtribue son nom & sa definition essentielle à *Homme*, à *Bœuf*, à *Oyseau*, &c. & l'*Homme*, le *Bœuf*, l'*Oyseau*, &c. sont Synonymes synonymés, auxquels & le nom, & la definition essentielle d'*animal*, conuient.

Les Paronymes ne reçoüët pas proprement vne pareille diuision: si ce n'est que nous appellions *Paronymans* ceux, desquels les autres prennent leur denomination: & *Paronymés*, ceux qui la reçoüët, comme si nous disons que *Modestie* est vn *Paronyme paronymant*, duquel *modeste* & *modestement*, reçoüent leur détiuation & denomination.

Or est-il aisé à voir qu'aux definitions susdictes nous auons parlé des Homonymes homonymés, & Synonymes synonymés, non des homonymans, ny synonymans, puis que nous les auons definis au nombre plurier, & parlant de plusieurs. Pour les Paronymes paronymans & paronymés, leur definition leur conuient cōiointement.

Les interpretes d'Aristote Grecs & Latins (mais vn peu diuersement) mettent en auant à ce propos vne autre

autre particulière diuision des Homonymes avec quelques subdivisions, lesquelles ie reduiray toutes ensemble à la diuision qui s'esuit. Des Homonymes les vns sont d'auenture & de cas fortuit, cōme si ce iourd'huy plusieurs enfans ont esté baptizez en diuers lieux, & appelez du mesme nō de *Pierre*, ce nō leur conuiedra à tous esgalemēt: mais c'est d'auenture. Les autres sont Homonymes à dessein, cōme sont les nōs imposez à dessein: & ce de trois façōs. La premiere eu esgard à ce dōt ils ont pris leur origine, cōme quand nous appellōs *Heraclides*, tous les descendants de la race d'Hercules. La secōde eu esgard à la principale chose, à laquelle vn autre conuiet proprement, & puis improprement à d'autres. Ainsi de dire l'animal ou l'homme *Sain*, quād il se porte biē, c'est à parler proprement: mais encote eu esgard à eux-mesmes, nous disons que certaines viandes sont *saines*, l'air, l'exercice, le repos *sain*: & plusieurs autres choses, *saines*. La troisieme par Analogie, c'est à dire, par proportiō, rapport, ou ressemblāce. Ainsi appellons-nous *Cesar*, non seulement Cesar mesme, mais aussi son effigie & statuē, & les hommes qui luy ressemblent en courage & en vaillāce. De mesme nous appellōs *Catons* les hōmes prudens, rōds, & seueres cōme *Caton*. Or la differēce de ces homonymes d'auenture, & de ceux qui sont à dessein, est notoire, en ce q̄ de ceux-cy l'vn signifie le plus souuēt vne chose, ou premierement & principalement, ou plus proprement que les autres: & ceux-là signifiet esgalemēt les choses auxquelles ils conuiennent, cōme il appert des exemples cy-dessus proposez. Mais il faut bien se donner garde de prendre pour homonymes tous les mots qui semblēt estre à la pronōciatiō, s'ils differēt d'vne seule lettre. Par exēple *Pois*, & *Poix*, & *Poids*, ne font

sont point homonymes: non plus que *Poux*, & *Poux*.

Sur ce subject il faut encore retenir les trois regles. La premiere, que les Homonymes, comme tels, & n'estant point distinguez en leur propre signification, ne sont en aucun predicament, come quand on dit simplement *Chien*. Car si on ne distingue lequel on entend, ou le terrestre ou le marin, ou l'astre ainsi appellé, il est impossible de le ranger sous certain genre, & reduire à certaine espee.

La seconde, que tous Synonymes, tant synonymans que synonymez, sont en mesme predicament: comme *animal*, *homme*, *bœuf*, en la Substance: *timidité* & *crainte*, en la Qualité: *profondeur* & *hauteur*, en la Quantité: *souhaïter* & *desirer*, en la Categorie *Patir*.

La troisieme, que les Paronymes sont tousiours en diuers predicamens: comme *Iuste* en la Substance: *Iustice* en la Qualité: *Espés* en la Substance: *Espes seur* en la Quantité.

Il y a vne figure que les Grammairiens & Rhetoriciens appellent en Grec *paronomasie*, & en Latin *allusion*, par laquelle ils assortissent & rapportent des mots, ayans mesme consonance pour embellir leur discours, comme qui diroit ainsi: *Ceste longueur m'est vne longueur: Le diable veut imiter & l'imiter la puissance de Dieu: J'ay trauersé & renuersé les desseings de mes ennemis*: Mais elle est differente de la *paronymie*: d'autant que les paronymes doiuent tousiours auoir vne mesme deriuation, differente neantmoins en terminaison: & les mots assortis par la *paronomasie* ont le plus souuent leur etymologie ou deriuation diuerse, & peuuent auoir leur allusion & consonance sur d'autres syllabes que la derniere.

Diuisiõ

Diuision des choses, en tant qu'elles sont Subiets & Attributs, ou peuent estre ou n'estre pas sans subiect.

C H A P. III.

Toutes les choses qui sont en la nature, sont Substances ou Accidens. La Substance est vniuerselle ou singuliere, & l'Accident aussi vniuersel ou singulier: dont résulte vne generale diuision de toutes choses en quatre manieres.

Premierement donc certaines choses se disent de quelque subiet, & sont en quelque subiet: à sçauoir, les accidens vniuersels, qui se disent de leurs inferieurs, & sont tousiours en quelque substance vniuersel subiet de tous accidens. Car se dire de quelque subiet, signifie icy estre attribué à son inferieur, côme le genre à l'espece, & l'espece aux individus. Et estre en quelque subiet, s'entéd à la maniere des accidens qui ne sont point partie de leur subiet, ny de son essence: toutesfois ne peuent estre qu'en iceluy, qui n'est autre que la substance. Ainsi donc Vertu se dit de la Prudence, Iustice, Vaillance, & Temperance; & est en l'homme côme en son subiet. De mesme la couleur se dit du blanc, du rouge, du iaune, &c. & tousiours est au corps comme en son subiet, sans se trouuer ailleurs.

En second lieu il y a des choses qui ne se disent d'aucun subiet & ne sont en aucun subiet, à sçauoir, les substances singulieres, comme *Alexandre, Bucephale, Rome, Garonne, &c.* Car telles substances, n'ayant rien sous elles, dont elles se puissent dire, ne se disent d'aucun subiet: & estant par soy-mesme, ne sont en aucun subiet.

En troisiésme lieu d'autres choses se disent bié de

E

quelque subiect, mais ne sont en aucun subiect, à sçauoir les substances vniuerselles, comme *Animal, Homme, Arbre, Fleur, &c.* Car elles se disent de leurs inferieurs, & comme substances ne sont en aucun subiect, ains subsistent par soy-mesme.

Pour le quatrieme & dernier, il y a aussi des choses qui ne se disent d'aucun subiect, & sont toujours en quelque subiect, à sçauoir les accidens singuliers; comme la blancheur de ce papier, ou la noirceur d'un corbeau. Car estant indiuidue, elle ne se peut dire d'aucun inferieur: & estant accident, de necessité elle est en quelque subiect.

Regles touchant l'attribution essentielle.

CHAP. IV.

Regle I. Quand l'un se dit d'un autre, comme de son subiect, & inferieur, ce qui se dit de l'attribut ou attribué, se dit aussi du subiect: comme, parce que l'homme se dit de *Jean, Pierre, Alexandre, &c.* & animal se dit de l'homme: animal sera aussi dit de *Jean, Pierre, Alexandre, &c.* Et parce que *Vertu* se dit de *Justice, Vaillance, &c.* & *habitude* se dit de *Vertu: habitude* se dira aussi de *Justice, Vaillance, &c.* Mais il faut entendre ceste regle des attribuez essentiels, & qui sont en l'ordre du predicament, non des accidentaires, & qui sont hors le predicament: autrement s'en tireroient des consequences absurdes, cōme celle-ci:

L'homme est espece,

Pierre est l'homme,

Pierre est donc espece.

Et ceste autre:

Vertu n'a que deux syllabes,

Justice est vertu,

Justice n'a donc que deux syllabes.

Regle II. Les differences des genres qui ne sont point subalternes l'un à l'autre produisent aussi des

especes differentes : comme les differences *d'animal* & *de science*: car celles *d'animal* sont *Raisnable* & *Irraisnable*, l'une desquelles produit *l'homme*, l'autre *la brute*: & celles de *science* (ie prens icy le nom de Science avec le Philosophe largement pour. Discipline) sont *Theoretique* & *Practique*, les especes desquelles nous auons declaré au liure 1. & sont bien differentes de celles *d'animal*. Or i'appelle genres subalternes, ou bien ceux desquels l'un est compris sous l'autre, comme *animal* & *beste*, car *beste* est compris sous *animal*: ou bien ceux qui sont compris ensemble sous vn troisieme genre, comme *animal* & *plante*, qui sont genres subalternes à *corps animé* ou *viuant*, & tous deux compris sous iceluy.

Chap. 3.

Regle III. Ainsi que nous auons monstré que les differences des genres non subalternes sont toutes diuerses, & produisent de diuerses especes: pareillement faut-il dire, que les differences des genres subalternes peuuent estre mesmes, & par consequent produire de mesmes especes. Par exemple, ces differences *d'animal*, *Corps, animé, sensible, viuant, mortel*, cōuiēnent aussi à *la beste*, q est gère subalterne *d'animal*.

*Division des choses simples en dix Predicamens
ou Categories.*

C H A P. V.

DE toutes choses les vnes sont conceuës & prononcées seules & simples, comme *vn hōme, une pierre, une vertu, courir, couper, estre coupé, &c.* les autres composées & iointes ensemble comme *l'homme est animal: la pierre est dure, la vertu est loüable, &c.* Les choses simples sont rangées es Categories, non les composées & coniointes.

Or les choses simples signifient ou Substance, ou

Quantité, ou Qualité, ou Relation, ou En lieu, ou En temps, ou Estre situé & colloqué, ou Auoir, ou Agir, ou Patir. Et pour le declarer grossierement par exemple, Substance est comme *Ange, homme, arbre, metal, &c.* Quantité comme *longueur, largeur, temps, &c.* Qualité comme *doctrine, couleur, vertu, &c.* Relation comme *double & simple, grand & petit, &c.* En lieu comme *à l'Eglise, au Palais, &c.* En temps, comme *hier, demain, l'année passée, &c.* Estre situé comme *estre droit, estre courbé, estre assis, &c.* Auoir, comme *estre vestu, estre armé, &c.* Agir comme *coupper, eschauffer, &c.* Patir comme *estre compé, estre eschauffé, &c.* Et n'y a chose en toute la nature, qui ne se puisse commodement rapporter à quelqu'un de ces dix souuerains genres, que nous appellons *Predicamens, ou Categories.* Le premier desquels contient toutes les choses qui sont & maintiennent leur estre de soy-mesme, c'est à dire, en vn mot, toutes les substances: les autres neuf, tous les accidens, qui ne peuuent estre qu'en la substance.

Il ne faut pas pourtant estimer qu'Accident soit vn genre souuerain, comme Substance, & qu'il contienne sous soy les neuf derniers predicamens comme especes. Car accident (quoy qu'il soit genre) est homonyme, & ne pouuant estre diuisé par deux differences contraires, comme les vrais predicamens, ne peut aussi tenir aucun rang parmy eux (ainsi qu'enseigne le Philosophe) non plus que les Transcendans comme *Chose, Estant, Vn, Bon, Vray:* qui sont appellez *Transcendans,* comme qui diroit en François *oultre-montans,* parce qu'ils montent oultre, & par dessus tous les predicamens & genres supreme, & s'accommodent à tous iceux, mais c'est tousiours en tant qu'homonymes ou equiuoques, qui ne se

Aristot.
lib. 3.
Meta-
physic.

se peuvent proprement regler à vn certain ordre, comme font les susdits souuerains dix genres.

Or quand nous diuisons tout ce qui est en la nature en ces dix rangs ou ordres des choses, que nous appellons ordinairement predicamens, Categories, gères souuerains, supremes, ou generalissimes, il faut bien prédre garde de n'y meller point les choses imparfaites ou nulles, comme celles qui s'ensuiuent.

Premierement les *Synkategoremes*, c'est à dire, les mots qui ne signifient rien d'eux-mesmes: mais ioincts aux autres estendent ou restreignent leur signification, côme sont *Tout*, *Quiconque*, *Aucñ*, *Nul*.

Après il en faut retrancher les choses incompletes, c'est à dire, les parties des choses en tant que parties, parce qu'elles s'ot imparfaites, côme vn bras, ou autre mēbre retranché d'vn corps: & les differences essentielles, qui ne sont que parties de l'essēce des choses, dont nous auons amplement traicté ailleurs.

En troisieme lieu il en faut excepter les negations des choses, côme *non animal*, *non homme*, *non arbre*: qui est vne façon de parler peu vsitée en François.

Pour le quatriesme, les priuations des choses, comme *Mort*, *Embrasement*, *Ruine*, *Aueuglement*, qui ne signifient point l'estre des choses, mais le non estre & priuation d'icelles.

Pour le cinquiesme, les choses feintes & fabuleuses, comme *Chimere*, *Hydre*, *Toison d'or*, &c.

Pour le sixiesme & dernier, les homonymes en tant qu'homonymes, & auant qu'ils soient distingués & proposez en leurs propres significations ne peuvent estre couchez en aucun predicament, comme nous auons dit cy-dessus,

En ce li.
ch. 2. sur
la fin.

Il me semble aussi que le souuerain & immortel Createur de toutes choses, ne doit point estre meslé

parmy les creatures, ny estre rangé sous aucun gère, veu qu'il est auant tous les genres. Ce que mesme nous pouuons prouuer par raison Philosophique. Car toutes les choses comprises es predicamens (cōme dit le Philosophe) sont partie actuellement & partie par puissāce, voulant dire que tantost elles sōt ainsi, tantost non: estant subiettes à changement par quelque imperfectiō de la matiere ou autre sorte de composition. Or Dieu estant tres-pur & tres-simple sans aucune alteration, mouuement ny accident, est certainement Substance, mais non pas à la façon des autres. Que si les escritures luy attribuent quelquefois des accidens, voire des passions, comme la force, le courroux, la fureur, c'est pour s'accommoder à la rudesse de nostre grossier entendemēt. Ioinēt aussi que Dieu estant v̄ndefini, incomprehensible & ineffable, il ne peut estre borné & contenu dans les termes & limites des choses finies, determinées & bornées: ainsi que ie monstrey plus amplement en ma Metaphysique. Quant aux Anges, Esprits & Intelligences, il est certain qu'ils sont substances, ainsi que dit mesme le Philosophe. Et quoy qu'il soit controuersé s'ils sont aucunement corporels (car à la verité aucunes fois ils se representēt en diuerses especes de corps) si est-ce que naturellement ils sont substances incorporelles: tellement qu'il y a de la repugnance entre *Esprit*, & *Corporel*. Encore adiousteray-ie qu'ō les peint avec des ailles, pour monstrey leur promptitude & v̄tessē en leurs actiōs pour obeyr à Dieu: lequel à ceste cause nous prions ordinairement que sa volōté soit faite en la terre comme au ciel: Mais ceste question, sçauoir, si les Esprits sont corporels ou incorporels, sera plus à propos traitée en la Metaphysique.

Au liure
10. ch. 6.

Arist. cap.
ult. lib. 8.
& 9. lib.
9. Met.

Au liure
6. ch. 11.

Mainte

Maintenant discourons par ordre sur ces dix Catégories, commençant par la substance comme le fondement de toutes autres choses.

De la Substance.

CHAP. VI.

Toute parfaite definition est composée du genre & difference tres-propre de la chose qu'on veut definir. Mais d'autant que les genres generalissimes n'ont point d'autre genre au dessus d'eux, ils ne peuvent estre definis, ains seulement expliquez par quelque rude & grossiere description, bastie de proprietéz ramassées & iointes ensemble. La substance donc est ce qui subsiste & a son estre par soy mesme: des proprietéz de laquelle nous discourons apres l'auoir diuisee en Premiere & Seconde. Les premieres substances ne sont autre chose qu'induidus & substances singulieres appellees *premierement, proprement, & principalement substances*: par ce qu'elles sont comme le fondemēt de toutes choses, lesquelles sont en elles, ou se disent d'elles: car tous les accidens sont es premieres substances, & les secondes substāces se disent d'elles. L'appelle secondes substances les vniuerselles substāces, cōme sont les genres & especes. Par exēple, *Socrates, Rome, ce liure, ce coffre*, sōt premieres substāces; & *homme, ville, liure, coffre*, sont secondes substances.

La premiere propriété de la substāce, c'est, qu'elle n'est point en aucū subiect, car cela cōuient aux seuls accidens, comme il a esté desia dit souuent.

La seconde, que les substances se disent synonymement, c'est à dire, de nom & essentiellement des choses auxquelles elles sont attribuées. Par exemple, *animal*, qui se dit de *l'homme & de la brute*, ne leur communique pas seulement ce nom d'*animal*, mais aussi son essence qui est, *estre corps animé sensible*.

Or ces deux proprietéz conuiennent aussi aux différences des secondes substances: qui sont celles que nous auons escrit à costé des genres au liure 2. chap. de l'espece, en la table de la Categoire de substance, comme *Corporelle*, *Incorporelle*, à costé de *Substance: Animé, Inanimé*, à costé de *Corps: Sensible, Insensible*, à costé de *Viuant: Raisonnable, Irraisonnable*, à costé de *Animal*. Car telles Differences ne sont point en aucun subiet, non plus que les Substances: & ne conferent pas seulement leur nom aux choses dõt elles se disent, mais aussi à leur essence, & ne sont point substances, comme nous l'auons prouué cy-deuant.

Au li-
ure 2.
chap. 5.

La troisieme proprieté est que toute substance semble estre singulier. Ce qui est certain pour le regard des premieres substances: mais les secondes signifient tousiours choses vniuerselles, quoy qu'à les prononcer au nombre singulier, elles semblent aussi signifier singularité, comme quãd on dit, *l'homme, l'arbre, le fleuve*: il semble qu'on parle seulement d'un: combien que ces mots signifient vrayement vne nature commune à plusieurs choses.

La quatrieme proprieté est que les substances ne sont point contraires les vnes aux autres, combien qu'à raison de leurs qualitez elles semblent l'estre: Par exemple, l'eau & le feu ne sont point contraires, ains seulement leurs qualitez, par ce que l'eau est froide & humide, & le feu chaud & sec: à cause desquelles ils se destruisent & corrópent l'un l'autre. De mesme est-il du sage & du fol: du sçauant & de l'ignorant: du vertueux & du vicieux, & ainsi des autres.

La cinquiesme proprieté est, qu'une substance n'est pas plus substance que l'autre. Ainsi pouuons-nous dire qu'un elephant n'est pas plus substance qu'une

qu'une mouche, ny vne fourmis, moins qu'un homme ou vne montaigne. Combien qu'en tant que les vnes substances sont plus bas en l'ordre du predicament que les autres; elles soient appellées *plus substantielles*, parce qu'elles reçoivent plus d'attributions. Comme l'Homme en la droite ligne de la Catégorie de substance reçoit l'attribution d'*animal*, de *corps animé ou vivant*, de *Corps*, de *Substance*: *Animal*, reçoit seulement ces trois dernières: *Vivant*, les deux: *Corps*, vne: & de ceste façon: (improprement toutesfois) les choses les plus basses en l'ordre de la Catégorie, recevant plus d'attributions que les plus hautes, sont dites estre *plus substantielles*: l'individu plus que l'espece, & l'espece plus que le genre. Or ces deux propriétés i v. & v. conuiennent à la *Quantité*, aussi bien qu'à la substance, ainsi que nous dirons au chap. suivant.

La sixiesme & dernière propriété est tres-propre à la substance, parce qu'elle ne conuient à autre chose qu'à icelle seule: qui est, que la substance demeurant vne mesme en soy, neantmoins par certain changement & alteration ou mouuement qui se fait en elle, peut recevoir alternatiuement des accidens contraires. Ainsi vn homme peut estre tantost froid, tantost chaud: tantost sain, tantost malade, demeurant neantmoins le mesme quant à la substance & quant à son estre. Ce qui ne peut eschoir aux accidens sans qu'ils se destruisent. A ce propos le Philosophe mesme rapporte vne difficulté, disant que l'opinion & l'raison ou propos semblent aussi recevoir des contraires alternatiuement: & partant la susdite propriété n'est pas tres-propre à la substance, puis qu'elle conuient à d'autres. Mais la différence est tres-grande: Car la substance les reçoit avec quelque changement en soy-mesme: & l'opinion & rai-

son ou propos, par le changement de leur subiect. Comme si i'ay opinion ou dy que Platon est assis, ceste opinion, breison ou propos peut estre tantost vraye, tantost faulx: vraye, tandis qu'il sera assis: faulx, quand il ne le sera plus: de sorte que l'opiniou ou propos ne change point: mais bien le subiect, qui est Platon. Soit assez de la substance. Venons maintenant à la Quantité auant toute autre, parce qu'elle a plus d'affinité & proprieté communes avec la substance.

De la Quantité.

C H A P. VII.

LA Quantité est celle de laquelle nous receuons *Quante* denomination: c'est à dire, qui nous fait attribuer vn nom selon ceste Quantité qui est en nous. Ainsi de la longueur, on nous appelle *longs*: de l'age, *agez*: de la hauteur, *hauts*, &c. La quantité reçoit double diuision. La premiere qu'elle est Continüe ou Conjointe, & Discontinüe ou Disjointe. La quantité continüe & conjointe est celle, dont toutes les parties sont cõtinües & vnies ensemble. Et en y a 5. espèces: la *Ligne*, la *Surface*, le *Corps*, le *Lieu*, & le *Temps*.

La ligne (dit Euclide) est vne longueur sans largeur, ny espaisseur ou profondeur. Les parties de la ligne sont conjointes par le moyen du Point, qui n'est autre chose (suiuãt le mesme Euclide) qu'vne marque sans nulle partie. Car il le faut considerer & conceuoir encore plus petit que la marque qui se pourroit faire avec la pointe de la plus desliée aiguille qui soit, quoy qu'il ne se puisse peindre qu'avec quelque quantité. Tellement donc que la ligne n'estant qu'vne production & prolongement du Point, est sans aucunes parties & dimensios, excepté la seule longueur. Et quoy qu'elle ne puisse estre peinte sans quelque largeur:

Euclid.
lib. 1.
Element.

largeur: si est-ce qu'il la faut icy comprendre. avec la seule longueur sans largeur ny espaisseur, à la façon des Mathématiciens, qui ont cet axiome, que de tout point à vn autre point, se peut tirer vne ligne: mais c'est par considération & imagination, qui ne repugne pourtât aucunement à la nature. Car ils ont accoustumé de considerer les lignes, les figures, & les dimensions de toutes choses comme abstraites & separees de toute matiere. Par exemple considerer la distance du pole Arctique à l'Antarctique, du ciel à la terre, (ou pour parler plus familierement) la longueur du chemin qu'il y a de Paris à Rome, ce n'est autre que comprendre vne ligne, telle que nous la proposons: les deux bouts & bornes de laquelle sont deux points sans aucune dimension ny quantité, ny partie: sans qu'être-deux on considère aucune largeur ny espaisseur.

La Surface est vne longueur & largeur sans aucune espaisseur, selon Euclide. Et ne se peut mieux comparer qu'à l'ombre d'une maison, ou de quelque autre corps: & ne sera pas mal-aisé de comprendre qu'est-ce que surface à celuy qui a entendu qu'est-ce que ligne: car il faut seulement avec pareille considération adiouster la largeur à la longueur: veu mesme que la ligne est continuation de la surface, en ce qu'après auoir compris la longueur par vne ligne, il faut s'imaginer & comprendre la largeur semblablement par vne autre ligne. Ainsi quand nous disons vn arpent, nous considerons ceste longueur & largeur comme abstraicte de la terre, sans auoir aucunement esgard à l'espaisseur, hauteur ou profondeur. De mesmes quand les Iurisconsultes disent que la voye ou grand chemin doit auoir huit piéds de largeur en droicte ligne, & au reply seize, c'est considerer vne vraye surface.

Euclid.
lib. 1.
Element.

Et

Et communément quand nous desſeignons de baſtir vne ſale de certaine longueur & largeur, ou qu'eſtant baſtie nous la meſurons & compaſſons, ces deux quantitez-là, longueur & largeur, ſ'entendent natürement ſans conſiderer groſſeur, eſpeſſeur ou profondeur aucune.

Longueur,
largeur,
& eſpeſſeur.

Le corps ne ſe prend pas icy comme en la categorie precedente pour vne ſubſtance corporelle & materielle: mais pour les trois dimensions corporelles, abſtraites toutesſois & ſeparees par vne conſideration & intelligence Mathematique. Et quoy qu'elle ne doiuue ſembler faſcheuſe à ceux qui ont deſia bien conceu qu'eſt ce que Point, Ligne, & Surface: ſi eſt ce que ie l'eſclarciray encore par vn exemple. Celuy qui veut baſtir vne maiſon ou vne tour, qui fait faire quelque meuble de bois ou d'autre matiere, auant qu'on y mette la main, ne ſçait il pas bien & cõçoit de quelle longueur, hauteur ou profondeur, & largeur, & groſſeur ou eſpeſſeur il veut qu'il ſoit? Or ces trois dimensions ainſi cõſeues hors la matiere, ſõt ce corps Mathematique. Et tout ainſi que la ſurface eſt continuee par la ligne, le corps eſt continuee par la ſurface. Pour le regard du lieu nous en parlerons vn peu plus bas en ce meſme chapitre.

Quant au temps il ſemble de premier abord ne deuoir eſtre meſſe parmi les quantitez coniointes: attendu que tãt ſ'en faut qu'il ait ſes parties cõiointes, que meline il ſeible n'en auoir point du tout. Car le paſſe n'eſt plus: le futur eſt encore à venir: & le preſent coule & eſchappe ſi ſoudain que ny la cõception humaine, qui d'vn vol iſnel penetre le plus haut des cieux, ny la parole qui vole auſſi (cõme dit Homere) ne la peut atteindre. Toutesſois il eſt certain que nous conceuons vn certain *Inſtant* ou *Preſent*, qui eſt

est ainsi qu'un point (dit le Philosophe) lequel conioint les autres parties du temps, à sçavoir, le passé & le futur: & par ainsi le temps n'est pas sans liaison & conioction des parties, comme il a escrit plus amplement en sa Physique, & moy aussi à son imitation en la mienne. Mais pource que ie n'arresteray pas d'en discourir icy sommairement, sçachant bien qu'il n'y a rien plus commun en la bouche des hommes, ny moins entendu que le temps.

Le temps (dit le Philosophe) est la mesure du mouvement & du repos selon ce qui va deuant & apres. Ce qu'il rapporte au premier Mobile, qui est le plus haut des cieus (car nous ne parlons pas icy du Ciel Empyree) & roule & tourne d'un mouvement rapide & violent toutes les autres Spheres celestes en 24. heures: ainsi qu'on void en vne montre ou horologe qu'une seule rouë fait tourner toutes les autres. Or le Soleil roulant avec les autres corps celestes eclaire par mesme moyé toute la terre en ces 24. heures. Encore de partons-nous ces heures en quarts, & en minutes & momens, & puis de plusieurs heures nous coposons le iour ciuil y coprenant la nuict; car quand il est nuict en nostre hemisphere, il est iour en l'autre, & au contraire selon la presence ou absence du Soleil: & apres des iours nous composons les semaines: & des semaines les mois: & des mois, les quatre saisons de l'année, & d'icelles, l'an: & des ans, l'age, le siecle. Or toutes ces choses, *Moment Minute, Heure, Jour, Semaine, Mois, Saison, Printemps, Esté, Automne, Hyuer, Semestre, An, Olympiade**, *Age, Siecle, &c.* sont appellees *Temps*: par lequel nous mesurons le cours & la duree des choses morrelles & corruptibles selon ce qui va deuant & apres, c'est à dire, selon la distinction des parties precedentes & subsequentes du mouvement.

Arist. cap.
11. 12. &
13. lib. 4.
Phys.
Au liure
4. 15. 16.

Arist. cap.
12. lib. 4.
Physic.

Maniere
de com-
prier des
Grecs co-
tenant
vingt
ans.

mēt. Mais des choses éternelles & immortelles, cōme Dieu & les Anges, ne sōt point subietres au tēps & ne se peuuent dire estre en tēps, avec le tēps, ou auoir certain aage: autremēt elles changeroiēt, vieilliroiēt & se corróproient, ainsi que le Philosophe mesme a cogneu & remarqué.* Tellemēt qu'auāt la creation du monde il n'y auoit point de tēps: car le tēps a cōmence avec les mouuemens celestes. Sur quoy sainct

* *Aug.*
lieux pre-
allegués.
Aug. lib.
1. Conf.

*Non en temps, auant temps, ains mesme avec le temps,
L'enten vn temps confus: car les courses des ans,
Des siecles, des saisons, des mois, & des iournées,
Par le bal mesuré des astres sont bornées.*

Les quantitez coniointes estant ainsi entenduës, il sera bien aisé à definir les disiointes ou discontinuës, celles dont les parties ne sont point vnies ensēble. Or elles ne sont que deux seulement, *le Nōbre & l'Oraison*. Le Nombre se prend en deux manieres, ou pour nombre nombrant, comme, *deux, dix, cent, mille, &c.* ou pour nombre nommé, c'est à dire, pour les choses nombrées, comme deux hommes, vingt cheuaux, cent aigneaux, mille grains. Mais il est aisé à entēdre qu'en ce lieu nous parlons du nombre nombrāt seulement, lequel est composé de plusieurs vnitez. Et faut remarquer que l'vnité n'est point nōbre, mais seulement commencement & partie du nōbre. Or puis que les vnitez, du ramas & assemblage desquelles le nombre resulte, ne sont point liées & conioinctes ensēble, non plus que les choses nombrées, ains seulement approchées les vnies des autres: il s'en suit tres-bien que le nombre n'est point vne qualité coniointe & continuē.

Quant au mot *d'Oraison* il le faut icy prendre ou

comme cy après au liure 4. ch. 5. pour vn petit propos resultant de la conionction du Nom & Verbe, comme *Dieu est bõ, César est vniuersel*: ou mesme pour vn ample discours & harangue composée & bastie de plusieurs telles petites oraisons. Et apres auoir ainsi pris la signification de ce mot *Oraison*, il en faut receuoir l'estre en trois sortes. La premiere en tant qu'elle est seulement conceuë auât qu'estre prononcée. La seconde en tant que prononcée elle frappe l'ouïe : & en ces deux significations elle est passible qualiré, non pas quantité: car elle affecte l'ame de celuy qui la conçoit, ou l'ouïe de celuy qui la reçoit estant prononcée. La troisieme en tant qu'elle est proferée avec interualle de syllabes, sans considerer qu'elle affecte l'ame, ou frappe l'ouïe de la personne: & en cette sorte elle est Quantité. Car tout ainsi que les syllabes sont distinguées entr'elles, aussi sont les interualles d'icelles en la prolation.

La seconde diuision des Quãtitez est que quatre d'icelles, à sçauoir *la Ligne, la Surface, le corps, & le Lieu*, reçoüent certaine situation ou assiette: & les trois autres qui sôt *le Temps, le Nõbre, & l'Oraison, propos ou discours*, n'en reçoüent point. Or receuoir certaine situation ou assiette, c'est estre en telle sorte en son subiect, qu'on y puisse remarquer la disposition des parties, les distinguer & montrer que l'vne est deçà, l'autre delà: l'vne à main droicte, l'autre à gauche: l'vne haut, l'autre bas: l'vne vers le leuât, l'autre vers le couchât, &c. Ce qui ne peut estre qu'és 4. premieres quãtitez, d'autât que pour receuoir ceste disposition & assiette, il faut q' les parties de la quãtité soient continuës, liees, serrees & vnies enséble, & que d'ailleurs elles ne soient point labiles, fluides & eschappantes. C'est pourquoy ces conditions defaillans és autres trois quãtitez, elles ne peuuent receuoir icelle dif-

position ou assiete. Car premieremēt le tēps eschappe & s'escoule d'vn flux si prompt & soudain qu'il ne peut estre ny apperceu ny conceu. Pour le regard du Nōbre & de l'Oraison, propos ou discours, leurs parties estant desiointes & definies on n'y scauroit trouver ny remarquer cette disposition & assiete de leurs parties. Ioint que d'ailleurs l'Oraison n'a point d'arrest, ains est labile & s'escoule auec la voix de celuy qui parle.

Voilà quant à la diuision des sept especes de Quantité, qu'elles seules sont vrayement & proprement quantitez. Maintenant il faut discourir sur les proprietiez, qui sont trois.

La premiere, que les quantitez ne sont point contraires l'vne à l'autre: comme la ligne n'est point contraire à la surface, ny le nombre à l'Oraison, &c. Contre cecy le Philosophe mesme apporte deux argumens. Le premier, que *grand*, & *petit*, *beaucoup*, & *peu* sont contraires, quoy qu'ils presuppotent quantitez. Car nous disons *grand* & *beaucoup*, ou à cause de l'estenduē des dimensions, ou à cause du nombre & multitude: & *petit* & *peu*, ou à cause de la petitesse des dimensions, ou du petit nombre. Toutesfois luy mesme nous enseigne à y respondre en deux sortes. L'vne en niant que ce soient quantitez, ains relatifs: car quelque chose est dite *grande* à la relation d'vne petite, & *petite* à la relation d'vne grande: & pareillemēt *beaucoup* se dit au respect de peu, & *peu* au respect de *beaucoup*. L'autre que quand bien nous accorderiōs que ce soient quantitez, il ne s'ensuit pas pourtant qu'elles soient contraires: par ce que deux contraires ne se trouuent iamais en mesme temps ensemble en vn mesme subiet: ce qui pourtant escherroit en ces quanti

quanti

quantitez: Car vne mesme chose se peut dire grande au respect d'une moindre, & petite ou moindre au respect d'une plus grãde: ainsi l'homme est grãd au respect d'une mousche, & petit au respect d'un elephãt.

L'autre argument est tel touchant le *Lieu*. Les cõtraires sont ceux lesquels estãnt comprins sous vn mesme gẽre sont distãs tres-loing l'un de l'autre. Or le lieu haut & le lieu bas sõt cõprins sous vn mesme genre, qui est *Lieu*, & sont distans tres-loing l'un de l'autre. Il s'ensuit donc que le lieu haut & le lieu bas sõt contraires. A cecy ne respond rien Aristote: & le rãisant a dõné occasion au vulgaire de ses cõmentateurs de parler beaucoup: qui ne respõdent riẽ qui vaille, ne s'aduisant point que le Philosophe eust aussi bien respõdu à cest argument qu'à l'autre s'il eust esté besoin, & qu'il a proposẽ ceste difficultẽ pour cõvaincre ceux qui mettoient le *Lieu* au nõbre des quantitez, quoy que luy mesme l'y ait mis en ses Categories. Car c'est la coustume de se seruir des termes & des opinions des autres, encore qu'il ne les approuue pas: & puis leur laisser vn croc en iãbe, & vne difficultẽ irresoluẽ, pour mõstrer leur erreur: cõme au cha. des Relatifs, quand il met au nõbre d'iceux, *Science, assiete*, & quelques autres, qui ne sõt point pourtant relatifs selon la doctrine. Et aux liures de la Demõstration, il se sert tousiours de l'exẽple de l'extinction du feu en la nuee, que les anciẽs Philosophes estimoient estre la cause du tõnerre, cõbiẽ qu'en ses Liures des Meteores il la reprove, & en baille vne autre meilleure: à sçauoir, l'esclat & le bruit qui se fait en la nuee, lors que l'exhalaisõ chaude & seiche est si pressẽe qu'elle s'allume, & s'allumant perce & creue la nuee avec tel esclat & tintamarre que nous oyõs. Aussi à la veritẽ Aristote

ne pouuoit pas tout à coup retrancher ny ouuertement impugner toutes les fautes des anciens Philosophes, pour faire receuoir sa doctrine comme nouvelle: ains en vsoit plus discrettement, caudemēt toutesfois & subtilement, mettant en auant leurs opiniōs, & puis tirant d'icelles les absurditez qti s'ensuyuent. Et afin que ie ne semble desplacer le *Lieu* d'entre les susdites especes de quantité, outre l'autorité du Prince des Philosophes Arabes, Auerrois, & d'Albert le Grand, & autres qui les ont suyuis, i'ay celle d'Aristote mesme, qui traictant amplemēt des quantitez en sa Metaphysique, ne fait aucune mention du *Lieu*. Toutesfois pour cela, puisque le subiet s'en presente, nous ne lairrōs pas d'en discourir succinctement, renuoyant les plus curieux à ma Physiq.

Arist. lib.
13. l. 17.

Au lib. 4.
ch. 2. &
3.

Lieu &
sa consi-
deration.

Le lieu selon le Philosophe est la plus proche surface & derniere extremite du corps qui contient & environne vn autre, laquelle surface ne se peut mouuoir. Par exemple le lieu du vin qui est dans le tonneau, ce n'est point la caue, ny le tonneau (si ce n'est à parler improprement avec le vulgaire) mais c'est la surface & extremite interieure du tonneau, laquelle voisine & environne prochainemēt de tous costez le vin, & le touchant elle est aussi touchée & tachée d'iceluy. Et n'y a corps au monde qui n'ait ainsi pour le lieu la dernière, interieure & prochaine surface ou extremite d'vn ou plusieurs autres corps: excepté le premier Mobile ou plus haut des cieus, au dessus duquel n'y ayant point de corps ny chose aucune, a pour lieu sa surface mesme, quoy que nostre esprit recherche quelque chose par dessus, tant il est extravagant: comme ie diray en ma Physique.

La secōde proprieté des quātitez est. que l'vne n'est pas plus ou moins quātité que l'autre. Ce qui se doit

en ten

entendre quant à l'essence de la quantité: car quant aux dimensions l'une peut bien estre plus grande que l'autre: cōme vne ligne plus courte ou plus longue qu'une autre: & vne surface plus large & plus estroite qu'une autre. Et ces deux proprietiez sont cōmunes à la quantité avec la substance, comme il a esté dit au chapitre precedent.

Mais la troisieme & derniere est tres propre à la quantité, c'est à dire, cōvient à toute icelle, à elle seule, & tousiours, à sçauoir, que d'elle les choses sōt appellees egales ou inegales, pareilles ou non pareilles: comme deux corps egalemeut longs, larges, ou espés: ou deux nombres egalemeut grands, sont propremeut dits *egaux ou pareils*: & si l'un surmonte l'autre, *inegaux, & non pareils*. Que si pour quelque autre accidēt on appelle les choses egales ou inegales, pareilles ou non pareilles, c'est impropremeut, metaphoriqumēt, & à la relation d'une quantité: cōme quand on dit que deux hommes sont egaux en sçauoir: car de ce sçauoir, en ceste phrase on fait comme vne quantité. Ainsi Virgile a vſé de ce mot *Pareil*, quand il dit:

Virgil. in
Bucol.

Tous deux Arcadiens, tous deux ieunes garçons,

Et pareils à chanter, à se respondre prompts.

Soit assez parlé de la Quantité.

De la qualité.

CHAP. VIII.

LA Qualité est celle de laquelle nous receuons telle denomination: c'est à dire, nous sommes appellés du nom de qualité qui est en nous: comme de la vertu, vertueux: du vice, vicieux: de la blancheur, blancs: de la chaleur, chauds.

Il y a quatre sortes de Qualité. La premiere est l'*habitude, affection ou dispositiō*. Or l'habitude est differente de l'affection ou disposition, comme vn en-

fant d'un homme parfait. Car cōme l'enfant se rend homme avec le tēps, s'il croist iusques à l'aage viril: de mesme l'affectiō ou disposition se tourne en habitude, si elle est souuēt reitēree & cōtinuee. Et partant l'habitude est fort difficile à estre ostee, si ce n'est par l'effort de quelque estrange euenement, & accidēt: cōme nous lisons de l'orateur Messalla Coruinus, qui oublia mesme son nom par la violence d'une maladie. L'habitude donc s'acquiert par plusieurs precedētes actions: & l'affectiō ou dispositiō peut estre d'une seule action, laquelle estant reitēree nous conduit & dispose à l'habitude. Ainsi quand nous appellons quelqu'un *yure*, nous signifions seulement une action, affectiō, ou dispositiō à l'yurongnerie: car cela se peust dire, encore que iamais il ne l'ait esté que ceste fois: mais quand nous disons *yurongne*, nous signifions l'habitude confirmee de celui qui a esté souuent yure. Car les vertus & les vices sont habitudes: & les actions vertueuses ou vicieuses sont seulement affectiōs ou dispositiōs à la vertu ou au vice. Or ceste premiere espeece de qualité ne conuient pas seulement aux hommes, mais aussi aux bestes. Car nous voyons que les cheuaux, les bœufs, & les oiseaux, & les chiens, & les singes, & autres animaux dressés à certains exercices acquierent avec le temps l'habitude.

La seconde espeece est *la naturelle faculté ou imbecillité*, ou biē (pour le dire en François) *la puissance & force, ou impuissance & foiblesse naturelle*, de laquelle nous sommes dits aptes, propres, habiles ou inhabiles à quelque chose; capables ou incapables de faire ou appréhendre. Ainsi disons-nous que les vns sōt naturellement Martiaux, nez & apres aux armes, les autres aux lettres, aucuns incapables de tous exercices. Pareillemēt,

que

que les choses dures ont vne faculté naturelle de resister à la diuisiō & à la couppe, c'est à dire, qu'elles ne soiēt aisemēt couppées & mises en pieces, cōme le diamāt : au contraire, que les molles sont naturelle-
mēt foibles pour y resister. Icy se doit aussi rapporter la vertu ou faculté naturelle des herbes, des plantes, des drogues, des pierres, & choses semblables.

La troisieme espece est des *Passibles qualitez & passios*: qui ont pris ce nō de ce qu'elles apportēt quelque passion ou esmotion à leur subiect, c'est à dire, à quelqu'un des sēs: comme les couleurs à la veüe : le sō ou le bruit à l'ouye: le chaud ou le froid à l'atouchemēt: la douceur ou amertume au goust : les senteurs & puāteurs à l'odorat. Et suiuant qu'elles sont ou permanētes, ou de peu de duree, on les appelle ou passibles qualitez, ou bien passions. Car si elles sont causes de quelque perturbation de longue duree, elles sont passibles qualitez: comme la couleur bleśme qui viēt d'un naturel imbecille, ou de quelque longue in disposition & maladie. Mais si elles sont causes d'une legerē & soudaine esmotion, elles sont propremēt passions: comme la palseur qui prouient d'une soudaine frayeur, ou terreur, ou la rougeur qui prouiet d'une soudaine honte. Ainsi y a-il differēce de dire qu'un homme rougit, & qu'il est rouge : ou qu'il pallit, & qu'il est palle & haue. Car rougir & pallir signifiēt vne esmotion & simple passion, & estre palle, haue, rouge denotēt vne passible qualité, & vne couleur qui a desia tāt gaignē sur sō subiect, qu'elle ne peut estre facilement ostee : tellement que la passible qualité est autant differente de la passion, que l'habitude de l'affection ou disposition.

La quatrieme espece contiēt *la forme & la figure*. Par la forme il ne faut pas entēdre vn des trois prin-

cipes naturels qui donne l'estre à la chose : mais la beauté qui gist en la symmetrie, belle proportion & elegãte disposition des mēbres des animaux, qui d'icelle sont appellés *beaux & biē formés*. La figure cōpréd toute sorte de figure, & se dit des choses insensibles, ainsi que la forme des sēsibles: comme le cercle, le triãgle, le quarré: dont les choses insēsibles sōt appellees rondes, triangulaires, quarrées, en ouale, en esquierre, ou autre figure. Je diray encore cecy en passãt, que ce ne sont point les lignes qui sont figures, mais l'espace cōpris dās les lignes: comme en vn cercle, ce n'est point la ligne courbee en rond qui est le cercle : mais c'est l'espace contenu en icelle, & ainsi de s autres figures.

Les proprietéz de la qualité sont trois.

La premiere que les qualités sont contraires l'une à l'autre, comme la vertu au vice, le noir au blanc, le froid au chaud. Toutesfois cela n'eschoit pas à toutes les qualitez, car le rouge n'est pas contraire au verd, ni la beauté à la laideur.

La seconde proprieté est que les qualitez reçoivent plus & moins. Qui ne conuient non plus à toutes: car on ne peut dire qu'une iustice soit plus iustice qu'une autre, ny une figure plus figure qu'une autre. Et même j'oserois dire que les qualitez ne sont iamais plus qualitez les vnes q̄ les autres, mais biē que leurs subiects sont plus participās d'icelles les vns q̄ les autres. Ainsi pouuons-nous dire qu'un homme est plus vertueux ou vicieux qu'un autre, & une chose plus chaude ou plus froide, plus blanche ou plus noire qu'une autre.

La troisieme & derniere proprieté est celle qui conuient à toute qualité, à icelle seule, & tousiours, c'est à dire, luy est tres-propre, à sçauoir que de la qualité les choses sont dites sēsibles ou dissembla-

bles: comme quãd deux hommes sont vertueux, ou blãcs, ou tous deux vicieux, ou noirs, ils sont sãblables: & si l'un l'est, l'autre non, ils sont dissẽblables. Et faut remarquer à ce propos, que l'*idẽrité* (comme disent les Latins) vient de la substãce, c'est à dire, que les choses sõt appellees *mesmes*, à cause de la substãce, comme les hommes entr'eux, les arbres, les Anges: que la *parité* ou *disparité*, *egalité* ou *inegalité* viẽt de la quãtité, comme nous auons monstré au chap. precedent: & la *semblance* ou *dissẽblance* de la qualité, ainsi que ie viens de dire.

Des Relatifs.

C H A P. I X.

LEs Relatifs sont desquels toute l'essence, force & nature cõsiste en cequ'ils se rapportẽt l'un à l'autre: comme *maistre* à *valet*, & *valet* à *maistre*: *sẽblable* à vn autre *sẽblable*: *amy* à vn *amy*: *double* au respect du *simple*, & *simple* au respect du *double*, &c.

L'aduertiray icy le curieux lecteur, que de deux definitions des Relatifs proposees en ce lieu par le Philosophe, i'ay choisi la derniere contre la coustume de presque tous les autres: parce que ie voy bi en que la premiere n'est pas de son mouuemẽt: ains il la rapporte seulemẽt pour la reprouuer subtilement par les exẽples qu'il y adiouste selon la doctrine des anciens Philosophes, quãd il dit ainsi, *Les relatifs sõt, lesquels, quoy qu'ils soiẽt, sõt dits estre à quelque autre, ou en quelque faõ se rapportiẽt à vn autre: ainsi que la disposition, la sciẽce, la situatiõ, l'accouchemẽt, la seance*. Comme s'il argumẽtoit ainsi. Si ceste definition des anciens Philosophes estoit bonne, il s'ensuyuroit que la disposition, la science, la situation, l'accouchement, la seãce seroient Relatifs, d'autãt qu'ils se rapportent en quelque faõ à vn autre: la disposition & science

au subiect qui les reçoit:& la situatiō, accouchemēt & seâce au subiet situé, assis ou couché. Or vne mesme chose ne peut estre de deux Catégories:& toutesfois dispositiō & sciēces sont qualitez:situation, accouchemēt & seâce sont en la Categorie de la situation ou assiete. Il s'ensuit donc que nulle de ces choses,n'est Relatif. D'ailleurs il s'ensuyuroit aussi que les substāces seroient tout ensemble Relatifs & substāces. Car chascue membre du corps pour auoir quelque relation à son corps, seroit quāt & quant son correlatif:qui est chose absurde. Aussi à la verité Aristote n'eust point baillé vne autre definition, si celle-là eust esté bonne,& ne l'eust pas sapee & minee,comme nous verrons encore.

Pour le regard des proprietéz qui conuiennent aux Relatifs, ie sçay bien que le vulgaire des Philosophes met la premiere,qu'ils reçoient cōtrariété: parce que le Philosophe l'a dit ainsi. Mais ç'a esté pour cōvaincre de nullité encore d'auantage la susdite definition des anciens. Ce que ses exemples demontrent assez, quand il adiouste:*cōme la vertu est cōtraire au vice, & la sciēce à l'ignorāce.* Car chascū sçait que ce sont vrayes qualitez, non relatifs. Il est bien certain que les Relatifs sont opposez, mais nō pourtant contraires: car les contraires & les Relatifs sont deux diuerses especes d'opposés, & par consequent elles sont differentes entr'elles:comme nous monstrerons en son lieu.

La premiere proprieté des Relatifs est donc,qu'ils reçoient plus ou moins,extension ou restriction, comme parlent les Logiciens: c'est à dire,qu'ils se rapportent plus ou moins les vns que les autres:cōme l'vn peut estre plus ou moins semblable,plus ou moins amy,compaignon, voisin, &c. Toutesfois
cela

En ce
mesme

liu. 3.
12.

cela ne conuient pas à tous: car ce qui est simple au respect du double, ne le peut estre ny plus ny moins sans destruire sa relation. De mesme ce qui est esgal, ne le peut estre plus ou moins, sans deroger à ceste esgalité.

Or pour entendre & distinguer à quels relatifs conuiét ceste propriété, ou nō, il faut sçauoir qu'il y a vn fondement de toute relation, sur lequel est appuyee l'essence & nature des Relatifs, c'est à dire, qui est la cause de la relation mesme. Par exemple, si deux choses sont dites esgales, c'est pour raison de quelque quantité; comme longueur, largeur, espe-seur, &c. De mesme si deux choses sōt dites semblables, c'est à cause de quelque qualité, comme parce que toutes deux sōt hōnestes & belles, ou bōnes, ou blāches, &c. Dōt il est aisé à colliger & entēdre, que le fondemēt de la relation est bien different, & des Relatifs & de la relation mesme: quoy que plusieurs facēt sur ceste question vne batterie & contre-batterie d'argumēs. Car les Relatifs & la relatiō demeurent en leur Categorie, & le fondement est tantost quantité, tātost qualité, & ainsi des autres. Pour l'explicatiō de la susdiēte propriété, il faut dōc dire, que les Relatifs reçoiuēt plus ou moins, qu'ils sont tēdus ou relaschez, en tāt seulemēt que leur fondemēt s'augmente ou se diminue, s'estēd ou se relasche. Par exēple, prenons deux choses semblables à cause de leur blancheur, & que toutesfois l'vne le soit plus que l'autre, le fondemēt c'est la blancheur. Si puis apres vous rendez celle qui est moins blanche, aussi blanche que l'autre, elle sera plus semblable qu'elle n'estoit auparauant.

La seconde propriété est que tous les Relatifs sont naturellement ensemble, c'est à dire, prennent

leur estre ensemble. Ainsi disons-nous que pere ne peut estre sans fils, ny fils sans pere: que disciple ne peut estre sans precepteur, ny precepteur sans disciple: double sans simple, ny simple sans double. Ce qui se doit entendre quant à la relation: car autrement l'un peut bien estre deuant l'autre: cōme le pere est bien né deuant le fils, mais il n'est pas pourtāt pere auāt qu'il ayt vn fils. Toutesfois de cecy il ne faut pas inferer qu'il y ait deux chefs & deux souuerains genres en ceste Categorie: car les Relatifs ne la cōstituēt point separémēt, mais seulemēt à cause de la mutuelle relation q est entr'eux vniforme & vne mesme, quoy qu'à cause du diuers nó elle semble aussi diuers & differēte: cōme la relation du docteur ou precepteur au disciple, c'est la doctrine: & du disciple ou apprentif au precepteur, c'est la discipline ou apprentissage: mais en fin ceste doctrine & ceste discipline (referez là auquel vo' voudrés) n'est qu'une mesme instructiō.

Je sçay bien que cecy semblera de plus mauuaise digestion si on nous sert d'autres exēples: comme de dire que la relation du pere au fils, qui est (si nous pouuōs ainsi parler) *la paternité*: & celle qui est du fils au pere, qu'il faut (à faute de meilleur mot) appeller *filiiatiō*, soyēt vne mesme en effect, sēble absurde: car celle-cy presuppose redevāce, & celle-là auctorité. Toutesfois ainsi que le chemin de Bordeaux à Tholose est le mesme qui est de Tholose à Bordeaux, encore qu'il conduise en deux diuers lieux: & q mesme il semble contraire eu esgard à celuy qui va, & celuy qui viēt. De mesme eu esgard à ce que la relatiō viēt de diuers & opposez subjects, elle semble aussi bien differente, quoy qu'en effect & de soy-mesme elle soit vniforme. Car qu'est-ce autre chose ceste auctorité paternelle que la redevance & submission deuē par

par le fils? & au contraire ceste redeuâce deuë par le fils, que l'auctorité paternelle? Mais ce qui nous apporte ces difficultez, c'est la faute des mots pour exprimer l'une & l'autre relatiõ separémēt selon qu'elle procede de diuers subjets, & conioinctement en ce qu'elles ne sont qu'une mesme chose: comme nous auons monstré cy-deuant en ce mot *Instruction*, qui signifie tres-bien & la relation de l'instruisant, & la relation de l'instruit.

La troisieme proprieté est que tous les Relatifs sont reciproques & se conuertissēt ensemble, c'est à dire, se rapportēt reciproquemēt l'un à l'autre, comme le maistre au valet, & le valet au maistre: le voisin à son voisin, l'amy à son amy, & ainsi des autres vrais Relatifs compris en la definition du Philosophe. Mais pour les autres Relatifs qui respondēt aucunement à ceste definition desia reprouuee, ceste proprieté ne leur peut conuenir: car quand on dira *Pied ou main*, on ne sçauroit pourtāt rapporter propremēt & assuremēt son correlatif. Ce que voyāt ceux qui n'ont pas cogneu q̄ ceste proprieté estoit proposee par le Philosophe pour monstrer de plus en plus l'absurdité de la susdiète definition, ont icy apporté vne distinction qui n'est q̄ trop ordinaire: à sçauoir qu'il y a deux sortes de Relatifs, les vns *selõ l'estre*, les autres *selõ le dire*: q̄ ceux-cy à faute de mots propres ne pouuoient pas commodemēt se rapporter, comme ceux-là. Mais en effect que veut dire *relatifs selon le dire, non pas selon l'estre*, si ce n'est appeler mal à propos *relatifs* les choses qui ne le sont pas?

La quatrieme & derniere proprieté est, q̄ qui cognoist definitiuemēt vn des Relatifs, cognoist de necessité l'autre. Aucuns disent que ce mot *definitiuement*, signifie *particulierement & determinement*: les autres

autres que c'est autant à dire que *par sa definition*: en quoy il n'y a pas grande differēce: cōme quād ie sçay que Pierre est pere: de necessité il faut que ie sçache qu'il a vn fils, ou plusieurs. Et quād ie sçay que cecy est double, il faut que ie sçache qui est son simple. Or ceste propriété a esté encore adioustee pour destruire de tout poinct la susdicte definition des anciens. Car elle ne peut point cōuenir qu'aux vrais Relatifs, non à ces autres qu'on appelle *Relatifs selon le dire*. Par exēple, si ie voy vne main, ou vne aisse seule, ce n'est pas à dire que ie sçache quāt & quant ny de quel corps est ceste main, ny de quel oyseau ceste aisse: cōbiē qu'il y ait quelque relatiō de tous les mēbres à leurs corps. Pareillemēt quand ie cognois vne chose qui se peut sçauoir, ce n'est pas à dire q' i' ē aye quant & quāt la sciēce. Car il y a beaucoup de choses, dont la sciēce est encore incogneuē, cōbien que toutesfois suiuant ladicte definition reprocuee, *Science*, & la chose dont il y a sciēce, soyent Relatifs.

Le studieux lecteur m'excusera, si ie suis en ce lieu aussi long à retrancher les erreurs qui ont esté introduits à faute d'entendre l'Aristote, qu'à monstrier les vrais preceptes ausquels il faut qu'il s'arreste principalement, remarquant seulement le reste.

Des Predicaments Agir, & Patir.

C H A P. X.

L'Action est l'effect de l'agent à l'endroit de son subiet, & la Passiō est la reception de l'effect de l'agent. Agir c'est affecter & mouuoir vn autre: & Patir c'est estre affecté & meu. Ainsi disons-nous que le feu agit contre l'eau qui l'eschauffe: & que l'eau patit de l'action du feu en receuant sa chaleur: de mesme *coupper* c'est agir, & *estre couppé* c'est patir.

Il faut icy remarquer que *Patir*, est chose bié différente de la qualité que nous auôs ailleurs appelée *Passion*: car là nous prenôs *passion* pour certaine forme accidetaire & qualité cōsideree absoluémēt sans auoir esgard ny au sujet agillant, ny au patissant: & icy nous prenons *Patir*, non comme chose absoluë, mais comme estant receuë en vn sujet à mesure qu'elle procede d'vn autre. Et par ainsi *chaleur* & *froid* sont qualités: & *estre eschauffé* & *estre refroidy* sont en ceste Categorie.

Au chap.
8. de ce
liure.

Or quād il est question de discerner & distinguer vn verbe actif & signifiant actiō d'avec vn passif, & signifiant passion, il ne les faut pas prendre à la lettre & à la determinaison, cōme font les Grāmairiēs, mais bié à la signification. Car selon les Grāmairiens seront cōmunément actifs ceux qui sont exprimés par vn seul & simple verbe, cōme *courir*, *sauter*, *ouyr*, *voir*, *aimer*, &c. Et passifs ceux qui sont exprimés par deux, dōt l'vn est tousiours *Estre* cōme *estre ouy*, *estre veu*, *estre aimé*, &c. Mais les Logiciens ont esgard à la seule signifiatiō: de sorte que plusieurs verbes actifs selon les Grammairiens se trouueront passifs selon les Logiciens, comme *aimer*, *voir*, *ouyr*, *gouster*, *toucher*, *flairer*, & vne infinité d'autres: lesquels signifient esmotion ou sujet, sont vrayemēt passifs sous vne terminaison & voix actiue. Au contraire plusieurs verbes passifs selon les Grāmairiens, à cause de leur voix & terminaison passiue, sont neantmoins censés actifs selon les Logiciens, parce qu'ils signifient porter ou causer esmotion & passion aux sens internes ou externes, comme *estre aimé*, *craint*, *veu*, *ouy*, & autres semblables.

Pour le dire donc en vn mot nous appellōs actifs ceux qui signifiēt produire, faire, bailler ou causer: & passifs

passifs ceux qui signifient recevoir. Quant au verbe *Estre*, il est neutre, c'est à dire, ny actif, ny passif; mais signifiant *existence ou substance*.

Au demeurât les choses contenues sous ces deux predicamens ont deux proprietés assez notoires, l'une qu'elles reçoivent contrariété, comme eschauffer & refroidir, estre chaud & estre froid, s'esloier & se douloir, s'esbaudir & s'attrister, &c. L'autre, qu'elles reçoivent plus ou moins: car on se peut plus ou moins eschauffer, refroidir, esloier, attrister, &c.

Des quatre dernieres Categories ou Predicamens.

C H A P. XI.

LE Philosophe a traité fort briefuement des quatre Categories restantes, parce que (comme il dit) l'intelligence n'en est point obscure ny mal-aysee. C'est pourquoy à son imitation nous les trencherons court, sans nous y estendre comme a fait vn nommé Poretaus.

La premiere doncques de ces quatre, qui est la *septicisme* des dix, est appelée des Latins *Situs*, q̄ nous pouons dire en François *Situatio* ou *assiete*: laquelle n'est autre chose qu'une certaine disposition des parties d'un corps en quelque lieu, cōme estre couché, estre renuersé, estre debout, estre assis. Ce qui se fait ou naturellement comme aux hommes d'auoir le visage esleué vers le ciel, aux bestes d'estre courbées en terre, aux arbres d'auoir les racines en bas, les branches en haut: ou artificiellement, comme l'on void és gestes des danseurs, farseurs & basteleurs, ou bien encore par force, comme quand on serre, lie, estend, ou restreint vn corps.

Aristot. c. 2. li. 2. de Cælo. Or les animaux les plus parfaits ont six diuerses differences d'assiete, à sçauoir *haut & bas, droict & gauche,*

gauche, deuant & derriere : les moins parfaits en ont quatre, & les plantes seulement deux.

La huitiesme Categorie est appellee *QUAND* : qui ne signifie point tēps ny partie d'iceluy (car le tēps est *Quantité*) mais c'est propremēt vne circonstance, cōmunication, & cōmē accointance avec le tēps, qui est plus aisée à conceuoir qu'à expliquer : cōme quād on dit qu'vne chose est dicte ou faicte en certain temps : & (pour le dire en termes vulgaires) sous ce predicament sont comprises toutes les responses par lesquelles on satisfait à la demande faicte par *Quād?* comme quād est-ce qu'il vint? hier, il y a trois iours. Quand escherra ou expirera le terme? demain, l'année prochaine aux Calendes de Ianuier.

Or tout ainsi que la precedente Categorie ne signifie pas proprement temps : de mesme *Où*, qui est la neuuesme ne signifie pas lieu, mais quelque circonstance, communication & accointance de lieu, c'est à dire, qu'vne chose est en certain lieu : tellement qu'icy se rapportent toutes les responses qui se font à la demande *où?* comme, où est-il? au temple, au palais, à l'armee, &c.

La dixiesme & derniere Categorie est appellee *AVOIR*, qui signifie tout ce qui est accommodé & ajancé au corps tant pour le vestement, que pour l'ornement & armure d'iceluy : comme auoir vne robe, vn anneau, estre ceinct, estre armé, estre cuirassé, &c. Voilà quant aux dix predicamens ou Categories.

Des Opposés.

C H A P. X I I.

A Pres auoir traitté des Categories, imitat tousiours nostre Philos. il nous faut expliquer certains

rains mots, dont nous auôs vſé cy-deuât: l'intelligence deſquels eſt fort vtile à toutes ſciences. Or entre iceux le plus frequêt a eſté *Contraire*, quâd nous diſions qu'vn predicament receuoit des contraires, ou non. C'eſt pourquoy nous commencerons auſſi par celui-là, prenant le diſcours du genre meſme qui eſt *l'opposite ou oppoſé*.

Il y a donc quatre ſortes d'opposez. La premiere eſt des Relatifs, deſquels nous auons traicté aſſez amplement ailleurs en ce meſme liure.

Am ch. 9. La ſecôde eſt des Côtaires, que les Latins appellent propremēt *Aduerſes*: parce que ce mot de *Contraire* ſe prēd quelquesfois generalemēt pour oppoſé: toutesfois nous n'en parlerôs icy que cōme d'vne eſpece. Or les contraires ſont ſelon le Philoſophe, leſquels eſtâs logez ſous vn meſme genre ſont tres-eſloignez l'vn de l'autre: cōme *la vertu & le vice*, qui ſont ſoubs *l'habitude: le blanc & le noir*, qui ſôt ſoubs *la couleur: le chaud & le froid*, qui ſont ſoubs *les paſſibles qualitez*. Car ces contraires ſont ſi eſloignez & eſtrâgés l'vn de l'autre, qu'ils ne peuuēt eſtre appliquez à vn meſme ſubjet enſemble & en meſme tēps: ou s'entrerēcontrant s'expulſent & deſtruiſent l'vn l'autre. D'où vient que ceux qui ont grâd froid aux mains les approchant du feu ſentēt par vne grand' douleur le combat mutuel des deux contraires que les Philoſophes appellēt *Antiperiſtaſe*, c'eſt à dire, *cōtre-reſiſtance*, qui fait que les contraires agiſſans l'vn contrel'autre, le foible cede au plus fort: comme en Eſté q̄ le Soleil eſt hauſſé ſur noſtre horizon eſchauffant la ſurface de la terre, la froideur fuyât la chaleur plus forte s'enferme aux entrailles d'icelle: ce q̄ l'eau qui en eſt puisée teſmoigne par ſa fraiſcheur: & au contraire en Hyuer eſtât tiede par la chaleur qui ce-

dant

dant au froid plus fort a gagné le dedans. Or ces contraires sont mediats , ou immediats, c'est à dire, ont vn *medium* & entre-deux, ou n'en ont point. Les mediats sôt ceux desquels ny l'un ny l'autre n'est de necessité en son subiet naturel, comme le blanc, & le noir: car encore que tout corps mixte soit coloré (ie dis corps mixte, d'autant que les corps simples comme les cieux & les elemens purs n'ôt point de couleur) si est-ce qu'il n'est pas necessaire qu'il sôt blanc ou noir, parce qu'il peut estre rouge , iaune, verd ou d'autre couleur moyenne. De mesme est-il du chaud & du froid: car le tiede est entre les deux. Or i'ay dit que tout corps mixte est coloré: car autremét nous ne verrions rien du monde, d'où vient que la nuit tenebreuse couurant les couleurs , nos yeux ne peuvent descourir les corps.

Les contraires immediats sont ceux desquels de necessité l'un ou l'autre est en son subiet naturel: côme le pair ou impair au nombre: la santé ou la maladie en l'animal. Car encore qu'aucuns Medecins se soient imaginés vn tiers estat ou dispositio du corps humain entre la sâte & la maladie: si est-ce que, pour en parler avec les Philosophes, c'est sans doubte que tout animal est ou sain ou malade, comme raisonnable ou irraisonnable, capable ou incapable de rire.

Les contraires tant mediats qu'immediats sont differens des relatifs en ce que ceux cy dependent l'un de l'autre , comme le pere est pere du fils , & le fils est fils du pere: ce qui n'a pas lieu aux contraires: car la vertu n'est pas vertu du vice, ny la santé santé de la maladie, &c.

La troisieme espece des opposés est appelée des *privatifs*: l'un desquels est l'habitude (côme qui diroit *Ayance* du mot *Avoir*) l'autre la priuation. Et tous

deux ont pris leur denominaisō, sinō du plus excellent, qui est l'habitude, à tout le moins du plus durable, qui est la priuatiō, d'autant que la priuariō cede bien en cela à l'habitude, que celle-cy signifie auoir quelque chose, & celle-là l'absence d'icelle: mais aussi si la priuatiō a cela sur l'habitude qu'elle est perdurable. Car c'est vn certain axiome, *Qu'il n'y a point de regrés ou retour de la priuatiō à l'habitude.* Ainsi l'aveugle iamais plus ne peut naturellement reuoir. Or les priuatifs sōt ceux desquels l'vn ou l'autre est de necessité en sō subiet naturel au tēps ordōné de nature. En laquelle definitiō, il faut remarquer deux choses. L'vne qu'il est de necessité que l'vn ou l'autre soit en son subiet naturel: cōme que l'hōme voye ou qu'il soit aveugle: qu'il oye ou qu'il soit sourd. l'ay dit, *en sō subiet naturel*: par ce qu'il seroit absurde de dire que les priuatifs ou l'vn d'iceux soit ailleurs qu'ē ce qui est apte à les receuoir. Ainsi seroit-il ridicule de dire qu'vn arbre, vne pierre, vn bāc est muet. Car (comme disent les Philosophes) *La priuatiō presuppose habitude*: c'est à dire, qu'il ne faut point dire qu'vne chose soit priuee de ce qu'elle n'a iamais eu ny peut auoir.

L'autre poinct qui reste à remarquer en la susdite definitiō, c'est que l'vn des priuatifs n'est point de necessité en son subiet naturel en tout tēps, ains seulement au temps ordōné de nature. Par exēple il seroit absurde d'appeller les perits enfans esdētés auant le tēps que les dents leur bordēt les genciues: ni les perits chiēs aveugles auāt le septiesme ou pour le plus tard le vingtiesme iour apres qu'ils sōt nés: car auāt ce tēps-là (selō les Naturalistes) ils ne voyent point. Les Priuatifs differēt d'auēc les Relatifs & Cōtraires en ce q' l'vn des Priuatifs, à sçauoir la priuation, n'est rien q' l'absence de l'habitude: & tous 2. les Relatifs, ensem

ensemble tous 2. les Contraires sont quelque chose

La quatriesme espece des opposez est des cōtradi-
ctaires ou Cōtre-disans, qui ne sont autre chose que
l'affirmation & negation d'une mesme chose : &
sont differens de toutes les autres trois especes d'op-
posez, en ce que l'un des Contradictaires se peut
vrayemēt dire de tout ce qui est, a esté, & sera : & mes-
me de ce qui n'a esté, n'est, & ne sera jamais, cōme
Socrates vit ou ne vit pas : la Chimere est ou n'est
pas : Hercules a esté vainqueur ou ne l'a pas esté : I-
E-S-V-S-CHRIST sera encore crucifié ou ne le sera pas :
& ainsi de toutes choses. Mais les autres opposez ne
se peuvent pas vrayement ny proprement accom-
moder à toute sorte de sujet.

Ce n'est pas assez d'avoir ainsi expliqué les défini-
tiōs de toutes les quatre sortes d'opposez : car pour
vne plus entiere intelligence d'iceux (laquelle est ne-
cessaire à toutes les parties de Philosophie, & mes-
me en discours familiers) il nous en faut encore tra-
cer quelques regles.

La premiere, que l'un des opposez ne peut estre *Arist. ca.*
seul en la nature sans l'autre, ainsi que dit le Philo- *3. li. 2. de*
sophe : car autrement il ne pourroit estre opposez, s'il *Cælo.*
ne l'estoit à quelque autre.

La seconde, qu'un est toujours opposez à un : c'est à
dire qu'une chose ne peut avoir propremēt pour op-
posee qu'une autre seule. Que si on obiice que la
vertu a deux cōtraires extremes, & que ces extremi-
tés mesmes sōt cōtraires entr'elles. Il faut respondre
que la vertu n'a propremēt qu'un seul contraire qui
est le vice : toutesfois qu'accidētairement ce vice est
diuisé en deux extrēmitéz, l'une desquelles est en l'ex-
cez, l'autre au defaut : Cōme la Iustice n'est cōtraire
qu'à l'Iniustice, & la Tēperāce qu'à l'intēperāce, soit

en excez, soit en defaut. Et ces extremittez mesmes ne s'ot pas proprement cōtraires entr'elles, mais seulement par accident, en ce que l'vne gist en l'excez, l'autre au defaut, & qu'estant cōparees ensēble, l'vne represente cōme vne vertu. Ainsi l'auare cōparé au prodigue ressemblé mesnager, & le prodigue aupres d'un auare sēble liberal: de mesme le temeraire à cōparaison du couiard sēble vaillāt. A ce propos il faut remarquer que nous n'auōs pas tousiours des mots propres pour signifier l'vne & l'autre extremité cōtraire à la vertu: & lors nous pouuōs vsfer de ces mot, *excēs & defaut*: comme pour signifier la cruauté ou trop grāde rigueur & seuerité en Iustice, nous dirōs *iniustice*, en l'excez: & *la faueur inique* pōurra estre dite *iniustice*, en la defaillance: & toutes ces deux extremités ont le commun nō d'*Iniustice*. Au contraire nous auons quelquesfois le nom particulier & propre à chasque extremité, & n'auons pas le cōmun à toutes deux ensemble: par exemple, l'extremité en excēz contraire à vaillance, c'est *la temerité*: & celle qui luy est contraire au defaut, *la couiardise*: mais pour les signifier toutes deux, le nom d'*inuaillance* n'est pas encore receu.

La troisieme regle propre aux seuls contraires est que tous les contraires sont ou en vn mesme genre, ou en vne mesme espeece comme en leur subiet: *En vn mesme genre*, comme la santé & maladie en l'animal: *En vne mesme espeece*, comme la santé & maladie en l'homme.

La quatrieme regle propre aussi aux seuls cōtraires est que tous contraires sont cōpris comme espeece sous vn mesme genre, ou sous des gēres contraires, ou sont eux mesmes gēres: *Sous vn mesme gēre*, cōme la blācheur & la noirceur sous la couleur:

Sous

Soubs les cōtraires genres, cōme la iustice, & l'iniustice, celle-cy soubs le vice, celle-là soubs la vertu : Ou les cōtraires sont eux-mesmes genres, comme le bien & le mal, qui sont genres souuerains, toutesfois transcendants homonymes; comme nous auons dit ailleurs. C'est assez parlé des Opposéz.

*En ce
mesme li.
ure ch. 1.*

*En combien de façons vne chose est dite premiere
qu'une autre.*

CHAP. XIII.

D'Autant qu'en l'ordre des categories il y a des choses qui sont premieres les vnes que les autres, comme le genre que l'espece, & l'espece que les indiuidus: il est besoing d'entēdre en combien de façons vne chose est dite précédēte ou premiere qu'une autre : & remarquer que *prieur & postérieur* sont Relatifs & partāt qu'une chose ne peut estre dite précédēte qu'au respect d'une subsequēte, ny premiere ou prieure qu'au respect d'une posterieure. Ce qui aduiēt en plusieurs manieres. La premiere, quād vne chose précède vne autre par le tēps, dont elle est appelée plus vielle, aagée ou ancienne. Ainsi Athenes est plus ancienne ville que Rome, & Pythagoras plus ancien Philosophe qu'Aristote.

La seconde, quand vne chose ne reçoit point mutuelle reciprocation & conuersion avec vne autre: car elle est premiere qu'icelle. Ainsi *vn* est premier & plustost que *deux*: par ce que où il y a deux, il y a biē *vn*: mais où il y a *vn* seulement, il n'y a pas deux. De mesme le genre est premier que l'espece, & l'espece que ses indiuidus: parce que le gēre ne reçoit point de conuersion avec l'espece, ny l'espece avec l'indiuidu: cōme, où est l'homme, est biē l'animal: mais où est animal ne s'ē suit pas que l'homme y soit. Et où est

Socrates ou Platō, est biē l'homme: mais où est l'homme il ne s'ēfuit pas que Socrates ou Platō y soit. Il est vray qu'il faut vser icy de distinctiō, car les choses vniuerselles sont naturellement premieres que les singulieres: mais les singulieres se presētēt premieremēt à nos sēs externes qui sōt, la veuē, l'ouye, l'attouchement, le goust, & l'odorat: ou aux internes, qui sont le sens commun, l'imagination & la memoire.

La troisieme est, quād quelque chose est dite premiere ou precedente selon quelque ordre & methode: cōme en vne harāgue dresseē selon les preceptes de Rhetorique, l'exorde precede la Narration, apres la narration suit la Confirmation, & apres tout la Conclusion.

La quatrieme, quand deux choses s'attribuent & conuertissent reciproquement, desquelles toutesfois l'vne est cause de l'autre; car celle qui est la cause precedera naturellement l'autre comme son effect. Par exemple, l'homme & ce qui est risible se disent l'vn de l'autre & se conuertissent reciproquement: toutesfois, parce que l'homme est cause de la risibilitē, c'est à dire, de la facultē de rire, il est aussi censē premier qu'icelle.

En cinquiesme lieu les choses les plus dignes & plus precieuses sont preserees, comme premieres à celles qui sont de moindre prix & valeur, comme le vin à l'eau, l'or à l'argent, le bled à l'orge, &c.

Il y a bien quelques autres especes de prioritē, dont le Philophe mesme fait mention en diuers lieux: cōme premier à cause du lieu, à cause de la dignitē ou grade d'honneur; lesquelles estant aisees & notoires nous n'auons que faire de nous y arresier.

*Arist. e. 5.
l. 1. Phys.
e. 11.
1. 5. Meta.*

Quelles

Quelles choses sont dites estre ensemble.

C H A P. XIV.

Nous auons dit au ch. 9. de ce liure que les Relatifs sont ensemble, mais d'autant qu'il y a plusieurs choses qui sont dites estre ensemble pour d'autres considerations que la relation, il est expediét de l'entēdre. Outre les Relatifs donc sont dites estre ensemble les choses qui sont de mesme ou en mesme temps, combien que l'une ait pris commencement ou fin auant l'autre, comme Sylla & Marius, Fabricius & Pyrrhus, Athenes & Lacedemone.

En troisieme lieu les differences qui diuisent également vn genre, & par ceste diuision se trouuent opposés à mesme niueau l'une à l'autre, sont dites estre ensemble, comme *corporelle & incorporelle*, qui diuisent la substance: *animé & inanimé*, qui diuisent le corps, & ainsi des autres. Et par consequēt aussi les especes produites par ces differences egales sont censées estre ensemble comme *l'homme & la beste*. III.

Nous pouons encore adiuster que suiuant le lieu quelques choses sont dites estre ensemble: non pas pourtāt que les parties de diuers corps puissent estre si coniointes qu'elles soiēt confuses & meslangées en vn mesme lieu (car ce seroit introduire contre nature vne penetratiō des dimēsiōs, c'est à dire que les parties d'un corps entreroiēt dās celles d'un autre sans fraction ny ouerture) mais il se peut dire que plusieurs choses sont ensemble & en mesme lieu quād il n'y a point d'autre corps mediatemēt entre icelles, comme les sept platettes, qui sont ensemble dans la surface interieure, & comme dans le creux & conuexité du firmamēt, ou comme plusieurs pierres, ou pieces de bois, tables, tuiles

& choses semblables bien vnies & adjuñces s'ot en vn mesme lieu : desquelles manieres d'estre ensemble le Philosophe traicte en sa Physique.

Arist. ca.
3. li. 5. d.
Physic.

En combien de sortes se prend ce mot mouuement,
ou changement.

C H A P. XV.

Il a esté cy-dessus fait mention de ce mot *change-ment*, lors que nous disions que la substance sans aucü changement de soy-mesme, peut receuoir des contraires. C'est pourquoy il faut icy monstrer cöbient de sortes de changemēt il y a: car c'est chose & belle & vtile à tous ceux qui philosophent.

Le changement d'oc (que les Philosophes appellēt plus ordinairement *mouuemēt*) se fait ou en la substāce, ou en la quātité, ou en la qualivé, ou au lieu. En la substāce il est double, à sçauoir la generation & corruption. Car la generation est vn mouuemēt & progrès du non estre à l'estre: & au contraire corruption est vn mouuemēt & regrés de l'estre au non estre. Par exemple l'œuf de poule est engendré de la semēce du coq, & par ainsi il est fait ce qu'il n'estoit pas auparauāt par vn nouveau mouuemēt, vne nouvelle forme, & vn nouuel estre, & par ceste generation de l'œuf s'ensuit la corruption de ceste semence-là, & apres que de l'œuf est engédré le poulet, s'é ensuit la corruption de l'œuf: Car la generation d'vne chose est toujours la corruption d'vne autre,

En la quantité il y a aussi double mouuement ou changement : à sçauoir l'accroissement & décroissement ou diminution. L'accroissement est vn mouuement & progrès d'vne moindre quantité à vne plus grande : & au contraire décroissement ou diminution est vn mouuement ou regrés d'vne

d'une plus grande quantité à une moindre : comme il se voidés corps naturels, lors que croissant ils tendent à leur perfection, & puis décroissant & diminuant ils tendent à leur fin & corruption.

Tous les mouuements ou changemens qui escheent en la qualité s'appellent d'un mot general, *Alterations* : comme quand un corps de froid deuiet chaud : ou qu'un homme de vertueux se rend vicieux, que d'ignorant il se fait sçauant : ou qu'une escriture veritable est falsifiée.

Le mouuement ou changement de lieu, n'est autre chose qu'un transport, traduction, translation ou remuement de quelque corps que ce soit d'un lieu en autre. Mais si un corps peut estre en diuers lieux nous le disputerons en la Physique.

Au liur.

4. ch. 6.

Au demeurant le mouuement en general est contraire au repos. Et d'ailleurs aussi, chascune espece de mouuement est contraire à un autre mouuement : comme la generation à la corruption : l'accroissement au décroissement : l'alteration d'une qualité à celle qui se fait en la qualité contraire, le transport & remuement du lieu bas à celui du lieu haut : & celui du costé droit à celui du costé gauche.

De l'homonyme de ce mot Auoir.

C H A P. X V I.

EN la derniere Categorie il a esté traité de ce mot, *Auoir*, en tant seulement qu'il peut estre rapporté synonymement à icelle. Mais d'autant que d'ailleurs il est homonyme, de huit diuerses significations qu'en remarque le Philosophe, nous en coucherons par ordre six, comme estant seules vſitées en nostre langue.

- I. La premiere quand nous disons auoir vne qualite: comme science, vertu, chaud, froid, &c.
- II. La seconde quand nous disons auoir quelque quantite, comme longueur, largeur, temps, &c.
- III. La troisieme auoir quelque chose à l'entour de nostre corps, come vn vestement ou des armes, &c.
- IIII. La quatrieme, auoir quelque chose en vne partie du corps, comme vn carquant au col, vne bague au doigt, &c.
- V. La cinquiesme auoir quelque partie ou mebre du tout, comme l'œil à la teste, le doigt à la main, &c.
- VI. La sixiesme, quand *auoir* se prend pour *posseder*, comme auoir vne maison, vn champ, &c.

Les deux autres significations d'*auoir* remarquees par les Grecs & Latins sont inuisees en la langue Françoisse. L'une quand ils prennent *Auoir* pour *Contenir*: ainsi qu'un vaisseau contient certaine liqueur, ou un plus grand corps un moindre. L'autre, quand ils disent improprement le mari *auoir* sa femme, pour dire *cohabiter avec elle*. Soit assez dit de ce qui concerne les predicamens ou Categories: lesquelles ne seruent pas seulement à ce qui est de la composition du syllogisme, mais aussi à estendre avec vne belle & certaine disposition les discours familiers. Car celui qui sçaura bien rapporter le theme de la question proposee à sa Categorie, montant de l'individu iusques au haut du genre souuerain ou predicament par les genres & especes subalternes comme par des spatieux degres, y rapportant d'ailleurs leurs differences, proprietes & accidens: ou descendant de mesme, si le sujet le requiert: n'aura iamais faute de discours ny de propos tousiours à propos: & iugera par mesme moyen si les autres s'esgarrent.

L E



L E

QVATRIESME

L I V R E D E L A

L O G I Q V E , O V A R T D E

discourir & raisonner.

C H A P . I .

T O V T ainsi que pour releuer vn grand & superbe edifice , il faut faire prouision d'vne grande quantité de diuers materiaux, & les polir, elabourer & disposer en sorte qu'ils soyent prests à estre mis en œuvre: puis les ioindre avec telle industrie & artifice que tout le corps de l'edifice en soit dressé avec toutes les proportions Geometriques. De mesme auant que venir à la fabrique du syllogisme , nous auons fait au liure precedent le plus riche & grand amas de materiaux qui soit au monde: car toutes les choses du monde y sont comprises, mesme (qui est le plus admirable) rangées & disposees en si bel ordre qu'il sera bien aisé de les distinguer, les vnes d'avec les autres , & les choisir pour les accoupler & lier ensemble comme subjets & attribués: & de leur liaison & conionctiō composer les enonciations & propositions: & d'icelles bien agencees bastir le syllogisme. Mais d'autant que ces mesmes subjets & attribués sont appellés ou *Noms* ou *Verbes* , il faut auant passer outre nous arrester à la description de ces deux voix *Nom* & *Verbe*. O r

Aristot. c.
s. lib. 2. de
Anima.

Or les noms & les verbes, & par consequent ce qui est composé d'iceux, sont des voix interpretes & truchemens de nos conceptions. C'est pourquoy le Philosophe a intitulé le liure où il en traicte, de *l'Interpretation*.

La voix est le son de l'animal signifiant quelque chose, & formé par certains organes ou instrumens d'iceluy animal, qui sont la bouche, le palais, les poulmons, le gosier, la langue, les dents, & les leures. Elle se diuise en articulée & inarticulée. La voix articulée est celle qui se peut exprimer & coucher par escrit. Aussi sont ces quatre choses fort conioinctes & correspondantes, *la chose, la conception, la voix, ou paroles, & l'escrit*: Car la suiuite est comme la figure & peinture de la precedente: la cōception representant la chose contēuë: la voix ou parole la cōception; & l'escrit la voix ou parole. La voix inarticulée est celle qui ne se peut reduire en escrit: quoy qu'aucunesfois elle signifie les afflictions & passions de l'ame, comme le ris, les pleurs, les soupirs, les gemissemens & hurlemens de quelques animaux que ce soient. Mais en ce traicté le nom de voix se doit entendre seulement de l'articulée propre au seul homme, n'estant autre chose que diction ou parole.

Du Nom.

CHAP. II.

SViuant la ditiſion des Grammairiens Grecs (à laquelle la langue Françoisē se rapporte mieux qu'à celle des Latins) il y a huit parties d'oraison: c'est à dire, huit sortes de mots ou distinctions dont tous discours, & tous propos sont cōposez & resultent: à ſçauoir, le *Nom*, *Pronō*, *Article*, *Verbe*, *Auerbe*, *Participe*, *Prepositiō* & *Coniunctiō*. Mais de toutes ces

huit

huiſt les Logiciens n'en recognoiſſent que deux principales, le *Nó* & le *Verbe* : d'autant que l'enonciation peut eſtre parfaite de ces deux ſeules ſans les autres, & nom de toutes les autres enſemble ſans celles-là : & que les autres ne ſont pas tant parties d'une parfaite oraiſon ou enonciation, qu'additions & liaiſons du nom avec le verbe, & augment ou diminution de leur ſignification: ainſi que le remarque tres-bien Boëce. Ioinct que le pronom & participe ſont prins pour noms, côme nous dirons cy-apres. C'eſt pourquoy nous diſcourrôs principalement du nom & du verbe, laiſſans les autres aux Grammairiens ſans les toucher que de paſſade.

Boëti Ser-
uicinus
in Ariſt.
de inter-
pret. cha.
4. de ce
liv.

Le *Nó* eſt vne voix & partie d'oraiſon qui ſignifie ſelon qu'il a plu aux hômes l'impoſer aux choſes non avec le temps toutesfois: & eſtant diuiſé les parties ne ſignifient rien. En laquelle definition il faut remarquer quatre choſes. La premiere que par voix il faut icy entendre (& de meſme en routes les autres parties d'oraiſon) la voix articulee: car l'inarticulee n'eſt ny nom ny autre partie d'oraiſon.

La ſeconde, que le *nó* eſt impoſé aux choſes pour les ſignifier ſuiuſant la volonté des hômes non ſuiuſant leur nature: côme il eſt ayſé à iuger de ce que diuers peuples appellét vne meſme choſe de diuers *nó*s, voire Dieu, qui eſt vn meſme & immuable par tout eſt appellé diuerſement: des Hebreux, *Adonai*; des Egyptiens, *Theut* : des Perſes, *Syré* : des Grecs, *Theos*: des Arabes, *Alla*: par Mahomet *Abdi* : des Latins, *Deus*: de nous *Dieu* : Et au contraite il aduient quelquesfois que diuerſes choſes ſeront appellees d'un meſme *nó* par diuerſes nations. Toutesfois au commencement du monde (ainſi qu'eſcrit Moyſe) Adam impoſa *nó* à tous les animaux ſuiuſant la nature

Gen. 1.

ture de chascque espece. Et mesme encore parmy telle confusion de langues, les plus parfaictes ont taché de nommer les choses selon leur nature: dont il y a plusieurs exemples pour la langue Grecque dans

*Plato in
Craylo.*

Platon. Et à ce propos vn poëte Latin disoit aussi:

*Le Nom conuient bien souuent,
A la chose proprement.*

La troisieme remarque sur la definition du nom est, qu'il differe du verbe en ce qu'il ne signifie point (comme le verbe) *avec le temps*: c'est à dire, qu'une chose soit en certain temps, passé, present, ou futur: combien qu'autrement plusieurs noms signifient temps, comme *Heure, Jour, Mois, An, Siecle, &c.*

En quatriesme lieu il faut noter que les parties du nom diuise ne signifient rien, comme d'*Homme* diuise, ny *Hom*, ny *me*, ne signifie rien. Et si d'auenture elles semblent aucunesfois signifier quelque chose (comme il escheoit mesmement es noms composés) ce n'est pas la mesme signification qui estoit en la composition: & telles parties ne se prennent plus (en tant qu'elles signifient) pour parties du nom, ains pour vn nom entier: comme en ces mots, *Porte-en-seigne, Mal-heur, Aigre-doux, Bien-aimé, Porte-flambeaux, Chasse-nuë, Douce-rebelle, &c.*

D'ailleurs de tous les cas des noms (qui sont fix en nombre) les Logiciens n'en recognoissent qu'un pour vray nom, à sçauoir celuy que les Grammairiens appellent *Nominatif*. Mais pour ne confondre l'un att avec l'autre, i'en traicteray cy-apres separément.

*An eb. 4.
de ce liur.*

Du Verbe.

CHAP. III.

LE Verbe est vne voix & partie d'oraison qui signifie selon qu'il a pleu aux hommes, tousiours
toutes

toutesfois avec le temps, & estant diuisé ses parties ne signifient rien. Laquelle definition est commune avec celle du Nō en tout, excepté en ce que le Verbe signifie avec le temps, & non pas le nom : comme quand ie dy, *l'enseigne, tu as couru, il s'en ira*: ie ne signifie pas seulement l'action d'enseigner, de courir, d'aller, mais aussi vn temps present, ou passé, ou à venir. Ce qui n'escheoit iamais aux noms.

Il est vray que les Logiciens appellét proprement verbes ceux qui signifient temps present, & les autres seulement *cas des verbes* : parce qu'ores que les verbes du temps passé ou futur signifient aussi bien vray ou faux que ceux du téps present, neantmoins toute la verité ou faulseté depend tousiours du temps present : comme par exemple, *Socrates a esté Philosophe*, est vne enonciation veritable, parce qu'autresfois celle-cy l'a esté, *Socrates est Philosophe*: & celle-cy est fausse, *IESVS-CHRIST rachepiera le genre humain* : parce que iamais plus on ne pourra vrayement dire, *IESVS-CHRIST rachepite le genre humain*.

Or tout ainsi que les noms infinis sont rejettez du nombre des vrais noms, aussi sont les verbés infinis du nombre des vrais verbes, d'autant que la signification en est trop vague & diffuse: comme *non-homme, non-aymer*, car *non-homme* se peut dire de tout autre nom, que *homme*, & *non-aymer* de tout autre verbe qu'*aimer*. Maintenant selon nostre promesse faisons vn peu les Grammairiens en faueur des François qui ne sçauent par art que c'est ny du nom & verbe, ny des six restantes parties d'oraison: desquelles nous traicterons succinctement au chap. suiuant : la distinction en estant tres-vtile à toutes honnestes disciplines.

Des

Des huit parties d'Oraison selon les Grammairiens.

CHAP. IX.

OUTRE ce que nous auons dit du nom & du verbe selon les Logiciens, les Grammairiens en remarquent plusieurs autres accidens, dont ie n'en deduiray que les trois plus importans, à sçauoir le *Nombre*, la *Personne*, & le *Cas*.

Le nombre est ou singulier, ou pluriel: au singulier on ne parle que d'un: au pluriel de deux ou plusieurs.

La persõne se diuise en trois. La premiere est celle en laquelle se parle de *Moy*, ou *Nous*: la seconde de *Toy*, ou *Vous*: la troisieme d'un tiers ou plusieurs.

Le cas est vn accident propre aux nõs, pronoms, & participes, non aux verbes. Mais il est bien plus aise à distinguer en Grec & en Latin par la seule determination, qu'en François & autres langues vulgaires, qui y adioustent des articles pour les distinguer. Les cas sont six tât au nõbre singulier que pluriel: le premier c'est le *Nominatif*, duquel les choses prennent leur nom cõme *homme*, *l'homme*, *un homme*, *hõmes*, *les hommes*. Le second est appellé *Genitif*, parce que nous en vsõs, voulõt signifier la generatiõ ou extraction de quelque chose, cõme *d'hõme*, *de l'homme*, *d'un homme*, *des hõmes*. Le troisieme c'est le *Datif*, duquel nous vsõs pour signifier l'actiõ de donner ou bailler, comme *à homme*, *à l'homme*, *à un homme*, *aux hommes*. Le quatriesme l'*Accusatif*, duquel on vse pour accuser & deferer, & est tout semblable au *Nominatif* en nostre lague. Le cinquiesme est le *Vocatif*, pris du mot Latin *Vocare*, c'est à dire, appeller, parce q nous en vsõs pour appeller quelqu'un, cõme *õ Dieu*, *õ Alexãdre*, *õ Fortune*. Le sixiesme est appellé

Ablatif,

Ablatif, d'un mot Latin qui signifie *oster*, parce que nous en usons pour signifier l'actiō d'oster ou prendre, & ne differe en rien du Genitif: c'est pourquoy on pourroit bien le reietter du nombre des cas à l'imitation des Grecs. Je laisse cela pour indifferent. Passons aux autres six restātes parties d'oraison: qui sont le *Pronō*, le *Participe*, l'*Article*, l'*Aduerbe*, (tous lequel ie veux comprendre l'*Interiection*) la *Preposition* & *Conionction*.

Le *Pronom* (ainsi que le mot mesme le monstre) est vne partie d'Oraison qui se prend pour le nom mesme, parce qu'il luy ressemble presque en tous ses accidens: mais il differe aussi de luy en ce que tous les noms sont imposés aux choses pour les signifier, & les pronoms n'en signifient qu'aucuns accidens: & d'ailleurs les noms sont infinis: cōme les choses, & les pronoms ne sont que quatorze en tout: *Je*, ou *Moy*, *Tu*, ou *Toy*, *Soy*, *Luy*, *Ce*, *Cestuy*, *Celuy*, *Mesmes*, *Mien*, *Tien*, *Sien*, *Nostre*, *Vostre*, *Qui* ou *Lequel*.

Le *participe* est vn nom adiectif venant du verbe, & à cause de ce signifiant *avec le temps*, ainsi que le verbe mesme. Toutesfois en François il n'y a point de *Participe* qui signifie temps futur, ains seulement passé, ou présent: mais il y a bien des *participes* tant du verbe actif, que passif: par exemple de *lire*, *coupper*, *regler*, vient *lisant*, *couppant*, *reglant*: & d'*estre leu*, *estre couppé*, *estre réglé*, vient *leu*, *couppé*, *reglé*.

Ceste partie d'Oraison est donc proprement appellée *Participe*, parce qu'elle participe de deux autres, à sçauoir du nom & du verbe: du *nō*, parce qu'elle a tous les mesmes accidens que le nom: du *verbe*, parce qu'elle signifie la distinction du tēps, cōme le verbe. Mais d'autāt, que j'ay dit que c'est un *nō Adiectif*, il faut entendre qu'est-ce que *Adiectif*. Des nōs -

les vns sont Substantifs, les autres Adiectifs. Les *Substantifs* sont ceux qui signifient la substance, l'essence ou estre de la chose, & partant ne se peuuent accommoder à diuerses choses, ains proprement à certaines: comme *Ciel, homme, femme, liure, coffre, table*. Les adiectifs que les Grecs appellēt *Epithetes*, (comme qui diroit *Adioustez ou Apposez*) sont les noms qu'on adiouste apres les substantifs pour signifier quelque difference, propriété ou accident: & à ceste cause s'accomodent à tous genres & à diuerses choses par vn changement de terminaison: comme *bon, bonne, mauuais, mauuaise, vertueux, vertueuse, vicieux, viciouse*. Les Grecs & Latins ont vne plus belle distinction que nous pour tous les trois genres masculin, feminin, & neutre: mais nous confondons le neutre avec le masculin: Par exemple, *Bonus*, Bon, c'est le masculin, *Bona*, Bonne, c'est le feminin: *Bonnum*, Bon, le neutre, c'est à dire, ny masculin ny feminin, exprimé par la negation des autres deux.

L'aduerbe est en Latin distingué de l'Interiection: mais nous n'en faisons qu'une mesme partie d'oraison à la façon des Grecs: si ce n'est qu'on les veuille distinguer en ce que l'*Aduerbe* s'adioust le plus souuent au verbe, comme le mot le signifie, & est tousiours voix articulée: & l'*Interiection* (ainsi que le mot le montre aussi) s'en reiette & entremesse avec les autres parties d'oraison, & bien souuent est vne voix inarticulée, comme sont les voix de ceux qui rient ou pleurent, ou menacent, ou des chasseurs & autres semblables. Il y a plusieurs significations d'aduerbes, dont ie rapporteray les principales. Les vns signifient lieu, comme *Icy, Là, Dehors, Dedans, &c.* Les autres temps, comme *Auiourd'huy, Hier, Tantrois, Demain, Souuent, &c.* D'autres quantité

comme

côme *Beaucoup, Plus, Peu, ou Moins, &c.* Plusieurs qualité côme *Bien, Mal, Lentemēt, Sagemēt, Follemēt, &c.* Bien peu Similitude, à sçauoir, *Tout ainsi que, Comme.* Fort peu aussi appeller, comme *O, Holz.* Aucuns asseurer ou acertener, comme, *Voire, Ouy.* Quelques-vns iurer, comme *Certes, Veritablemēt,* & autres qu'õ ne pratique auiourd'huy que trop. Il y en a pareillement qui signifiēt nier, côme *Non, Nēny, Point.*

Preposition (comme qui diroit en François *auant-mise*) est vne partie d'Oraison qui se met deuant les autres: comme sont celles-cy, outre lesquelles s'en trouuera bien peu d'autres: *A, A l'endroit, Apres, Auant, Auec, Aupres, Chez, Dans, De, Dés, Deça, Dehors, Delà, Deuāt, Enuers, Environ, Excepté, Fors, Hors, Iouste, Ioignant, Lez, Par, Pour, Pres, Selon, Suiuant.*

Coniunction c'est vne partie d'Oraison qui conioint & lie les autres ensemble comme *Et, Ou, Si, Mais, Donc, Partant, Pourtant, Ainsi, Toutesfois, Néantmoins, Veue-que, Attendu, Combien-que, Ores ou Encore que, D'ailleurs, &c.* C'est assez grammatizé pour Logiciens. Retournons donc à nos preceptes.

De l'Oraison.

C H A P. V.

CE qui resulte de la coniunction & composition du nom & du verbe s'appelle *Oraison*: gère de l'enonciation: laquelle le Philosophe definit ainsi: L'Oraison est vne voix qui signifie selon qu'il a semblé bon aux hommes, les parties de laquelle signifient aussi quelque chose separément. Laquelle definition n'a besoin d'autre interpretation, si nous nous ressouuenons de ce qui a esté annoté sur la definition du nom & du verbe: Car il est assez notoire que l'Oraison estant composée du nom & du verbe,

Arist. in lib. 1. de interp. c. 4.

signifie selon qu'il a semblé bon aux hommes, veu que le nom, & le verbe signifient en ceste mesme façon. Et puis que le nom & le verbe, qui sont parties d'oraison, signifient de soy quelque chose, il s'en suit de necessité que les parties de l'Oraison signifient quelque chose separément.

Des Oraisons les vnes sont parfaittes, les autres imparfaittes. Les parfaittes sont celles qui laissent vn sens accompli en l'entendement de celuy qui les conçoit, comme sont celles esquelles il y a verbe. Les imparfaittes sont celles qui ne laissent point vn sens accompli en l'entendement de celuy qui les conçoit, à sçauoir celles où il n'y a point de liaison verbale, comme quand ie dy: *Dieu tout puissant, Alexandre vaillant, Pierre Apostre*. Car si ie n'y adiouste quelque verbe, il n'y a en telles oraisons aucun sens parfait & accompli. Ces oraisons seront parfaittes si ie dy, *Dieu est tout puissant, Alexandre estoit vaillant, Pierre fust Apostre*. Or les Logiciens & Philosophes ne reçoient point de telles oraisons imparfaittes & sans verbe. Et mesme encore subdivisent les parfaittes en celles qui signifient vray ou faux, & celles qui ne signifient ny vray ny faux: & ne recognoissent non plus celles qui ne signifient ny vray ny faux, que si elles estoient du tout imparfaittes: desquelles nous auons parmy les Poëtes, & mesme parmy les historiens & orateurs exemples infinis, comme quand on prie, ou desire, ou fait imprecation ou commandement, dont nous n'auons que faire de discourir: mais seulement de celles qui signifient affirmation ou negation, vray ou faux, c'est à dire que la chose est ou n'est pas. Et de celles-cy sont composez les syllogismes: & communément sont appellees *Enonciations*: par ce qu'elles enōcent,

cent, ou annoncent & rapportent qu'une chose est ainsi ou ne l'est pas.

De l'Enonciation & de ses divers noms. C H A P. V I.

L'Enonciation donc est vne oraison parfaite, & signifiant affirmation ou negation, laquelle suivant les diuerses fonctions reçoit aussi diuers noms. Car en tant qu'elle interprete & explique les conceptions de l'ame, elle est appelée *Interpretation*: En tant qu'elle est partie du syllogisme, *Proposition*. En tant qu'elle est mise en auant comme proposition douteuse par maniere de discours, de controuerse & dispute, *Theme, These, Question, Subiet, ou Argument*: En tant qu'elle peut estre soustenuë probablement tant du costé de l'affirmative que de la negative, *Probleme*: En tant qu'elle est concludë par syllogisme ou autre argumentation, *Conclusion, Illation, ou Consequence*: En tant qu'à cause de son homonymie ou autre fallace elle reçoit diuerses & douteuses interpretations, *Sophisme, Cauillation, Capcion ou Surprise*: En tant que c'est vne proposition approuuée de tous cōme indubitable, *Axiome, Principe, Maxime*, Or des axiomes les vns sont propres à chascune discipline, & ne sont pas tousiours receus & admisés autres: car chascune a des principes particuliers: les autres sont communs à toutes, comme ceux qui s'ensuiuent: *Rien ne peut estre & n'estre pas ensemble. Le tout est plus grand que sa partie. Le genre est plus commun que son espece. Retranchant de choses egales parties egales, le surplus demeurera tousiours egal. De mesme, reträchât de choses inegales parties egales, le surplus sera tousiours inegal. De deux vrayes propositions bien disposées selō les preceptes de Logique, s'ẽ suiuira la cōclusion vraye. De quelq; chose que ce soit l'affirmatiō, ou la ne-*

gation est toujours vraie: Et plusieurs autres féblables.

Premiere diuision de l'Enonciation, selon sa
signification.

CHAP. VII.

L'Enonciation se diuise en celle qui est vne & simple, & celle qui est multipliee, redoublée & coniointe. L'enonciation vne & simple n'a iamais qu'un seul sens soit de soy-mesme, ou par conionction. De soy, quand le subiect & l'attribut ou attribué sont simples en toutes façons, c'est à dire, qu'il n'y a qu'un seul subiect & un seul attribué & iceluy sans homonymie: comme *Dieu est infini*. Par conionction, quand plusieurs mots rangez ensemble pourroient faire deux ou plusieurs oraisons sans ce qu'ils sont liez par quelque Conionction, qui empesche qu'ils n'en font qu'une seule & un seul sens: comme *Ciceron est orateur & consul: S'il est iour le soleil luit*: chascune desquelles ostant les conionctions *Et, & Si*:feroient deux oraisons & deux sens, disant ainsi de la premiere, *Ciceron est Orateur: Ciceron est Consul*: & puis de l'autre, *Il est iour, le Soleil luit*: Encore adiouste-on vne autre espece d'enonciation vne & simple, à sçauoir quand il y a plusieurs subiects synonymes en vne mesme oraison sans aucune conionction, comme, *Ce qui est capable de raison, de rire, de doctrine, est animé*.

L'Enonciation multipliee, coniointe, ou redoublée est celle qui a plusieurs & diuers sens, soit à cause de l'homonymie, soit sans conionction aucune. A cause de l'homonymie cōme, *Le chien est animal*: car *Chien* est un mot homonyme, ainsi que nous auons dit ailleurs. Sans conionction ny liaison aucune l'enonciation se redouble en trois façons. La premiere, si on

tion prononce plusieurs subiects tous ensemble sans conionction avec vn seul attribué, comme le *Tygre*, le *Loup*, le *Cheual est courbé en bas*. La seconde, quand on prononce plusieurs attribuez ensemble sans aucune conionction, avec vn seul subiet, comme *Alexandre est Macedonien, Roy, Philosophe, Capitaine*. La troisieme, quand plusieurs oraisons sont accouplees & entassées en vne mesme enonciation sans conionction aucune, comme, *Socrates dispute, Platõ compose, Ciceron harangue*. Et voilà quant à la diuision de l'enonciation selon la signification.

Subdiuision de l'Enonciation vne simple en celle qui est estenduë, & celle qui est abbregee ou raccourcie.

CHAP. VIII.

LES Enonciations coniointes, multipliees ou redoublées ne sont gueres en vsage parmy les Logiciens, à cause des captions qu'elles contiennent, pour estre ordinairement vrayes en vne partie, & fausses en l'autre: mais celles qui sont vrayemēt vnes & simples tant au sens qu'aux mots, leur sont fort propres & frequentes: lesquelles eu esgard aux mots dont elles sont composees, se trouuent ou *Estenduës* ou *Abbregees*: Estenduës, quand le subiect & son attribué outre le verbe qui les conioinct, sont distinguez chacun par sa partie d'Oraison ou mot diuers: comme *Socrates est Philosophe, Alexandre se monstre courageux*: Abbregees quand le verbe contient en soy l'attribué comme *l'homme raisonne, le lieure court, l'aigle vole*: car en les estendant on diroit, *l'hōme est raisonnant, le lieure est courāt, l'aigle est volāt*: De mesme celle-cy. *l'aime, Tu lis, Il enseigne*, se peuvent resoudre & estendre, disant, *Je suis ayant, Tu es*

lisant, Il est enseignant. A ces Enonciations abregees il faut aussi rapporter les verbes qu'on appelle *d'action exceptée ou reseruée*: par ce que l'action qu'ils signifient est reseruée à Dieu ou à Nature, & seuls sans adiouster d'autres mots font vne parfaite enonciation, cōme, *Il pleut, il neige, il tonne, il gele, il gresle, il glace, il vëte, &c.* Car c'est autant à dire, que *Dieu ou Nature pleut, neige, tonne, &c.* Je n'ay pas voulu vser en ceste diuision des termes des interpretes Latins, qui appellent telles enonciations *du second & troisieme adiacent*: parce que les mots cousteroient autant à expliquer que la chose mesme, voire plus que la chose ne vaut: mais j'ay mieux aymé parler clairement disant, *Estendue's & Abregees ou Raccourcies.*

Autres diuisions de l'Enonciation touchant la Substance, Quantité, Qualité, Matière, & Forme.

C H A P. I X.

Selon & iouxte la substance ou Essence l'enonciation est Categorique, ou hypothetique, c'est à dire Conditionnelle. La Categorique n'est autre chose que celle que cy dessus nous auons appellée vne & simple tant en son sens qu'en ses mots. L'hypothetique ou Conditionnelle sera traictee au dernier chapitre de ce liure fort briefuement, aussi Aristote n'en a rien touché.

Selon la Quantité l'enonciation se diuise en quatre especes, l'Vniuerselle, la Particuliere, l'Indefinie ou Indeterminee, & Singuliere.

L'vniuerselle est celle qui non seulement a vn subiect vniuersel, mais encore au deuant d'iceluy vn signe, remarque ou indice d'vniuersalité, soit affirmatif, soit negatif. Affirmatif, comme sont, *Tout, Qui-*
conque,

coque, Qui que ce soit, &c. Negatif, cōme *Nul, Personne, &c.* Par exemple ces enonciations sont vniuerselles affirmantes, *Tout animal est sensible : Quiconque meurt mal est damné.* Et celles-cy negantes, *Nul auare n'est content: Personne ne vit au monde sans incommodité.*

L'enonciation particuliere est celle qui a bien vn subiect vniuersel, mais neantmoins restreint par vn signe ou marque particuliere, comme *Quelque astre est brillant: Aucuns hommes sont barbares : Aucuns Princes ne sont point affables.* L'enonciation indefinie ou indeterminee est celle, qui a bien aussi le subiect vniuersel, mais c'est sans aucun signe, marque ou indice de l'vniuersalite ou particularite : comme *L'homme est iuste: Les Philosophes sont contents.* Telles propositions sōt appellees infinies, indefinies, ou indeterminees: parce qu'en icelles on ne definit ny determine si on parle generalement & vniuersellemēt de tout le subiect, ou d'aucunes choses particulieremēt comprises sous iceluy: de sorte que c'est à celuy qui les prononce de les interpreter & determiner.

L'Enonciation singuliere est celle qui a le subiect singulier, comme *Scipion vainc, Caton se passionne.*

Selon la ~~quantite~~ ^{qualite} l'enonciation est ou affirmante ou negante: l'affirmante est celle qui attribue quelque chose à vne autre, la negante celle qui l'oste, cōme: *Aristide est iuste: Aristide n'est pas iuste:* celle-cy luy oste la iustice qui luy est attribuee par celle-là. Et de ceste repugnance qui est entre l'affirmation & negation s'engendre l'opposition des enonciations, dont nous discourrons au chapitre suiuant.

Selon la matiere l'enonciation se diuise en trois: Necessaire ou Demonstratiue: Aduenant e, Vray-sẽ-
blable, Probable, Possible, Dialectique ou Topique:
Impossible, Sophistique ou Captieuse. Ce qui sera

à entendre par vne pareille diuision des choses en celles qui sont Necessaires , Aduenantes ou Possibles, & Impossibles. Les choses necessaires sont desquelles l'vne posee, l'autre soudain s'ensuit, comme *homme & animal*: car si l'homme est, quand & quand il s'ensuit qu'il est animal: Si le Soleil luit , qu'il est iour. Et de telles choses se font les enonciations de la demonstration qui est le plus parfait syllogisme.

Les choses aduenantes ou possibles (sous lesquelles nous rangeons aussi les probables ou vray-semblables) sont celles à l'vne desquelles l'autre s'ensuit quelquefois, & quelquefois non: côme à l'homme *estre vaillant, estre prudent*: car aucuns hommes le sont, d'autres non. Et d'autant que la partie de Logique appellee Dialectique ou Topique traite de telles matieres : les enonciations probables de là sont aussi appellees Dialectiques, ou Topiques.

Les choses impossibles sont celles à l'vne desquelles iamais l'autre ne s'ensuit , comme à l'homme *estre insensible* : & d'icelles ayant aucunesfois quelque apparence ou vray-semblancee sont composees les enonciations Sophistiques ou Captieuses.

Seló la Forme l'enonciation est ou vraye ou faulse: qui est chose qu'on doit iuger à la matiere mesme.

De l'opposition des Enonciations.

C H A P. X.

IL y a trois sortes d'enonciations opposees: la premiere est des contraires qui sont l'vniuerselle affirmante, & negante: comme *Tout homme est animal, Nul homme n'est animal*. La seconde des sous-contraires, qui sont la particuliere affirmante & negate: comme *Quelque homme est animal, Quelque homme n'est pas animal*. La troisieme des contradictoires ou
contre

contredisantes, qui sont l'vniuerselle affirmante & particuliere negante: comme *Tout homme est animal.* *Quelque homme n'est pas animal* : & au rebours aussi l'vniuerselle negante , & la particuliere affirmante comme, *Nul homme n'est animal, Quelque homme est animal.* Dont il est aisé à remarquer que toute l'opposition des enonciations gist ou en la seule qualité, comme és cōtraires & sous-contraires, qui ne sont opposees que par la seule negation, demeurant d'ailleurs ou toutes deux vniuerselles , ou toutes deux particulieres: ou bien en la qualité & quantité ensemble, comme és contradictoires : desquelles l'une estant affirmante, l'autre est negante, & l'une estant vniuerselle, l'autre est particuliere. Mais la seule quantité ne produit point d'opposition: tellement que les enonciations vniuerselle affirmante & particuliere affirmante comme , *Tout homme est animal* , *Quelqu'homme est animal*: ny l'vniuerselle negante, & particuliere negante, comme, *Nul homme n'est animal,* *Quelque homme n'est point animal* , ne sont point opposees: & s'appellēt seulement *Subalternes*, parce que l'une est comprise sous l'autre: à sçauoir la particuliere sous l'vniuerselle. Et tout ce dessus est viuement representé en la tablette suiuate.

Con

*Tout homme
est animal.*

Contraires.

*Nul homme
n'est animal.*

Subalternes.

Contre-
di-
fantes.

Subalternes.

*Quelque homme
est animal.*

Soubs-contraires.

*Quelque
homme n'est
pas animal.*

*De la verité ou fausseté des Enonciations opposees
& subalternes.*

CHAP. XI.

C'Est vne maxime que de toutes enonciations opposees, soient cōtraires, soubs-contraires, ou contradictoires, en la matiere necessaire & en l'impossible, l'une est vraye, l'autre faulse. Il est aisé à chacun de s'y former mille exemples sur ceux que nous en auons baillé sur la fin du cha. 9. Mais en la matiere Aduenāte ou possible, il y faut marcher plus discrettement. Car les contraires y peuuent bien estre toutes deux fausses, iamais toutes deux vrayes, comme,

{ *Tout arbre porte bon fruiet.*
{ *Nul arbre ne porte bon fruiet.*

Les

Les sous-contraires au rebours y peuuent estre toutes deux vrayes, iamais toutes deux fausses, comme,

{ *Quelque homme est Musicien.*
 { *Quelque homme n'est pas Musicien.*

Quant aux contradictoires, en toutes matieres l'une en est vraye, l'autre fausse.

Pour les Subalternes, en la matiere necessaire toutes les deux affirmantes sont tousiours vrayes, & en la matiere impossible toutes deux fausses, comme,

Neces- { *Tout homme est animal.*
 faire. { *Quelqu'homme est animal.*
 Impof- { *Tout homme est arbre.*
 sible. { *Quelqu'homme est arbre.*

Au contraire en la matiere necessaire toutes les deux negantes sont fausses : & en l'impossible, vrayes, comme,

Neces- { *Nul homme n'est animal.*
 faire. { *Quelque homme n'est pas animal.*
 Impof { *Nul homme n'est arbre.*
 sible. { *Quelque homme n'est pas arbre.*

En la matiere Aduenante ou Possible jacoit que l'yniuerfelle affirmante ou negante soit fausse, la particuliere ne laisse pas pourtant d'estre vraye, comme,

Fausse. { *Tout homme est medecin.*
 Vraye. { *Quelque homme est medecin.*
 Fausse. { *Nul homme n'est medecin.*
 Vraye. { *Quelque homme n'est pas medecin.*

Poursuiuons selon la methode du Philosophe.

Des Enonciations Indefinies & Singulieres contradictoires, & de la verité, ou fausseté d'icelles, & du franc Arbitre.

*Arist. c. 6.
& 8. de
inter.*

LE Philosophe en son liure de l'interpretation
Loutre l'espece des enonciations Contradictoi-
res en qualité, & quantité, dont a esté cy-dessus
parlé, en allegue deux autres qui ne sont oppo-
sées qu'en la seule qualité: l'une est des Indefinies affir-
mante & negante, comme *l'homme est iuste, l'homme
n'est pas iuste*: l'autre des singulieres, comme *Alexan-
dre est vaillant, Alexandre n'est pas vaillant*. Et quant
aux indefinies il en faut faire le mesme iugement
que des contraires ou sous-contraires, puis que
selon l'intention de celuy qui les profere elles sont
equivalentes à celles-cy, ou à celles-là. Pour le re-
gard des singulieres en ce qui concerne le temps
passé ou present, l'une est sans doute tousiours vra-
ye, l'autre fausse: Mais en ce qui est du temps à ve-
nir, là gist toute la doute, à cause de l'incertitude
qui eschoit és euenemens & effects des choses sin-
gulieres, & particulierement en celles qui dependen-
tent de la volonté muable & changeante aux hom-
mes: contre l'opinion de ceux qui croyent, que tou-
tes les choses singulieres sont captiues à certaine fa-
talité, necessitees à vne necessité, & destinees à vn
destin ineuitable: dont il faudroit conclurre que par-
tant l'une des propositions contradictoires singulie-
res, & au temps à venir mesme, seroit necessairement
vraye, l'autre fausse. Laquelle opinion Aristote re-
prouue comme impertinente, erronee, absurde &
priuant l'homme de son liberal ou franc arbitre, qui
est vne des riches pieces de l'homme, & qui ne le dis-
tingue pas moins des bestes brutes que la raison
mesme. C'est ce que dit Theophylacte en ces mots:
Tout animal raisonnable a le franc arbitre. Car tous les
autres

*Theoph.
in Luc.
15.*

autres animaux sont tellement captiués au choix des choses qui leur semblent les meilleures, qu'ils les preferent tousiours à celles qu'ils iugent estre pires: tesmoing le chier dont fait mention Esope, lequel passant vn ruisseau avec vn lopin de chair à la gueule, le lascha pour prendre celuy qui luy estoit representé plus gros dans l'eau. Mais l'homme suiuant que son appetit & volonté le transporte avec ses mouuemens passionnez, prefere mesme les choses pires à celles qu'il cognoist certainement estre meilleures: C'est ce que dit Medee dans Ouide,

Je recognois le bien & beaucoup ie le prise,

Pourtant i'ensuy-le mal en estant plus esprise.

Ce n'est pas d'aujourd'huy seulement que le frâc arbitre ou libre volonté donné de Dieu, a esté contesté aux hommes par les hommes: & soustenu tousiours par les pl^s beaux, sains, & saincts esprits de tous les siecles, desquels ie ne puis passer soubs silence les raisons, ny celles des aduerfaires sans respondre. Si toutes choses (dit nostre Philosophe) aduenoient par destinée ou necessité fatale, il ne faudroit iamais deliberer ny consulter. Car qu'est-il besoing de deliberation ou conseil en ce qui ne peut eschoir qu'en vne certaine & necessitée maniere? Que seroit-il aussi besoing de loix pour retirer & deterrer les hommes du vice & des crimes, s'ils sont necessitez, adstreincts, & comme captiuez & entraînez au peché par vne fatalité ineuitable? Pourquoi faudroit-il establir & ordonner des peines contre eux? A ce propos oyons S. Irenee, *S'il n'estoit pas en nostre pouuoir de faire cecy ou ne le faire pas, pourquoy est-ce que l'Apostre & auant luy, Dieu mesme nous a remonstré qu'est-ce qu'il nous faut faire & ne faire pas?* En vain certainement. Encore seroit plus inique l'establissement du sup-
plice

Iren. l. 4.
cap. 72.

Optat li. 7. in Par
mensi.
Aug. li. 3. de libe-
ro arbit.
ca. 18.

plique contre les delinquans. Car (comme dit S. Optat) *La volonté au peché merite punition, la necessité pardon.* S. Augustin: *Qui est celuy qui peche en ce qu'il ne peut euitier? Or est-il que les hommes pechent, ils peuuent donc euitier le peché.* Et Clement Alexandrin: *Ny les loüanges, ny le blasme, ny les hommes, ny les peines ne seroient instement decernees & ordonnees, si l'ame n'auoit point vne fraîche & libre volonté de faire ou ne faire pas.* Et S. Augustin encote, *s'il auoit fait cela de necessité, il ne seroit aucunement entraté au lien du peché.* Mais entendons deux argumens au contraire. Le premier: Dieu ne se peut tromper en sa prescience, ou preuoyance, c'est à dire, Tout ce que Dieu a preueu, aduient de necessité en la sorte qu'il l'a preueu: Or Dieu a preueu de toute eternité le cours de toutes choses: partant toutes choses aduiennent par necessité en la sorte qu'elles aduiennent, & ne peuuent aduenir autrement: comme si Dieu a preueu que ie pecherois ce iourd'huy par courroux, il est impossible que ie ne tōbe ce iourd'huy en ce peché-là: impossible, di-ie, d'euitier que ie ne me cholere & courrouce. Lequel argumēt sēble de premier abord bien fort: mais s'il est vn peu bas sappé & miné, le fondement en sera quant & quant esbranlé & tombera en ruine. Car il conclud captieusement vne necessité simple & absoluë d'vne necessité accompagnée que les Philosophes appellent *necessité selon quelque chose.* Car de ce que Dieu preuoit toutes choses, il ne s'ensuit pas que pourtant elles aduiennent de necessité. Ce que ie rendray plus ayse par vn ou deux exemples proposez en matiere notoire. Le premier: *Je te voy assis, partant tu es assis, de necessité.* L'autre: *Je voy que tu homicides tō voisin: par cōsequēt tu l'homicides de necessité: & parce que ie te voy pecher, ie suis*

cause

cause de ton peché. Car ce qui est en nous voir & sçavoir, voyance & sciéce, est en Dieu preuoir, & auât-sçauoir, preuoyance & prescience: voire mesme que les choses qui nous sont futures, sont plus presentes à Dieu que celles qui nous sont à nous le plus certainement presentes, sans aucune comparaison. Et pour le dire plus clairement, Dieu ne preuoir rien, mais il voit tout presentement sans aucune distinction de temps. Et s'il faut inferer que ceste preuoyance qui est en Dieu certaine & infallible, astreint l'euénement des choses à quelque necessité, ce n'est pas vne necessité simple & absoluë, ou (comme parlent les Theologiens) *vne necessité de consequence, mais de consequent*: ou bien (comme ils disent aussi en mesme sens, mais en diuers mots) cela est vray *en sens composé, non pas en sens diuisé & separé*. C'est à dire, que telle necessité n'est pas vn cōsequerit dependant de la preuoyance de Dieu, comme de son antecedent necessaire: mais que neantmoins il s'ensuit de dire (qui auroit l'esprit prophetique) Dieu l'a ainsi preueu: il ne peut donc aduenir autrement: non pas par ce qu'il l'a ainsi preueu (car ce seroit en faire vn mesme sens composé & confus ensemble, comme si l'vn dependoit de l'autre) mais au contraire il l'a ainsi preueu, parce qu'il deuoit aduenir. Autrement il faudroit dire avec pareille raison que les prognostiqueurs & faiseurs d'almanachs sont cause de la pluye quand ils la preuoient certainement. Ce seroit faire Dieu aussi bien autheur de nos fautes & demerites que de nos bonnes & meritoires œuures: & tomber au reproche d'Homere, qui chante ainsi à ce propos:

*Impieux les humains qui apres leurs mesfaits
Disent que les hauts Dieux causent de tels effects.*

S. Chryf.
in epist.
S. Paul.
ad Cor.
& Orig.
in G. n.

Que si nous lisons quelquefois en la saincte Escripture des passages, par lesquels Dieu semble estre appellé l'auteur du peché comme quand il est dit, que *Il n'y a point de mal en la Cité que le Seigneur ne l'ait fait*; qu'il *endurcit le cœur de Pharaon*: quand nous le prions tous les iours de *ne nous induire en tentation*: c'est la phrase Hebraïque qui le nous fait ainsi sembler: car à parler proprement il faudroit ainsi tourner ces passages-là en nostre langue, *Il n'y a point de mal en la cité que le Seigneur n'ait permis estre fait*: *Il a permis que le cœur de Pharaon fust endurci*: *Ne permets pas que nous soyons induits à tentation*. Or quand il permet le contraire, ou c'est pour nous chastier, ou bien qu'il retire sa grace & benediction de nous: & (comme parlent les Theologiés) c'est vn mal de peine, non pas de coulpe.

Dieu est (dit Origene) comme celuy qui sçavant certainement que dans vn bois il y a des voleurs, auquel il void acheminer vn pauvre passant, & tomber tout droit dans leurs embusches, iuge facilement sa prise par la route qu'il tient. Car de mesme Dieu preuoid, ains void presentement de toute eternité, à quoy nous nous laissons emporter, & sçait tout le cours de nostre vie auant nostre natiuité, ainsi qu'il est escrit d'Esäü & de Ioseph. Ceste consequence donc est bonne: *Parce que nous faisons mal, Dieu a preuen que nous ferons mal*: Et celle cy ne vaut rien: *Parce que Dieu a preuen que nous ferions mal, nous faisons mal de necessité*.

Le second argument des aduersaires est que par le peché de nostre premier pere Adam, ce franc arbitre a esté flestri, & arraché de nos ames. Ce qui est faux estat dit si cruëment. Car à laverité il a esté lesé, mais non pas totalement osté: en sorte que l'homme n'est pas si enclin au mal, qu'il ne puisse s'il veut, se

retirer à la voye de salut. Ce que nous verifions par autoritez irreprochables. Dieu mesme parlant à Cain, dit ainsi: *Ne sçais-tu pas que si tu fais bien, tu en recevras recompense, & si tu fais mal, ton peché sera soudain à ta porte ? Et ailleurs : Il dependra de la volonté de l'homme de faire ou ne faire pas.* En Iosué: *Vous aués auourd'huy le choix d'estre ce que vous voulez.* Le mesme se peut colliger de plusieurs autres lieux tant de la sainte Escriture que des saintes Peres. Saint Cyprien à ce propos: *L'homme laissé en sa liberté & établi en son propre arbitre pourchasse ou sa perte ou son salut.* Gregoire de Nazianze & Tertullien contre Marcion: *La liberté & franchise de l'arbitre ou volonté humaine a un pareil mouuement d'une part & d'autre, c'est à dire, au bien & au mal.* Saint Augustin: *Ny le petit nombre des doctes, ny la multitude des ignorans n'a iamais nié que l'homme eust son franc arbitre & volonté libre.* Calvin mesme (qui l'a impugné apres Luther) confesse que les anciens Philosophes (taisant les saintes Peres) estoient de ceste mesme opinion : & se fache neantmoins de ce que S. Ambroise dit si souuēt que *Dieu attire à soy ceux qui veulent estre attirés.* Mais le mesme S. Augustin passe bié plus outre, disant: *Il y a un frâc arbitre, & celuy qui le nie n'est pas Catholique.* Saint Bernard dit aussi tres-bien: *Oste le franc arbitre, il ne reste rien à sauuer: oste la grace, il n'y a rien dequoy estre sauué.* Le mesme Saint Ambroise: *Dieu a donné à l'homme le chois de suivre ce que bon luy semblera.* S. Hierosme escriuât à Iouiniâ: *Dieu nous a creéz avec le franc arbitre, & ne sômes astreints de necessité ny aux vertus ny aux vices : autre mêts il y auoit necessité, il n'y auroit ny merite ny dānatiō.*

Le n'ay que faire de rechercher pl^d d'autorités pour verifior ce que les saintes Escritures, les S. Peres, &

Gen. c. 4.

Nū. c. 30.

Iosue c.

14.

Deut. c.

10.

Eccle. 15.

Sap. 12.

Ezech.

33.

Cypr.

Epist. 3.

libro 1.

epist.

Greg.

Nazian

Apolog.

lib. 2. in

Marcio.

August.

cap. 14.

de vera

religione

Caluin

cb. 2. du

liu. 2. des

inst.

Bernard.

lib. de

gracia &

lib. arb.

Ambros.

in psal.

40.

Hieron. in

psal. 40.

AZOR.
49.

les escholes de la saincte Theologie & Philosophie soustiennent, & ont soustenu de tout temps. Mahomet mesme accorde le liberal arbitre en termes tres-exprés dans son Alcoran. Et m'estõne que ceux qui se veulent ainsi rendre esclaves & captiuer à ceste fatalité, impugnant par argumens captieux leur liberté naturelle, ont neantmoins souuët recherché la liberté de leur conscience par armes, violant le droict diuin & humain: lesquels laissent en leur seruitude volontaire, reuenons à nostre Philosophe, & cõcluons que des enonciations singulieres contradictoires du tẽps à venir, l'une est certainemẽt vraye, l'autre faulse, toutesfois indefiniement & indeterminément, c'est à dire, sans que les hommes puissent (excepté par coniecture) distinguer & determiner laquelle des deux est la vraye ou la faulse auãt qu'elles aduiennent: comme, *l'Empereur vaincra demain, l'Empereur ne vaincra pas demain.*

A ce propos se pouuoit aussi traiter la questiõ de *Fortune & cas fortuit*. Mais parce que les Chrestiens ne recognoissent ny ne croient ces choses-là: & que d'ailleurs c'est plustost vn argumẽt & subiet de Physiciẽ que de Logicien: ie le passeray soubs silence, & renuoyant le lecteur curieux à ma Physique, ie diray icy seulement de passade, que c'estoit de la croyance des Payés d'estimer que la Fortune (à laquelle à cette cause ils cõsacroient & dedioiẽt des temples) maistrisoit sur les plus sages comme vne tres-puissante Deesse, tesmoin Iuuenal quand il dit:

*Toutes diuinités assistent la sagesse
Fortune toutesfois est celeste Deesse.*

Maintenãt il est temps de passer à vne autre sorte d'enonciations, auxquelles on dit ordinairement y auoir vne difficulté merueilleuse: mais ie feray voir Dieu aidant le contraire.

Des

Au livre
2 ch. 9. &
10.

Des Enonciations modales.

C H A P. XIII.

Ly a quatre mots que les Logiciens appellent *Modes*, à sçavoir, *Possible*, *Aduenant*, *Impossible*, & *Necessaire*, lesquels se trouués en l'enonciation fôt qu'il faut prédre l'affirmation, ou negation d'icelle autrement qu'aux precedentes. Et d'iceux toutes les Enonciations esquelles ils entrent sont appellees *Modales*: pour l'entiere intelligēce desquelles il ne faut retenir que deux choses allezaysees, si'on y rapporte tât soit peu de iugemēt. La premiere gist à remarquer ce à quoy il faut referer l'affirmation ou negation de l'enonciation. L'autre quelle est la consequence & correspondance desdits Modes l'vn avec l'autre.

Pour le regard de la premiere il faut obseruer que les enonciations modales se diuisent en deux parties: l'vne desquelles est vn des quatre Modes susdits: l'autre cōtient le reste de l'enonciatiō modale, que les Logiciens Latins appellent *dictum*, & nous le *dit*, ou le *dire*. Par exemple en ceste enonciation, *Il est necessaire que l'homme soit sensible*, certe partie, *Il est necessaire*, est le *mode*: & celle-cy, *que l'homme soit sensible*, est le *dire*. Or cōme és autres enonciations l'affirmation ou negatiō depend de ce que le verbe est affirmé ou nié: cōme en ces deux, *l'homme est iuste*, qui est affirmate, *l'homme n'est pas iuste*, qui est negante. De mesme aux modes l'affirmation ou negation depēd de ce que le *mode* est affirmé ou nié, sans auoir egard à l'affirmatiō ou negatiō du *dire*, laquelle n'est point icy cōsideree pour rendre l'enonciatiō affirmante ou negante: cōme il est ayse à voir és exemples proposez de tous les quatre Modes.

Affir- mantes.	{	Il est possible que l'homme soit heureux: Il est possible que l'homme ne soit point heu- reux.
Negan- tes.	{	Il n'est pas possible que l'homme soit heureux: Il n'est pas possible que l'homme ne soit point heureux.
Affir- mantes.	{	Il aduient que l'homme est heureux. Il aduient que l'homme n'est point heureux:
Negan- tes.	{	Il n'aduient pas que l'homme soit heureux: Il n'aduient pas que l'homme ne soit point heureux.
Affir- mantes.	{	Il est impossible que l'homme soit heureux: Il est impossible que l'homme ne soit point heureux.
Negan- tes.	{	Il n'est pas impossible que l'homme soit heureux: Il n'est pas impossible que l'homme ne soit point heureux.
Affir- mantes.	{	Il est necessaire que l'homme soit heureux: Il est necessaire que l'homme ne soit point heureux.
Negan- tes.	{	Il n'est pas necessaire que l'homme soit heu- reux: Il n'est pas necessaire que l'homme ne soit point heureux.

Voilà quant à l'affirmation ou negation des enonciations modales. Voyons maintenant leur entre-suitte, & correspondance.

De l'entresuite ou correspondance des Enonciations
Modales.

C H A P. XIV.

L'Intelligence de l'entresuite ou correspondance des Enonciations Modales est necessaire à tous discours & philosophiques & familiers où il y a vn desdits quatre *modes*, pour mieux iuger de leur force & valeur, par le rapport & conference qu'on en peut faire des vns auct les autres. Ce qui consiste en trois petites regles. La premiere regle est que *Possible & Aduenant* vont tousiours ensemble, & ne different aucunement en affirmation ou negation tant du *mode* que du *dire*.

La seconde, que *Possible & Aduenant* sont tousiours contradictoires à *Necessaire*: c'est à dire, que si l'enôciation de *Necessaire* est affirmante seulement quant au *mode*, & negante quât au *dire*, celles de *Possible & Aduenant* sont tout au rebours negantes seulement quât au *mode*, & affirmantes quant au *dire*: & si l'enôciation de *Necessaire* est negate tant au *dire* qu'au *mode*, celles de *Possible & Aduenant* affirment tous les deux: & ainsi tousiours contradictoirement.

La troisieme, qu'*Impossible* est opposé à *Possible & Aduenant* par la negation seule du *mode*, & s'entresuit avec eux quât au *dire*. Et tout au contraire avec *Necessaire*. Car *Impossible* suit *Necessaire* quant au *mode* seulement, & luy est contraire quant au *dire*.

Pour mieux retenir & engrauer en la memoire ces regles-là qui seroiét aisees à eschapper, les commentateurs Latins d'Aristote se seruent de quatre mots assez ingenieusement inuentez, qui sont, *Amabimus*, *Edentuli*, *Iliace*, *Purpurea*: desquels les consones ne signifient rien, ains seulement les

voyeles. A, est la remarque de l'affirmation tant du *mode* que du *dire*. I, de la seule negation du *mode*. E, de la seule negation du *dire*. V, de la negatió de tous les deux, tant du *mode*, que du *dire*. Or en chacun de ces quatre mots il y a quatre voyelles, dont la premiere respõnd à *Possible*: la seconde à *Aduenant*: la troisieme à *l'Impossible*: la quatriesme à *Necessaire*. Par exemple, en *Amabimus*: A, A, en la premiere & seconde syllabe signifient l'affirmation tant du *mode* que du *dire*, de *Possible* & *Aduenant*: I, en la troisieme signifie la seule negation du *mode* d'*Impossible*: V, en la quatriesme est la remarque de la double negation de *Necessaire*, tant du *mode*, que du *dire*. Mais pour le faciliter encore d'auantage ie proposeray des exemples pour tous les Modes, suiuant les quatre susdits mots.

A-	<i>Il est possible que l'homme meure:</i>
	<i>ma- Il aduient que l'homme meure:</i>
	<i>bi- Il n'est pas impossible que l'homme meure:</i>
	<i>mus. Il n'est pas necessaire que l'homme ne meure point.</i>
E-	<i>Il est possible que l'homme ne meure point:</i>
	<i>den- Il aduient que l'homme ne meure point:</i>
	<i>tu- Il n'est pas impossible que l'homme ne meure point:</i>
li.	<i>Il n'est pas necessaire que l'homme meure.</i>
I-	<i>Il n'est pas possible que l'homme meure:</i>
	<i>li- Il n'aduent pas que l'homme meure:</i>
	<i>a- Il est impossible que l'homme meure:</i>
	<i>ce. Il est necessaire que l'homme ne meure point.</i>
Vur-	<i>Il n'est pas possible que l'homme ne meure point:</i>
	<i>pu- Il n'aduent pas que l'homme ne meure point:</i>
re-	<i>Il est impossible que l'homme ne meure point:</i>
	<i>a. Il est necessaire que l'homme meure.</i>

Or

Or pour respondre promptement de l'entrefuitre & correspondance des enonciations modales, il faut se proposer à part-foy des diuers exemples tantost d'un mode, tantost d'un autre, & obseruer qu'est-ce qui est consequent des autres modes suiuant ce qui en a esté dit cy-dessus. Comme si on demande, qu'est-ce qui suit du *Necessaire* à ceste enonciation, *Il est impossible que l'homme ne meure point?* Suiuant les preceptes susdits il faut dire: *Il est necessaire que l'homme meure*, ainsi que le monstre le mot artificiel *Purpurea*. Si on demande, qu'est-ce qui suit du *Possible* à ceste enonciation, *Il n'est pas necessaire que l'homme ne soit point sage?* Il faut respondre suiuant la remarque d'*Amabimus*, *Il est possible que l'homme soit sage*. Et s'exerçant ainsi il n'y aura rien plus aisé que cecy qu'on estime mal-aisé.

Sur ce sujet il faut remarquer l'homonymie de ce mot *Possible*, lequel estant accommodé à choses aduenantes probables & contingentes, correspond aussi à l'*Aduenant* ou *Contingent*: mais quand il est appliqué aux choses necessaires il ne luy peut estre iustement assorti: ains vaut autât que *Necessaire*, quoy qu'improprement: comme en ceste enonciation: *Il est possible que l'homme soit raisonnable*. Car qui voudroit de là inferer suiuant la premiere regle susdite: *Il est donc aduenant*: c'est à dire, tantost il est raisonnable, tantost non: il tireroit vne consequence captieuse, ce mot *Possible* n'estant plus icy le *Mode* dont nous auons traité. Voila quant aux enonciations Modales.

Je sçay bien que les Grecs & Latins ont des enonciations qu'ils appellét *Infinies*, à cause des negations appliquees au sujet, ou attribué, ou à tous les deux ensemble, comme, *nul non homme n'est point non ani-*

En ce li-
vre ch. 4.

mal. Mais ceste maniere de parler estant incogneuë aux François ie n'ay que faire d'en rien dire. Il ne reste donc que nous acquiter de ce que nous auons promis cy-dessus, de discourir legerement sur les enonciations hypothetiques.

Des Enonciations hypothetiques.

C H A P. XV.

Toutes enonciations multipliees sont appellees *hypothetiques & conditionnelles*: non pas pourtant que toutes le soyent vrayement: mais parce que celles-cy sont les plus ordinaires & communes, toutes les autres ont pris leur denominaison d'icelles. Car (comme disent les Philosophes) la denominaison se faict de la plus grande partie. Il y en a toutesfois trois especes particulieres.

La premiere de celles qui sont vrayement conditionnelles (que les Grecs appellent *Hypothetiques*, c'est à dire *Suppositiues*) qui commencent par ceste conionction hypothetique *Si*: comme, *s'il est iour, le Soleil luit en nostre hemisphere : s'il est homme, il est animal.* Car de ce qu'on suppose qu'il est iour, on tire de là vne consequence qu'il faut de necessité que le Soleil luisse en nostre hemisphere. Et pareillement avec ceste hypothese, condition ou supposition, *Que c'est vn homme*, on inferre que c'est vn animal.

La secóde espece est de celles qu'on nomme *Coniointes*: parce qu'elles sont coniointes & liées par vne conionction copulatiue, comme *Et* ou *Avec*. Par exemple *Alexandre est vaillant & scauant : Les loix avec les armes sont l'appuy de l'Estat.* Car ceste liaison *Et*, ou bien *Avec*, fait que deux enonciations ne sont prises que pour vne, qui à ceste cause est appellee *Cöiointe*. La troisieme espece est des *disiointes*,

tes, c'est à dire, qui sont conioinctes par vne conionction disionctiue. En quoy il semble auoir de la repugnance: parce que conioindre & disioindre sont contraires:& partant que nulle disionction ne peut estre conionction. Mais pour oster le scrupule il faut remarquer que la conionction disionctiue est ainsi appelée, parce qu'elle disioinct & separe les choses, quoy qu'elle lie & conioigne les mots d'une mesme oraison ou enonciation, comme sont *Ou, ou bien*. Par exemple, *Ou, il est iour, ou il est nuit: Ou il est animal raisonnable, ou bien irraisonnable*. Car ceste cōionction disionctiue, *Ou*, conioinct bien les mots & les deux parties de l'enonciation, toutesfois elle ne conioinct point les choses signifiees, mais au contraire les disioinct.

Pour le regard de la forme & consequence de ces enonciations hypothetiques, elle est assez notoire sans precepte: Et n'y a celuy qui cognoissant la matiere, ne iuge facilement de la verité ou fausseté de telles enonciations.

Iusques icy c'est assez parlé des enonciations. Passons maintenant aux argumentations, commençant à la plus parfaite, qui est le Syllogisme.





L E
CINQVIÈSME
 LIVRE DE LA
 LOGIQUE, OV. ART DE
 discourir & raisonner.

Du Syllogisme.

CHAP. I.

Des Enonciations ou propositions disposées suivant les loix & préceptes de Logique résultent les argumentations. Car l'argumentation n'est autre chose qu'une oraison, par laquelle on conclut & collige quelque chose d'une ou plusieurs propositions disposées suivant les règles & préceptes de Logique. Je dy d'une ou plusieurs propositions, parce qu'il y a des argumentations qui concluent avec une seule proposition, comme l'*Enthymeme*: d'autres avec deux, comme le *Syllogisme*: d'autres avec plusieurs, & quelquefois sans certain nombre, côme l'*Induction*, & l'*Exemple*.

Des argumentations les vnes sont parfaites, les autres imparfaites. Des imparfaites sera parlé cy-apres à la fin de ce liure, à sçavoir de l'*Enthymeme*, de l'*Induction*, de l'*Exemple*, & du *Sorites*. Des parfaites il n'y en a qu'une seule espece, que les Grecs appellent *Syllogisme*, les Latins *Ratiocination*, côme qui
 droit,

diroit, *computation ou calcul*: d'autant que comme en calculant on collige vne somme de plusieurs autres, de mesme par le syllogisme de plusieurs choses proposees on en collige & conclud vne autre. Et se definit ainsi; Syllogisme est vne argumentation en laquelle deux propositions estant bien disposees, il s'ensuit necessairement d'icelles quelque chose autre que ce qui a esté propose. Or tout le syllogisme resulte de la disposition de trois voix, qu'on appelle terme ou extremitiez: l'vne est le *subjet*, l'autre l'attribut ou attribué, la troisieme celle que les Latins appellent *medium*, c'est à dire *moyen* ou *entre-deux*.

Le sujet est le terme auquel vn autre est attribué en la conclusion. L'attribut est le terme qui est attribué au sujet en la conclusion. Le *mediū, moyen, moitoyen* ou *entre-deux* est celuy lequel entremeslé avec le sujet & avec l'attribué aux deux propositions, fait qu'en la cōclusion l'attribué est nuëmēt accommodé au sujet. Et pour le dire en vn mot, le *medium* n'est autre chose que la raison, par laquelle on conclud l'attribut du sujet. Par exemple quand ie veux conclurre que l'homme est animal: l'*homme* est le sujet, *estre animal*, l'attribué, que ie veux conclurre dudit sujet: & pour ce faire ie prens pour *medium estre corps sensible*: lequel estant disposé en l'vne proposition avec l'attribué, & en l'autre avec le sujet, fait naistre le Syllogisme qui s'ensuit.

Tout corps sensible est animal,

Tout homme est corps sensible,

Tout homme donc est animal.

Et par ainsi ce terme de *Medium, moyen, moitoyen, & entre-deux* est fort proprement accommodé à ceste piece du milieu, laquelle lie & conioinct les autres deux en la conclusion du Syllogisme, apres auoir serui

serui à l'une & l'autre es deux propositions: ne plus ne moins que les murailles que les Iurifconsultes appellent *moitoyennes* (*intergerinos*) seruant à deux diuerses maisons voisines les ioignent l'une à l'autre.

Aristote a denoté ces trois termes, *Subiet*, *Attribué*, & *Medium* par les trois premieres lettres Grecques A, B, G, & suiuant les trois sortes de figure, il en a traicté amplement. Toutesfois ses interpretes Latins ont inuenté certains mots, desquels tant les voyelles que les consonnes (i'appelle voyelles *A, E, I, O, V, Y*, & consonnes consonantes routes les autres lettres.) signifient la qualité & quantité des propositions & cōclusion du syllogisme, & plusieurs autres remarques qui seront deduites en leur lieu, suiuant la methode receuë de long temps. entre tous ceux qui ont traicté ceste matiere.

Des figures, de leurs modes, & des mots, par lesquels elles sont signifiees.

C H A P. I I.

Figure en ce lieu n'est autre chose qu'une certaine disposition du medium avec le subiet & attribué qui se faiçt en trois sortes: chascune desquelles contiët certain nombre de modes, c'est à dire diuerses dispositions du medium en quantité & qualité, comme il se verra cy apres. Et pour remarquer lesdits modes, seruent beaucoup les mots que nous auons dit auoir esté inuentés à ces fins par les commentateurs d'Aristote: lesquels sont compris en ces quatre vers Latins:

*Barbara, Celarent, Darij, Ferio, Baralipon,
Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisefomorum.
Cesare, Camestres, Festino, Baroco, Darapti,
Felapton, Disamis, Datisi, Bocardo, Ferison.*

Esquels

Esquels mots toutes les voyelles signifient quelque chose, & les consonnes aussi : Mais de la signification des consonnes sera traité cy-apres. Maintenant disons que signifient les voyelles. Il y a donc en chacun d'iceux mots trois syllabes à considérer (car la quatrième, & la cinquième en *Baralip-ton & Frisefomorum*, n'est que pour l'accôplissement du vers Latin) desquelles syllabes la première répond à la proposition: la seconde à la reprise: la troisième à la conclusion. Et en ces trois syllabes ne se trouve jamais que l'une de ces quatre voyelles, *A, E, I, O*, par lesquelles la quantité & qualité desdites propositions & conclusion est denotée. *A*, est la marque de l'universelle affirmative: *E*, de l'universelle négative: *I*, de la particulière ou singulière affirmative: *O*, de la particulière ou singulière négative. Car icy la particulière & singulière sont prises pour une même. Pour l'indefinie elle se prend tantost pour universelle, tantost pour particulière à la volonté du proposant, mais ordinairement elle est prise pour universelle. D'ailleurs il faut remarquer en passant, que la conclusion n'est point proposition ny partie du syllogisme : mais la suite, comme l'effet des propositions bien disposées au syllogisme. Pour le regard de la première proposition qu'aucuns appellent *maieur*, il la faut seulement appeller *Proposition* simplement. La seconde, qu'ils appellent aussi *mineur*, se doit appeller reprise, à l'imitation des Latins, qui la nomment *Assomption*: parce qu'en icelle on repréd toujours le medium avec le sujet. Car de les appeller *maieur* ou *mineur*, cela est sot & grossier, l'une n'estant ny plus grande, ny moindre que l'autre: attendu qu'en l'une & en l'autre il n'y a que deux termes : à sçavoir un sujet & un attribué. Venons donc à la première figure.

De

De la premiere figure.

CHAP. III.

LA premiere figure a quatre modes parfaicts , à sçauoir, *Barbara, Celarent, Darij, Ferio* : & cinq imparfaicts , *Baralipton, Celantes, Dabitis, Fapesmo, Frisefomorum*. Mais des imparfaicts sera traicté cy-apres. Maintenant il faut discourir des parfaicts.

*au ch. 8.
de ce liu.*

Le syllogisme est en la premiere figure, quād le mediū est sujet en la propositiō, & attribué en la reprise. Par exēple, s'il est questiō de prouuer que *toute vertu est qualité*: on pourra prédre pour mediū, *Habitude*, qui doit estre sujet en la propositiō, en ceste façon.

Toute habitude est qualité:

Et en la reprise doit estre attribué ainsi,

Toute vertu est habitude,

Dont s'ensuiura le syllogisme au premier mode de la premiere figure.

{ Bar- *Toute habitude est qualité,*
 { ba- *Toute vertu est habitude,*
 { ra. *Toute vertu donc est qualité.*

L'exemple du second mode se pourra former sur ceste these, *Nul auare n'est content*, prenant pour medium, *Passionné*.

{ Ce- *Nul passionné n'est content,*
 { la- *Tout auare est passionné,*
 { rent. *Doncques nul auare n'est content.*

Pour le troisieme mode prenons à prouuer ceste proposition, *Diogenes est miserable*, & pour le medium, *Esclau*.

{ Da- *Tout esclau est miserable,*
 { ri- *Diogenes est esclau,*
 { j. *Diogenes donc est miserable.*

Ceste questiō, à sçauoir, si *Socrates est continerz*, seruira

vira d'exemple pour le quatriesme mode , prenant, *Homme ayant deux femmes*, pour medium à prouuer la negatiuc.

- | | | |
|---|-----|---|
| { | Fe- | <i>Nul Homme ayant deux femmes n'est continent,</i> |
| | ri- | <i>Socrates a deux femmes,</i> |
| | o. | <i>Socrates donc n'est point continent,</i> |

De la seconde figure.

C H A P. IV.

LA seconde figure contient aussi quatre modes. En laquelle la disposition du medium est telle qu'il doit estre attribué tant en la proposition qu'en la Reprise, comme il est aisé à voir és exemples suivans. Pour le premier mode, prenons à prouuer que *nul tyran n'est aymé*: à quoy , *Craint* seruira de medium.

- | | | |
|---|-----|---------------------------------------|
| { | Ce- | <i>Nul n'est aymé qui est craint,</i> |
| | sa- | <i>Tout tyran est craint,</i> |
| | re. | <i>Nul tyran donc n'est aymé.</i> |

Pour l'exemple du secôd mode prouuons que *nulle chose deshoneste n'est utile*, prenant pour medium, *Fondée sur la vertu*.

- | | | |
|---|-------|--|
| { | Cam- | <i>Toute chose utile est fondée sur la vertu,</i> |
| | el- | <i>Nulle chose deshoneste n'est fondée sur la vertu,</i> |
| | tres. | <i>Par ainsi nulle chose deshoneste n'est utile.</i> |

L'exemple du troisieme ser a bien formé sur ceste these, *Quelque volupté n'est point licite*, le medium estant, *viciense*.

- | | | |
|---|------|--|
| { | Fes- | <i>Nulle chose licite n'est viciense,</i> |
| | ti- | <i>Quelque volupté est viciense,</i> |
| | no. | <i>Partant quelque volupté n'est point licite.</i> |

Sur ceste Enonciation, *Herodote n'est point historien*, prenant *veritable* pour medium, se peut former l'exemple du quatriesme mode:

- { Ba- *Tout historien est veritable,*
 { ro- *Herodote n'est point veritable,*
 { co- *Herodote donc n'est point historien.*

De la troisieme figure.

C H A P. V.

LA troisieme figure contient six modes: esquels la disposition du medium est telle, qu'il faut que tant en la proposition qu'en la reprise il soit subiet. Par exemple s'il faut prouuer que *quelque habitude est loüable*, prenant *Vertu* pour medium, le syllogisme en resultera ainsi.

- { Da- *Toute vertu est loüable,*
 { rap- *Toute vertu est habitude,*
 { ti- *Partant quelque habitude est loüable.*

Et le contraire se pourra conclurre au second mode prenant *Vice* pour medium:

- { Fe- *Nul vice n'est loüable,*
 { lap- *Tout vice est habitude,*
 { ton- *Par ainsi quelque habitude n'est point loüable.*

Pour l'exemple du troisieme mode, on peut prouuer que *des gens iniques sont admis aux offices de iudicature*, prenant *ignorant*, pour medium:

- { Dis- *Des ignorans sont admis aux iudicatures,*
 { am- *Tout ignorant est inique,*
 { is- *Par ainsi des iniques sont admis aux iudicatures.*

Pour l'exemple du quatriesme mode prouuons que *quelque animal vit dans le fen*, prenant *Pyratide* pour medium.

Da

- { Da- Tout Pyralide vit dans le feu,
 { til- Quelque Pyralide est animal,
 { j. Partant quelque animal vit dans le feu.

L'exemple du cinquiésime mode sera aisé à former sur ce subiet. *Quelque volonté n'est point desreglée*, prenant *desir* pour medium:

- { Boc- *Quelque desir n'est point desreglé,*
 { ar- *Tout desir est volonté,*
 { do. *Quelque volonté donc n'est point desreglée.*

Ceste these, *Quelque vice n'est point puny*, prenant pour medium *vsure à raison de l'ordonnance*, seruira d'exemple pour le fixiésime mode.

- { Fe- *Nullé vsure à raison de l'ordonnance n'est punie,*
 { til- *Quelque vsure mesme à raison de l'ordonnance est vice,*
 { on. *Et partant quelque vice n'est point puni.*

De la réduction de tous autres syllogismes à ceux de la premiere figure.

C H A P. VI.

C'Est vne chose tres-certaine que les cinq modes imparfaits de la premiere figure, & ceux de la 2. & 3. concluent & procedent aussi legitimelement que les quatre parfaits de la 1. figure, & que la forme d'iceux est aussi bien admise par ceux qui sçavent que c'est d'un syllogisme bien formé, que s'ils estoient en vn desdits modes parfaicts de la 1. figure: toutesfois parce qu'ils ne concluent pas si ettidemment, ils sont appellés imparfaits, non qu'ils le soient vrayement, mais parce qu'ils le semblent estre: mesmement à ceux qui ignorent les loix de

syllogiser. Et à ceste cause si quelque lourdaut estoit
 si hardi d'en reprobuer la forme, c'est à dire d'en nier
 la conclusion ou consequence, apres auoir admis &
 concedé la proposition & la reprise: le Philosophe
 nous enseigne le moyen de le ranger en le reduisât
 à vn des quatre modes parfaicts de la premiere figu-
 re, & comme le reformant sur le patron & modele
 d'iceux. Or il y a deux sortes de reduction. L'vne que
 les Latins appellent *Ostensiue*, que nous pouuons di-
 re en François *Demonstratiue*, parce qu'elle montre
 q̄ la forme du syllogisme mal à propos reprobuée &
 niée, estoit parfaicte, le remettât & remenât à vn des
 modes parfaicts de la figure. L'autre est nommee
Reductiō à l'absurde ou impossible: de laquelle sera trai-
 cté cy apres. Venons maintenant à l'ostensiue ou
 demonstratiue: pour laquelle plus facilement entē-
 dre il faut obseruer deux choses. La premiere qu'est.
 ce que denotent quelques consonnes des quatre vers
 qui comprennent tous les modes des trois figures:
 l'autre qu'est-ce que conuersiō des propositions. Pour
 le regard de la premiere il faut remarquer que les
 quatre premieres consonnes de chascun mode im-
 parfaict (qui sont *B, C, D, F*,) denotent à quel des mo-
 des parfaicts de la premiere figure la reduction se
 doit faire: comme *B*, en *Baralipon, Baroco, Bocardo*,
 denote qu'il faut reduire ces trois modes à vn des
 quatre parfaicts de la premiere figure, qui cōmence
 semblablement par *B*, à sçauoir à *Barbara*. *C*, en *Ce-
 lantes, Cesare, Camestres*, à *Celarent*. *D*, en *Dabitis, Da-
 rapti, Disamis, Datisi*, à *Darii*. *F*, en *Fapesmo, Frisesomo-
 rum, Festino, Felapton, Ferison*, à *Ferio*. De toutes les
 autres consonnes il n'y en a que quatre qui signifiēt
 quelque chose, à sçauoir *Q, M, P, S, C*, signifie con-
 treposition ou reductiō à l'absurdité, *M*, transposi-
 tion

tion des propositions, c'est à dire, qu'il faudra transposer la Proposition du syllogisme qui est à reduire en Reprise, & la Reprise en la Proposition, pour faire la reduction à vn mode parfait. *P*, signifie conuersion des propositions par accident. *S*, conuersion simple des propositions: desquelles conuersions il nous faut traicter à ce propos auant que monstrier la susdite reduction.

*De la Conuersion & correspondance
des Propositions.*

C H A P. VII.

Conuerſion des propositions, n'est autre chose qu'un changement, renuerſement & translation du ſubieſt en ſon attribué, & de l'attribué en ſon ſubieſt, la verité & qualité de la proposition demeurant vne meſme. Ce qui ſe faiſt en deux manieres: dont l'une eſt appelée, *Conuerſion ſimple & par ſoy-meſme*, parce qu'en icelle on ne faiſt que changer ſimplement le ſubieſt en ſon attribué, & l'attribué en ſon ſubieſt, la verité & qualité de la proposition conuertie, ne demeurant pas ſeulement vne meſme, mais auſſi la quantité d'icelle. Et en ceſte façon ſe conuertiffent & correspondent deux ſortes de propositions, à ſcauoir l'vniuerſelle negante, & la particuliere affirmante. Par exemple ceſte proposition,

Nul animal n'eſt inſenſible,

ſe doit ainſi conuertir & tourner,

Nulle choſe inſenſible n'eſt animal.

Et celle-cy,

Quelque homme eſt iuſte,

ſe conuertit ainſi,

Quelque iuſte eſt homme.

L'autre espece est appellée, *conuersion par accident*, en laquelle il y a plus de changement qu'en la premiere, en tant que la quantité est alterée. Et en ceste maniere la seule proposition vniuerselle affirmative se peut conuertir: comme celle-cy,

Tout homme est animal,
se tourne ainsi,

Quelque animal est homme.

Pour le regard de la particuliere negante, elle ne peut receuoir certaine regle de conuersion. Quant à l'vniuerselle negante pouuant estre conuertie simplement, elle le peut estre aussi par accident: d'autant que si elle est vraye, la particuliere negante le sera aussi. Mais c'est vne regle generale qu'en toutes conuersions il faut diligemment observer que tout l'attribué soit chagé en subiect, & non pas seulement quelque partie d'iceluy: car autrement d'extremes absurdités s'en ensuiuroient. Ainsi ceste enonciation,

Le chat chasse la souris:
ne se doit pas tourner & conuertir en celle-cy.

La souris chasse le chat:
Mais en celle qui s'ensuit:

Ce qui chasse la souris est le chat.

D'autant qu'en la proposition conuertie *la souris* seulement n'estoit pas l'attribué, mais bien *chasse la souris*: Et partant il faut que tout cela soit subiect en la conuersion. Pareillement ceste enonciation,

Priam est dans le Pergame (qui estoit la forteresse de Troye) ne se peut ainsi conuertir & tourner,

Le Pergame est dans Priam:
mais bien ainsi:

Celuy qui est dans le Pergame, c'est Priam.

Parce que le *Pergame* n'estoit pas seulement attribué,

bué, mais tout cecy: est dans le Pergame. Ce qu'estant ainsi bien retenu & entendu, il sera bien aisé à comprendre les reductions des modes imparfaits selon les preceptes qui s'ensuiuet, & par mesme moyé iuger, si en discourât & raisonnant on infere & cōclud bien par telles conuersions. Car qui voudioit conuertir *simplement* vne proposition vniuerselle affirmative, ou bien par *accident* vne particuliere negative, se tromperoit lourdement le plus souuent.

Comment il faut reduire les cinq modes imparfaits de la premiere figure aux quatre parfaits.

C H A P. XII.

LEs cinq modes imparfaits de la premiere figure sont, *Baraliptron*, *Celantes*, *Dabitis*, *Fapesmo*, *Frisesomorū*. Qui sont appellees imparfaits, parce que (cōme i'ay dit ailleurs) ils ne concluent pas si euidement que les quatre parfaits. Ce qui prouiet de ce que cōbien que la disposition du medium soit vne mesme aux vns & autres: toutesfois aux parfaits l'attribuē de la question est pris en la proposition: & le subiect d'icelle question, en la reprise: & aux modes imparfaits tout au rebours: Car le subiect est pris en la proposition, & l'attribuē en la reprise. Pour les rendre dōc parfaits & accomplis, reduisons les aux quatre modes parfaits de la premiere figure: commençant par *Baraliptron*: auquel (comme il a esté dit ailleurs) il ne faut considerer que les trois premieres syllabes: la derniere estant adioustee seulement pour parfaire le vers Latin,

{ Ba- Quiconque est exempt de vice est libre,
 { ra- Tout Philosophe est exempt de vice,
 Ulipton. Quelqu'homme libre donc est Philosophe.

Auquel syllogisme imparfait *B*, monstie premie-

rement que pour le parfait, il le faut reduire & reformer en *Barbara: P*, aussi en la troisieme syllabe signifie qu'il faut vser de la conuersion par accident en la conelusion, ainsi que s'ensuit:

{ Bar- *Quiconque est exempt de vice est libre,*
 { ba- *Tout Philosophe est exempt de vice,*
 { ra- *Tout Philosophe donc est libre.*

Par ceste reduction & reformatio celuy qui auoit admis les deux propositions de *Baralipon*, & mal à propos nié la conelusion, est maintenant contraint de l'approuuer. Car s'il est vray que *tout Philosophe est libre* (comme il se prouue en *Barbara*) il n'oseroit nier que *quelque homme libre ne soit Philosophe*. Et c'est ainsi qu'il se faut feruir de ces reductions. Et pour le monstrier plus euidentement nous proposerons vn exemple de chaque mode, sur le modele duquel les apprentifs s'en formeront & forgeront d'autres.

{ Ce- *Nul esclau de ses desirs n'est libre,*
 { lan- *Tout auare est esclau de ses desirs,*
 { res- *Nul homme libre donc n'est auare.*

C, denote la reduction à *Celarent*; & S, en la troisieme syllabe, la conuersion simple de la conelusion en ceste maniere:

{ Ce- *Nul esclau de ses desirs n'est libre,*
 { la- *Tout auare est esclau de ses desirs,*
 { rent- *Nul auare donc n'est libre.*

Celuy qui auoit imprudemment nié la conelusion en *Celantes*, est contraint de la confesser par l'euidéce du syllogisme en *Celarent*. Car s'il est vray que *nul auare n'est libre*: aussi est-il que *nul libre n'est auare*: d'autant que la conuersion simple de l'yniuer-selle negante est bonne & infallible.

- { Da- *Quiconque est courageux mesprise la fortune,*
 bi- *Quelque Philosophe est courageux,*
 tis. *Quelqu'un donc mesprisant la fortune est Philosophe.*

D, remarque la reduction à *Darij*: S, en la troisieme syllabe la conuersion de la conclusion en ceste forme:

- { Da- *Quiconque est courageux mesprise la fortune,*
 ri- *Quelque Philosophe est courageux,*
 j. *Quelque Philosophe mesprise donc la fortune.*

Si la conclusion en *Darij* est bonne, aussi le doit-elle estre en *Dabitis*: d'autant que la conuersion simple de la particuliere affirmation est tousiours bonne.

- { Fap- *Tout element est corps simple,*
 cf- *Nul Ciel n'est element,*
 mo. *Quelque corps simple donc n'est point Ciel.*

Il est notoire que *F*, est indice de la reduction qui se doit faire à *Ferio*. Mais outre ce, il y a trois choses à remarquer. La premiere qu'il faut conuertir par accident la proposition, comme *P*, le demontre en la premiere syllabe. La seconde qu'il faut conuertir & tourner simplement la reprise, comme *S*, le signifie en la seconde syllabe. La troisieme qu'il faut apres cela transporter les propositions mettant en la reduction la proposition au lieu de la reprise, & la reprise au lieu de la proposition, comme *M*, le montre en la troisieme syllabe, ainsi que s'ensuit:

- { Fe- *Nul element n'est Ciel,*
 ri- *Quelque corps simple est Element,*
 o. *Quelque corps simple donc n'est pas Ciel.*

Au chap. II. de ce liure. Pour le regard de *Baroco* il se reduit avec *Bocardo* en la façon qu'il sera dict en fuite apres auoir traité de la reductiõ des modes de la troisiésme figure.

Comment il faut reduire les modes de la troisiésme figure aux parfaicts de la premiere.

C H A P. X.

EN la reduction des modes de la troisiésme figure aux parfaicts de la premiere il faut obseruer les mesmes preceptes que dessus: comme il appert és exemples suiuanis. *Darapti* donc qui est le premier mode de la troisiésme figure se reduit à *Dari*, conuertissant par accident la reprise, ainsi que le denote *P*, en la seconde syllabe:

{ *Da*- Tout homme est raisonnable,
 { *rap*- Tout homme est animal,
 { *ti*. Partant quelque animal est raisonnable.

{ *Da*- Tout homme est raisonnable,
 { *ri*- Quelque animal est homme,
 { *j*. Partant quelque animal est raisonnable.

Felapton aussi se reduit à *Ferio*, conuertissant la reprise par accident, ainsi que *P*, en la seconde syllabe le demonstre:

{ *Fe*- Nul Ange n'est corruptible,
 { *lap*- Tout Ange est incorporel,
 { *ton*. Quelque chose incorporelle n'est donc point corruptible.

{ *Fe*- Nul Ange n'est corruptible,
 { *ri*- Quelque chose incorporelle est Ange,
 { *o*. Quelque chose incorporelle n'est donc point corruptible.

Pour reduire *Disamis* à *Dari*, il y a vn peu plus de façon:

façon: Car la proposition, & la conclusion doivent estre conuerties simplement, comme S, le signifie en la premiere & troisieme syllabe: & puis M, remarque la transposition des propositions, en ceste maniere.

- { Dis- Quelques traditions Ecclesiastiques sont non
escrites,
am- Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine
Chrestienne,
is. Par ainsi quelque doctrine Chrestienne est non
escrite.

- { Da- Toutes traditions Ecclesiastiques sont doctrine
Chrestienne,
ri- Quelques choses non escrites sont traditions
Ecclesiastiques,
j. Par ainsi quelques choses non escrites sont do-
ctrine Chrestienne.

Datis est aise à reduire aussi à Darij par la conuersion simple de la reprise, comme S, en la seconde syllabe le signifie.

- { Da- Toute science est loüable,
rif- Quelque science est incogneuë,
j. Partant quelque chose incogneuë est loüable.

- { Da- Toute science est loüable,
< ri- Quelque chose incogneuë est science,
lj. Partant quelque chose incogneuë est loüable.

Bocardo se reduit de mesme façon que Baroco, comme il sera dit au chapitre suiuant. Ferison peut estre facilement reduit à Ferio par la conuersion simple de la seule reprise: comme S, le denote en la seconde syllabe.

{ Fe- Nulles richesses ne sont reiettees,
 ri- Quelques richesses sont dommageables,
 on. Partant il y a des choses dommageables qui ne
 sont point reiettees.

{ Fe- Nulles richesses ne sont reiettees,
 ri- Il y a des choses dommageables qui sont ri-
 chesses,
 o. Partant il y a des choses dommageables qui
 ne sont point reiettees.

Voilà pour le regard de la reduction Ostensive ou Demonstrative. Passons maintenant à l'autre espece.

De la reduction à l'impossible ou absurde.

C H A P. X I.

LA reduction à l'absurde ou impossible est ainsi appelée, parce que celui qui mal à propos aura nié la conclusion de quelque syllogisme des modes imparfaits de la première, ou de la seconde, ou troisième figure, est contrainct de confesser & approuver honteusement vne absurdité & (s'il faut ainsi dire) impossibilité, par l'objection qui luy est faite de la contradictoire de la conclusion niée & reprouée. Et en ceste seule maniere se peuvent reduire *Baroco*, & *Bocardo*. Mais tous les autres modes imparfaits tant de la première que seconde & troisième figure outre la reduction ostensive admettent aussi celle-cy. Formons donc ainsi le syllogisme en *Baroco*:

{ Ba- Toute chose ayant sentiment est animal,
 ro- Quelque corps n'est point animal,
 co. Quelque corps donc n'a point de sentiment.

Si

Si quelqu'un me nie ceste conclusion, il faut de necessité qu'il m'accorde que sa contradictoire est vraye, à sçauoir que *tout corps a sentiment* : parce que c'est vn axiome & maxime receüe en toutes disciplines, que *de deux contradictoires l'une ou l'autre est toujours vraye*. Retenant donc la proposition de *Baroco*, parce qu'elle respond bien à *Barbara*, ie me seruiray de ceste contradictoire en la reprise, & le syllogisme en resultera ainsi en *Barbara*:

{ Bar- *Toute chose ayant sentiment est animal,*
 { ba- *Tout corps a sentiment,*
 { ra. *Tout corps donc est animal.*

Ce qui est absurde: d'autant qu'il s'ensuiuroit que les arbres, les fleurs, les herbes, les pierres, les metaux estant corps, seroient aussi animaux. Toutesfois celui qui auoit osé nier la conclusion precedente en *Baroco* est ramené & réduit à confesser ceste absurdité. De mesme, façon faut-il reduire *Bocardo* aussi à *Barbara*, si ce n'est qu'il faudra reténir la reprise en la reduction, & au lieu de la proposition colloquée la contradictoire de la conclusion niee en *Bocardo*, ainsi qu'il s'ensuit.

{ Bo- *Quelque science n'est pas cogneuë,*
 { car- *Toute science est vraye,*
 { do. *Partant quelque chose vraye n'est pas cogneuë.*

Celui qui niera ceste conclusion sera ainsi réduit à l'absurdité par ce syllogisme.

{ Bar- *Toute chose vraye est cogneuë,*
 { ba- *Toute science est vraye,*
 { ra. *Toute science donc est cogneuë.*

Laquelle conclusion est notoirement faulse, d'autant qu'il y a vne infinité de choses, desquelles nous ne sçauons pas la cause, & partant la science n'en est

est pas cogneuë. Possible quelque curieux se mettra en peine de rechercher pourquoy *Baroco* ny *Bocardo* ne peuuent estre reduits ostensiuement à la façon des autres modes imparfaicts : mais il le remarquera facilement s'il s'aduise que la reduction se deuant faire à *Barbara* (comme *B*, le denote) par aucune conuersion de propositions il ne scauroit remettre deux negations particulieres, qui sont en ces deux modes là , en deux affirmations vniuerselles qui au lieu d'icelles se trouuent en *Barbara*. Ce qui ne se peut faire en autre maniere que par ce que les Logiciens appellent *Contreposition* : c'est à dire, collocation d'une proposition contradictoire: comme il appert par les exemples precedens.

Comment il faut reduire à l'absurde les modes imparfaicts de la premiere, seconde & troisieme figure.

C H A P. X I I

OR d'autant que j'ay dit cy dessus que tous les autres modes imparfaicts de la premiere, seconde, & troisieme figure se peuuent reformer par le moyen de ceste reduction à l'impossible, sans rapporter beaucoup d'exemples pour n'estre long, ie monstrey simplement à quels modes parfaicts de la premiere figure il les faudra reduire, & laquelle des propositions il faudra à ces fins garder du syllogisme imparfaict. Ce qu'estant tres-mal-aisé à retenir, les Logiciens Latins ont inuenté quatre mots, qui le nous remettront tousiours en la memoire, à scauoir *Nesciebatis, Odiebam, Letare, Romanis*: au lieu desquels j'ay rencontré ces trois mots François, *Meditar assis, Considerant, De planter, Rosmarin*.

Or en ces mots il n'y a rien à remarquer que les voyel

voyelles, *A, E, I, O* : chacune desquelles signifie la quantité de la conclusion du mode parfait en la première figure, auquel la réduction de l'imparfait se doit faire: *A*, (comme cy-deuant) vne conclusion affirmante vniuersellement: *E*, negãte vniuersellemẽt: *I*, affirmante particulièrement ou singulierement: *O*, negante particulièrement ou singulierement. Par exemple, en ces deux mots *Mediter assis*, il y a cinq syllabes respondantes aux cinq modes imparfaits de la première figure. *E*, donc en la première syllabe signifie qu'il faut réduire *Baralipton* (qui est le premier d'iceux modes) à celui de la première figure, qui a la conclusiõ vniuerselle negante, à sçauoir, *Celarent*. *I*, en la seconde syllabe que le second mode *Celantes*, doibt estre reduit à *Darij*. *E*, en la troisiẽme que le troisiẽme mode *Dabitis*, le doit estre à *Celarent*. *A*, en la quatriẽme que le quatriẽme mode *Fapesmo* le doit estre à *Barbara*. *I*, en la dernière syllabe que le dernier mode *Frisefomorum* doit estre reduit à *Darij*.

De mesme façon les quatre syllabes de ce mot *Considerant* respondent aux quatre modes de la seconde figure: & partant *O*, monstre qu'il faut reduire *Cesare* à *Ferio*, *I*, qu'il faut rapporter *Camestres* à *Darij*, *E*, qu'il faut ramener *Festino* à *Celarent*, *A*, qu'il faut refaire *Baroco* en *Barbara*. Pour abreger, selon que les voyelles de ces trois mots *De planter rosmarin*, nous guident, il faut aussi reduire les six modes de la troisiẽme figure, *Darapti* à *Celarent*: *Felapton* à *Barbara*: *Disamis* à *Celarent*: *Datisi* à *Ferio*: *Bocardo* à *Barbara*: *Ferison* à *Darij*. I'en proposeray seulement vn exemple en chaque figure. Voicy donc vn syllogisme en *Baralipton*.

L

136 *Contre l'impair*
 { Ba- Toute chose loüable est utile,
 { ra- Toute vertu est loüable,
 Ulipton. *Quelque chose utile est donc vertu.*

Celuy qui niera ceste conclusion doit accorder
 contradictoire, qui est *Nulla chose utile n'est vertueuse*.
 Or nous auons desia monstré qu'il faut reduire *Baralipon* à *Celarent*: prenant donc ceste contredisât
 là pour la propositiō de *Celarent*, & retenant la pr
 opositiō de *Baralipon* pour reprise en *Celarent*,
 renaistra ce syllogisme.

{ Ce- *Nulla chose loüable est vertu,*
 { la- *Toute chose loüable est utile,*
 Urent. *Nulla chose loüable n'est donc vertu.*

Qui est vne consequence tres-absurde, à laque
 a esté reduit celuy qui a osé nier la conclusion
Baralipon. Et en ceste façon se reduisent les aut
 modes imparfaits de la premiere figure, excepté
lantes, duquel il faut retenir la reprise pour seruir
 propositiō au syllogisme, qui se doit refaire en *Da*

Exemple pour la seconde figure.

{ Ces- *Nul menteur n'est honneste,*
 { a- *Tout vertueux est honneste,*
 Ure. *Nul vertueux est donc menteur.*

La contradictoire de ceste conclusion est, *quel
 vertueux est menteur*: laquelle doit seruir de rep
 au syllogisme qu'il faut refaire en *Ferio*, reseruan
 propositiō du mesme *Cesare* pour seruir aussi
Ferio, en ceste sorte.

{ Fe- *Nul menteur n'est honneste,*
 { ri- *Quelque vertueux est menteur,*
 Uo. *Quelque vertueux n'est donc pas honneste.*

Ainsi faut-il reduire tous les autres modes de
 seconde figure. Exemple pour ceux de la troisiē

{ Da- Tout arbre est animé,
rap- Tout arbre est insensible,
eti. Quelque chose insensible est donc animée.

La contradictoire de ceste conclusion est, *Null*
chose insensible n'est animée: qui seruira de proposition
en *Celarent*, où se doit faire la reduction retenant
la reprise du mesme *Darapti*, pour seruir aussi en
Celarent de reprise, ainsi que s'ensuit.

{ Ce- *Null* chose insensible n'est animée,
la- Tout arbre est insensible,
rent. *Nul* arbre donc n'est animé.

Tous les autres modes de la troisieme figure se
reduisent de mesme que celui-là,

Maintenant le lecteur doit considerer que ceste
reduction est vn bel instrument pour ramener à la
raison par la force de la raison mesme les plus opi-
niastres. Car s'ils nient vne conclusion, il faut de
necessité qu'ils accordent sa contradictoire, laquel-
le estant subtilement disposee (ainsi qu'il a esté
monstré) les menera à des consequences imposssi-
bles, ridicules & absurdes.

*Regles generales & particulieres sur les
trois Figures.*

CHAP. XIII.

Ceste discipline est admirable, diuine, & vraye-
ment digne de l'homme capable de raison,
lequel apprend par icelle à raisonner si à propos,
qu'il ne peut rien conolurre qui ne s'ensuiue bien
à ce qu'il a proposé. Mais sur tout elle est digne
d'admiration en ce que par l'entre-lasure du me-
dium, moyen ou terme, moitoyen avec le subiect
& attribué en la proposition & reprise, il s'en en-
suit de necessité vne consequence, laquelle toutes

personnes vsant de raison admettent poüt par
raison. Si bien que tous les discours humains se
uēt rapporter à ceste briefue dispositiõ, qui est
tenuë es trois figures dont nous auons traitté
deuant: ou autrement ne concluent rien qui soit
cessairement veritable. Et par ainsi ceux qui ne
pas instruits à cet instrument de routes discipli
sont comme auégles en tous leurs discours, &
marqués incontinent errans, & mal-assurés à
leurs propos & raisons, & en tirer des consequē
Or d'autant qu'il seroit mal-aisé, mesmement
apprentifs, de iuger tout promptement & su
champ en quel mode des trois figures est form
syllogisme: & par ainsi pourroient estre surpris
quelque consequence mal tirée: il faut remar
certaines regles generales & particulieres sur to
les figures, qui seruiroient comme de pierre-de-
che pour iuger soudain si l'argumentation pro
legitamment.

Regle I. Il est commun à routes les figures qu
medium ne se trouue point en la conclusion.
d'autant qu'il faut tousiours conclure ce qu
proposé à prouuer, le medium n'estant point
question proposée à prouuer, ne se doit point
trouuer en la conclusion. C'est pourquoy il
biē aduiser, si celuy qui discourt, cõclud entiere
& simplement ce qui luy est nié & laissé à prou

Regle II. La conclusion suit tousiours la pire
propositions: c'est à dire, si au syllogisme l'vne
propositions est negante, il faut de necessité
bien raisonner que la conclusion soit negant
pareillement si l'vne des propositions est partic
re, la conclusion le sera aussi, comme on le peut
es modes de routes les figures.

181
Or nous appellons pire la negation que l'affirmation, & la particularité que l'vniuersalité: parce que l'affirmation signifie estre, & la negation non estre: & la particularité est inferieure à l'vniuersalité.

Regle III. De la proposition & reprise ensemblement negantes, ne s'ensuit rien necessairement veritable, mais ordinairement captieux: car il n'y a aucun mode en aucune figure dont les deux propositions soient negantes. Par exemple, ce syllogisme ne vaut rien: quoy que la disposition du medium soit bonne.

*(Nul arbre n'est animal,
{ Nul homme n'est arbre,
(Nul homme donc n'est animal.*

Regle IV. De la proposition & reprise ensemblement particulieres, ne s'ensuit rien necessairement veritable: mais ordinairement captieux: pour la mesme raison que la regle precedente. Car encore que d'ailleurs la disposition du medium soit bonne, si est, ce qu'il n'y a aucun mode d'aucune figure, auquel les deux propositions soient particulieres: comme par exemple ce paralogisme.

*(Quelque Ange est bon,
{ Lucifer est Ange,
(Lucifer est donc bon.*

Que si aucunes fois de deux propositions negantes ou particulieres s'inferé quelque conclusion ou consequence vraie, cela vient de la maniere, mais cependant la forme n'en vaut rien & est toujours suspecte.

Mais cela est propre à la seconde figure seule, qu'elle n'admet aucune conclusion prouenant de deux propositions affirmantes: parce qu'en icelle la conclusion est toujours negante, & partant il faut

que ce soit en consequence d'une proposition
gante: autrement le syllogisme n'en vaut rien co
me celuy-cy:

{ *Tout homme est animal,*

{ *Tout asne est animal,*

{ *Tout asne donc est homme.*

La troisieme figure a cela de propre que la co
clusion est tousiours particuliere: tellement qu
icelle vit syllogisme concludant vniuersellement
vaut rien, soit en affirmant, comme celuy-cy.

{ *Toute vertu est bonne,*

{ *Toute vertu est habitude,*

{ *Toute habitude est donc bonne.*

Soit en niant, comme cet autre.

{ *Nul vice n'est louable,*

{ *Tout vice est habitude,*

{ *Nullle habitude donc n'est louable.*

Toutesfois si on concludoit en la troisieme fig
une chose reciproque a vne autre, la conclusio
troueroit vraye quoy qu'elle fut vniuerselle, co
me en ce syllogisme.

{ *Tout homme est animal,*

{ *Tout homme est raisonnable,*

{ *Tout ce qui est raisonnable est donc animal.*

Mais d'autant que les preceptes des sciences
uent estre tres-certains & sans exception, telle
me d'argumenter en la troisieme figure estant
certaine n'est point aussi recelle.

Par ces preceptes on peut iuger facilement
ceux qui en sont ignorans tombent ordinai
ment en double erreur: L'un en ce qu'ils peuent
estre pris & surpris es laqs des syllogismes capt
sans scauoir le moyen de s'en delacer & delcha
L'autre que eux memes formant quelque a

ment captieux & contre les préceptes de Logique, pensent auoir bien rencontré, & lors qu'ils croient serrer le plus leur aduersaire, c'est lors qu'il leur eschappe esquivant subtilement & legerement. Que s'ils s'abeurtent opiniastrément à soustenir que leur raison & ratiocination est bonne, comme sont ordinairement tous ignorans, ne les pouuant combattre par le precepte de l'arr, il les faut battre de pareils exemples qui concluent euidément absurdité.

Or d'autant que tout syllogisme est nul & captieux ou à cause de la forme & disposition d'iceluy qui n'est point suiuant les preceptes de Logique, ou à cause de la matière qui est fausse: & que iusques icy nous auons traicté comment est-ce qu'il faut iuger de la forme des syllogismes, laquelle en vn mot ne vaut rien quand les propositions sont vrayes & la conclusion se trouue fausse: il faut aussi montrer comment on pourra iuger de la verité ou fausseté de la matière: ce qui se recognoit au medium. C'est pourquoy il faut traicter de la recherche du medium qui nous seruira aussi à former plus promptement & assurement les syllogismes en quelque mode & quelque figure que ce soit.

De la recherche du medium.

C H A P. X I V.

Avant que venir à la recherche du medium, il faut scauoir qu'est ce qu'*Antecedent*, *Consequent*, *Commun*, & *Repugnant*. On appelle donc *Antecedent* ce qui est vraiment subiect à vn autre par affirmation: comme *l'homme* est Antecedent à *animal*, parce qu'il luy est vraiment subiect en ceste enôciation affirmatiue, *Tout homme est animal. Cōsequēt* est ce qu'on attribue vraiment par affirmation à vn

autre: ainsi *animal* est consequent à l'*homme*, parce qu'à estre *homme* s'ensuit incontinent estre *animal*. *Commun* est ce qui peut estre indifferemment antecedent ou consequent, c'est à dire, qui peut estre reciproquement subiet ou attribué à vn autre, comme *homme & raisonnable*: car aussi vray est-il de dire, *Tout homme est raisonnable*, que, *Tout ce qui est raisonnable est homme*. *Repugnant* est ce qui se nie vrayement, & iamais ne se peut affirmer de ce à quoy il repugne reciproquement, comme *animal & arbre*. Car nul animal n'est arbre, ny nul arbre animal. Cecy estant bien entendu il faut remarquer quatre regles pour la recherche du medium suiuant les quatre sortes de conclusion qui peuuent estre en quelque figure que ce soit. Car il faut que toute conclusion soit ou vniuerselle affirmante, ou vniuerselle negate: ou particuliere affirmante, ou particuliere negate, comprenant (comme nous auons dit ailleurs) les singulieres sous les particulieres.

La premiere regle donc sera pour conclurre vne vniuerselle affirmante, qu'il faudra prendre vn medium antecedent à l'attribué & consequent au subiet. Ce qui se fait tousiours en *Barbara*: comme s'il faut prouuer que *toute vertu est qualité*, il sera expedient de prendre *Habitude* pour medium, car *Habitude* est Antecedent à *Qualité*, qui est l'Attribué, & Consequent à *Vertu*, qui est le subiect: Et par ainsi le syllogisme procedera legitimeement en *Barbara*.

{	Bar.	<i>Toute habitude est qualité,</i>
{	ba.	<i>Toute vertu est habitude,</i>
{	ra.	<i>Toute vertu donc est qualité.</i>

On peut bien aussi conclurre en *Barbara* prenant vn medium reciproque au subiect de la proposition qu'il faut conclurre, & à l'attribué ensemble s'il eschoit:

eschoit: comme s'il faut prouuer que toute chose risible est raisonnable, ie prendray *Homme* pour medium, & argumenteray ainsi.

{ Bar- Tout homme est raisonnable,
 { ba- Toute chose risible est homme,
 { ra- Toute chose risible donc est raisonnable.

La seconde regle, qui sert à conclurre vne affirmation particuliere a trois branches: l'une s'est end à la premiere figure, pour *Darij*, l'autre aux modes imparfaits de la premiere figure *Baralipton* & *Dabuis*: la troisieme à la troisieme figure, pour *Darapti*, *Disamis*, & *Datifi*. Or pour conclurre en *Darij*, il est fort aisé: d'autant que la recherche du mediū peut estre telle que nous auons dit en *Barbara*, ou telle que nous dirons vn peu apres en *Darapti*, *Disamis*, *Datifi*. Mais pour conclurre en *Baralipton*, & *Dabuis*, il faut trouuer vn medium antecedent au subiect & consequent à l'attribué: comme s'il faut conclurre que *quelque chose loüable est vaillance*: vertu estant le medium, on raisonnera ainsi en *Baralipton*.

{ Ba- Toute vertu est loüable,
 { ra- Toute vaillance est vertu,
 { lipton. Par consequent quelque chose loüable est vaillance.

Pour conclurre en *Darapti*, *Disamis*, & *Datifi*, il faut que le medium soit antecedent, tant au subiect qu'à l'attribué, comme s'il falloit prouuer qu'il y a *quelque substance incorporelle*. *Espirit* seruira de medium au syllogisme qui ensuit en *Darapti*.

{ Da- Tout esprit est incorporel,
 { rap- Tout esprit est substance,
 { ti. Quelque substance donc est incorporelle.

La troisieme regle sert à conclurre l'vniuerselle negäte, à quoy suffit vn mediū repugnant au subiect,

ou à l'attribué, & consequent à l'vn ou à l'autre, en sorte que repugnant à l'vn, il s'ensuiue bien à l'autre. S'il est donc repugnant à l'attribué, & consequent au subiect, le syllogisme se pourra seulement former en *Celarent*, ou en *Cesare*: comme s'il falloit prouuer que *nul homme n'est plante, animal* seroit propre pour le medium, en ceste sorte.

¶ Ce. Nul animal n'est plante,

¶ la. Tout homme est animal,

¶ lres. Nul homme donc n'est plante.

Ou bien en *Cesare* tournant la proposition par conuersion simple. *Nulle plante n'est animal, &c.* Mais quand le medium est repugnant au subiect & consequent à l'attribué, c'est pour conclurre en *Celante* & *Camestres*, comme s'il estoit question de monstre que *nul arbre n'est inanimé*, on pourra choisir *Mortel* pour medium, & raisonner ainsi.

¶ Ce. Nulle chose morte n'est arbre,

¶ la. Toute chose inanimée est morte,

¶ lres. Partant nul arbre n'est inanimé.

Ou bien ainsi en *Camestres*:

¶ Ca. Toute chose inanimée est morte,

¶ me. Nul arbre n'est mort,

¶ lres. Nul arbre donc n'est inanimé.

La quatrième règle sert à conclurre la negation particulière ou singulière, à quoy la recherche du medium est vniforme pour le regard des modes imparfaits de la première figure, & ceux de la troisième qui commencent tous par *F*, sçauoir *Fapesmo*, *Fisefomorum*, *Felapton*, *Ferison*: car pour conclurre en iceux, il faut trouuer vn medium antecedent au subiect & repugnant à l'attribué: comme s'il faut prouuer qu'il y a quelque habitude qui n'est pas louable *vice*, seruira proprement de medium pour raisonner ainsi en *Fapesmo*.

{ Fa- Tout vice est habitude,
 { pes- Nulle chose louable n'est vice,
 { mo- Il y a donc quelque habitude non louable.
 ou bien ainsi en *Fetapton*.
 { Fe- Nul vice n'est louable,
 { lap- Tout vice est habitude.
 { ton- Quelque habitude donc n'est pas louable.

— Mais pour les modes de la première & seconde figure, *Feris*, & *Festimo*, on peut rechercher ou un tel medium que dessus, ou bien conséquent au subiect & repugnant à l'attribué, comme es autres. Par exemple, si ie veux montrer qu'*Alexandre n'est pas Dieu mortel* sera le medium pour syllogiser ainsi en *Feris*,

{ Fe- Nul mortel n'est Dieu.
 { si- Alexandre est mortel.
 Co- Alexandre donc n'est pas Dieu.

ou bien en *Festimo*, tournant la proposition par conversion simple, *Nul Dieu n'est mortel*, &c.

Or ces quatre regles sont si certaines que si le medium est autre qu'il n'est porté par icelles en tout syllogisme categorique, il faut certainement dire que l'une des propositions est fautive. Je confesse bien qu'elles sembleront difficiles à retenir aux apprentis, mais si ils les apprennent & comprennent avec iugement, elles demeureront facilement engraues en la memoire: pour à laquelle aider les interpres Latins ont inuenté ces mots barbares, *Fecama*, *Cageni*, *Dafanes*, *Hebare*, *Gedato*, *Gebati*, *Febus*, *Hectus*, & *Hedas*: lesquels estans si horribles à ouïr seulement, & plus difficiles à retenir, & mesmes à interpreter que les susdictes regles, j'ayme mieux les laisser

que

que donner double peine à ceux qui sans cela se trouuēt allez empeschés, ou arrester ceux qui pourrōnt passer outre. Le meilleur est de s'imprimer le precepte en se formant plusieurs & diuers exéples sur le modele de ceux que nous proposons. Et d'autant qu'aucuns font mention d'une quatriésme figure inuentée par Galien, il en faut dire quelque chose.

De la quatriésme figure inuentée par Galien.

CHA P. I. K. N.

GAlien très-grand Medecin & Philosophe en- semble s'estant aduillé qu'aux trois figures desquelles nous venons de traiter, on en pouuoit adiouster vne quatriésme par le moyé d'une quatriésme disposition du medium ou terme moitoyen avec le subiet & attribué, différente de ces trois-là, s'est voulu donner la louange de l'invention d'icelle, ainsi que remarque Auerroës. Car le medium peut estre disposé en sorte qu'il est attribué en l'une & l'autre proposition, & de là résulte la seconde figure: ou peut estre employé pour subiet en icelles, & de telle disposition naît la troisiésme figure: ou bien il peut estre mis pour subiet en la proposition & attribué en la reprise, suivant la forme que nous auons prescrite pour la première figure: ou bien encore (selon Galien) le medium peut estre attribué en la proposition & mis pour subiet en la reprise, pour en faire naître vne quatriésme figure autant syllogistique & legitime que les autres précédentes. Comme par exéple s'il falloit prouuer ceste enonciation, *quelque chose viuante n'est pas plante*, prenant *animal* pour medium, le syllogisme se formera ainsi en la figure de Galien:

Nulle

{ Nulle plante n'est animal,

{ Tout animal est vivant,

{ Quelque chose vivant n'est donc pas plante.

Ou bien encores ceste autre, *Quelque chose impunie n'est pas loüable*, vne pareille ratiocination en resultera en ceste forme, y accommodant *usure* pour medium.

{ Nulle chose loüable n'est usure,

{ Quelque usure est impunie,

{ Quelque chose impunie n'est donc pas loüable.

Mais si nous nous resouuenons bien de la disposition du medium gardée és trois figures precedentes tant és modes directes qu'és indirectes de la premiere, il sera aisé à voir que ceste figure de Galien respond tout à fait à la premiere d'icelles trois figures, non pas pourtant aux modes parfaicts & directes, ains aux imparfaicts & indirectes, differant d'iceux par la seule transposition des propositions, Et tout ainsi qu'il y a cinq modes imparfaicts ou indirectes de la premiere figure; pareillement les Galienistes en establissent cinq en leur quatriesme figure.

Or il est certain que la difference des figures ne procede point de la seule transposition des propositions, veu qu'en discourant & raisonnant nous les transposons ordinairement sans reproche. Et par ainsi ceste nouvelle disposition du medium n'estant en effect qu'une transposition des propositions és cinq modes imparfaicts ou indirects de la premiere figure Aristotelique, elle ne merite point de tenir rang de figure distincte d'icelle. Et pour le faire voir plus clairement il ne faut que reduire les deux syllogismes cy dessus proposés pour exemple, l'un à *Fapesmo*: l'autre à *Frisésomorū*, en transposant seulement les deux propositions sans y rien changer d'ailleurs.

Fa

- { Fa- Tout animal est viuant,
 { pel- Nulle plante n'est animal,
 { mo. Quelque chose viuante n'est donc pas plante.
 { Fril- Quelque usure est impunie,
 { ef- Nulle chose loüable n'est usure,
 { omo- Quelque chose impunie n'est donc pas loüable.
 { rum.

Voilà comment il n'y a pas grande finesse à ceste nouvelle inuention, puis qu'elle ne differe pas plus des modes imparfaits de la premiere figure que (comme l'on dit communement) blanc bonnet de bonnet blanc. Or iusques icy nous auons discoursu de la Ratiocination ou syllogisme qui est la plus parfaite sorte d'argumentation : maintenant il reste à traicter de celles qui sont moins parfaites. Commençons donc par l'Induction, comme estant la plus noble des autres en ce qu'elle conclud tousiours par vn ramas & collectiõ vniuerselle ou totale.

Des argumentations imparfaites.

Et premierement de l'Induction.

CHAP. XVI.

LEs quatre especes d'argumentation dont nous traicterons iusques à la fin de ce liure, sont appellees imparfaites ou moins parfaites au respect du syllogisme, non pas quant à la matiere (car aussi bien y peut elle estre vraye comme au syllogisme) mais quant à la forme seulement : car la forme du syllogisme estant plus exacte, mieux reglee & disposée apporte aussi beaucoup de persuasion pour peu que la matiere ait d'apparence : en sorte que pour fortifier, valider, & parfaire ces quatre especes d'argu

d'argumentation il faut les reduire, former & com-
merefondre au moule du syllogisme, ainsi qu'en-
seigne Aristote. Toutesfois nous en estendrons plus
clairement les preceptes au commun vsage, com-
mençant par l'Induction.

Aristot.
c. pen. &
vlt. lib.
2. prior.
ana yf.

Induction donc est vne collection, illation, ou
conclusion d'une chose plus commune, plus vni-
uerselle ou plus grande par le denombrement des
singulieres, moins vniuerselles ou moindres com-
prises sous icelle ou en icelle: sous icelles, di-ie, cōme
les indiuidus sous leur espee, les especes sous leur
genre: en icelle, comme les parties en leur tout.

Exemple pour colliger l'espee par le denom-
brement de ses indiuidus: *Jean est mortel, Pierre mor-
tel, Alexandre mortel, & ainsi des autres hommes, par-
tant tout homme est mortel.* Exemple de la collection
du genre par le denombrement de ses especes: *tout
homme a sentiment, le cheual, l'oyseau, le serpent, le poisson,
& ainsi des autres animaux, partant tout animal a
sentiment.* Exemple de la collection du tout par le de-
nombrement de ses parties: *les fondemens de ceste mai-
son sont sapez, les murailles esbranlées, les planchers en-
trouuers, les poutres creuassées & pourries, le toit de descou-
uert, par cōsequent toute la maison est ruineuse.* Desquels
exēples, il est aisé à entēdre qu'Induction a esté ainsi
appellée, parce qu'elle nous induit ou conduit par le
denombrement de plusieurs petites pieces à vne col-
lection & ramas d'un Tout. C'est icy vne espee d'ar-
gumentation, à laquelle Socrates se plaisoit beau-
coup: & qui est fort pratiquée par les orateurs, & de
necessité est en commun vsage entre toute sorte
de gens. Et à ceste cause i'en veux encore rapporter
deux exemples. Le premier pris de l'oraison pour
Milon dans Ciceron, là où pour monstrer que Milon
estoit

D'où
vient ce
mot d'In-
duction.

Cicero pro
Milo.

172
Livre Cinquiesme
estoit personnage agreable à tout le peuple Ro-
main, il argumente ainsi, *Milon est fort aimé du Se-
nat, fort chery des Cheualiers, il l'est aussi du commun po-
pulaire: par consequent il est agreable entierement à tout
le peuple Romain, qui est composé de ces trois ordres*
L'autre que Socrates discourât vn iour avec la fem-
me de Xenophon grand Capitaine. & Philosophe
ensemble, soustenoit que nous conuoitons ordinai-
rement ce qui est de mieux en nostre voisin, que
chez nous, le monstrât par ceste induction: *Si vostre
voisine (disoit-il, auoit une plus belle maison que vous, ne
l'aimeriez-vous pas mieux? Ouy, respondit-elle. Si elle
auoit une bague plus precieuse? Ouy. Si elle auoit un plus
riche car quant. Aussi. Et apres plusieurs telles interro-
gations, adiousta celle-cy: Si elle auoit un plus beau
accort, gaillard & robuste mari, ne l'aimeriez-vous pas
mieux? Là elle se teut & rougist, confessant par son
morne silence possible ce que l'honesteté, la pudeur
& respect marital ne luy permettoit de dire ouuerte-
ment. Or d'autant qu'il peut aduenir que le nombre
des choses par le ramas desquelles nous pretendons
colliger l'espèce, le genre, ou le tout, est trop grand
& comme infiny, on a accoustumé d'adiouster ceste
clause, & ainsi des autres: de laquelle depend la verité
ou faulseté de la conclusion. Car si des choses nom-
brées, ou comprises tacitement soubs ceste clause-
il y en a vne seule qui soit autrement qu'il n'a esté
proposé des autres, celle-là seule rend faulse la con-
clusion: comme si ie disois ainsi: *Ni les Ecclesiastiques
ne sont contents de leur sort, condition ou fortune, ni les
officiers de la Iustice non plus, ny les gens-d'armes, ny les
medecins, ny les nautonniers, ny les laboureurs, ny les ar-
tifans, & ainsi des autres: partant nul n'est content de
son sort, condition ou fortune.* Il ne s'ensuit pas. Car*

s'est trouué de tous temps & se trouue encore plusieurs personnes qui n'aspirent à rien de plus haut en ce monde que ce qu'ils sont, voire s'humilient plus bas que ne porte leur fortune.

De l'Exemple.

C H A P. XVII.

Quintilian dit que l'exemple est vn recit de quelque chose faite ou feinte, propre à prouuer ce qu'o a proposé. Par les choses faictes il faut entédre ce qui est vrayement aduenu, côme sôt les histoires; par les choses feintes, rapportees neantmoins côme si elles auoient esté faictes, il faut entédre les fables. Et par ces mots *propre à prouuer ce qu'on a proposé*, Quintilian montre que l'exemple est la preuue de quelque propositiõ precedente & non encore prouuee & confirmee. Ce que le Philosophe dit aussi en termes de l'art, définissât l'Exéple par lequel on prouue l'attribué du medium, côme si l'argumétoy ainsi:

Quinti:
c. 4. li. 2.
Instit.
orator.

Arist. ca.
4. lib. 2.
prior.
Analyt.

{ *Toute guerre ciuile est pernicieuse,--*
{ *La guerre de France est ciuile,*
{ *Partant la guerre de France est pernicieuse.*

Si on me nie la propositiõ de ce syllogisme, auquel *guerre ciuile* est le medium, & *pernicieuse* l'attribué: ce seroit à moy de môstrer que *pernicieuse* se dit de *guerre ciuile*, c'est à dire, que la guerre ciuile est pernicieuse. Ce que ie pourray faire par l'exéple des Grecs, des Romains, & de la France mesme. Voilà pour l'exemple des choses faictes. Des choses nõ faites, mais feintes, i'en rapporteray deux exépls: dõt l'vn a sauué la republique d'Athenes, l'autre celle de Rome. Commençons par la Grecque côme plus ancienne. Philippes Royde Macedoine ne pouuant par guerre ouuerte empier & subiuguer les Athe-

niens, se delibera de les auoir par ruse : car comme dit Virgile,

Virg. 2.
Accoi.

Qui sera celui-là, qui fera conscience

De vaincre l'ennemy par ruse ou par vaillance?

Il demanda donc la paix, à la charge que les Atheniens luy remissent entre ses mains non pas leur ville, non pas leurs moyens, non pas leurs bons habits; mais (disoit-il) trois ou quatre des harangueurs ou orateurs qu'il nommeroit, lesquels par leurs discours esmouuoient le peuple à la guerre, & estoient les seuls perturbateurs du repos public. A quoy le peuple volage prestant l'oreille, Demosthene comme estant le plus eloquent & le plus odieux au Roy ennemy, ayant obtenu audience, parla ainsi sur ce sujet: *Seigneurs Atheniens, les loups ne pouuans surprendre les brebis à cause de la garde des mastins, les recherchent d'accord, & fut faite & publiee paix perpetuelle entre les deux parties, à la charge que les brebis remettroient les mastins à la discretiõ des loups: ce qui ayant est fait, bien tost apres sans aucune difficulté les brebis desituees de tout secours furent la proye des loups. L'accord proposé par le Roy Macedonien est fondé sur mesme ruse, car il s'assure que nous qui sommes comme vos mastins gardiens abayans contre vos ennemis, luy estans liurés aura bon marché de vous.* Et avec son eloquence s'estendant là dessus, conserua la vie à soy & à ses compagnons, & le salut à son pays.

L'exemple Romain est tel; Le peuple s'estant armé & faisi d'une colline forte d'assiete contre le Senat prétendait que la pauureté à laquelle il estoit reduit procedoit de l'auarice des nobles qui possedoient presque tout, il y auoit danger qu'une telle dissension ne renuerfast l'Etat de fonds en comble: Et n'ayant moyen de ranger au deuoir ceste popula-

affam

affamee du sang de leurs superieurs que la rassiant de paroles, Agrippa fut depute pour l'aller harâguer & prescher en ceste sorte. *Il aduint vn iour, Seigneurs Romains, que les bras, les pieds & les autres membres du corps se rebellerēt contre le ventre, disant que c'estoiēt eux qui travailloient, & que le ventre seul engloutissoit tout leur travail: tellement que luy ayant denie pendant quelques iours la nourriture accoustumée ils cōmencerēt tous à se ramollir, allanguir, attenner & debilitier. Le Senat, Messieurs, est comme le ventre de la republique, qui à la verité engloutit le plus beau de vos biens, mais aussi est-ce luy qui soustient tous les membres de l'Estat, & si vous pensez luy retrancher ces alimens, tous vous autres en serez debilités, attennés & languides. Et là dessus quelques petites promesses adioustees, ceste populace furibonde se rappaisa. Voilà que c'est qu'exemple des choses faiçtes & feintes.*

De l'Enthymeme.

C H A P. XVIII.

LE Philosophe dit que l'Enthymeme est vn syllogisme imparfait, cōposé de choses vray-sēblables, & de signes ou marques. Or vray-sēblable, probable, ou croyable n'est autre chose, selō Ciccrō, que ce que sans aucun tesmoignage l'auditeur se persuade, c'est à dire, ce qu'un autre croit de nous sās qu'il soit besoing d'autre preuue: Dont il y a trois sortes, cōme l'ēseigne Quintiliā. La premiere quād la chose est si croyable que persōne ne la reuōque en doute, comme que les peres & meres cherissent leurs enfans. La seconde quand vne chose est plus croyable en l'une qu'en l'autre: comme qu'un ieune homme bien sain & gaillard viura plus qu'un vieillard decr epite. La troisieme est des choses non

Arist. c. 27. lib. 2. prior. A. na. yt. Cicero in Partis.

Quintil. c. 10. l. 5. Inst. orator.

repugnantes, c'est à dire, de toutes choses possibles, desquelles nous iugeons par quelque coniecture. Mais d'ailleurs il faut remarquer que tout ce qui est vray semblable, possible, probable, ou croyable differe du signe, indice, argument, note, ou remarque parce que nous apprehendons les choses vray-semblables, par le iugement: & les marques par quel qu'un des cinq sens extérieurs, à sçauoir la veüe l'ouïe, l'odorat, le goust, l'attouchemēt. Or des marques les vnes sont necessaires, les autres cōtingentes, ou aduenātes. La marque necessaire est celle qui depend si necessairement de certaine cause, qu'il faut qu'elle la suiue tousiours. Ainsi celuy qui void vne femme ayāt du laiēt aux māmelles peut asseurer que certainement elle a touché au masse: que si le Soleil luit, il est iour: que s'il y a de la fumee, il y a du feu. La marque aduenante par celle par laquelle nous colligeons & inferons ce qui est noté & remarqué par icelle, nō toutesfois necessairement. Et des marques aduenantes les vnes sont naturelles, les autres nō. Les naturelles, comme que celuy-là est addōné à la paillardise qui a la chair blanche, qui est fort veulu, mesmement au ventre & pres les temples, qui a les cheueux droits & grossiers, les yeux gros, noirs & lascifs.

De mesme que celuy-là est effeminé & couārd qui a les mēbres & les muscles petits, menus & fresles qui a petits yeux, petit visage, & les yeux fort mols. Toutesfois il faut en cecy obseruer deux choses. La premiere, qu'une, 2. ou aucunes de telles marques nō sōt pas tousiours suffisantes pour tirer vne cōsequēce certaine, mais lors seulement qu'elles se trouuent toutes ensemble cōcurrentes en vn subiect. L'autre que quād bien elles se trouueront toutes ensemble

concu

concurrentes en vn subiect, il ne faut pourtāt iamais cōclurre ou inferer, Ergo il est tel: mais seulement, qu'il est tel de sō naturel. Car les semēces des vertus & des vices qui sōt naturellement en nous, produisent des fruićts suiuant qu'elles sōt cultiuées, ou arrachées. Ainsi ce grand Physiognome qui iugea Socrates à sō seul aspect luxurieux & voluptueux, iugea tres-bien, mais il cōclud tres-mal, soustenāt qu'il estoit tel. Car Socrates se confessa estre tel de son naturel, mais dit l'auoir corrigé par les preceptes de la Philosophie. Martial dit mieux en l'epigramme contre Zoilus.

*La teste rouge, en barbe noirs cheueux,
Boiteux d'un pied, & louche d'un des yeux,
Ainsi marqué c'est merueille, Zoile,
Si tu es bon, voire seul entre mille.*

Les marques nō naturelles sont celles qui suruiēnt par quelque perturbatiō, passion ou affectiō: & de celles-là l'argument ne se peut tirer ni certain, ni necessaire: cōme dire, *Socrates est passe, ou cette fille-là a les pastes couleurs, par consequēt celle-ci est amoureuse, celui-là a peur*: car il n'y a rien d'asseuré en telle cōsequēce, la passeur pouuāt venir d'ailleurs, cōme de quelque indispositiō ou relais de maladie. Toutefois quād on peut entasser plusieurs tels signes, marques ou indices ensemble tendās à vne mesme preuue, ils seruent beaucoup à persuader: cōme pour cōuaincre vn homme d'homicide, verifier qu'il auoit menacé le meurtri de le tuer, qu'il a esté trouué pres du corps l'espee au poing nuë & sanglante, qu'il s'en est fuy, qu'estant apprehendé & interrogé sur le fait, il a chancelé, & changé de couleur, &c.

Iusques ici nous auōs parlé de l'Enthymeme plus en Orateurs qu'en Logiciens: disons en maintenant

M 3

178 *Limite cinquième*
quelque chose en termes de l'art que nous traitons
Enthymeme en Grec ne signifie autre chose que pé-
see: car tout ainsi que la pensée est la chose la plus
propre du mode (car à un moment elle va d'un pol
à l'autre) aussi l'enthymeme est un syllogisme prop
ou (pour mieux dire) trôqué, raccourcy & retrêché
d'autant qu'en iceluy n'y a jamais qu'une proposition
avec la conclusiô, non pas que pour cela l'argumen
tatiô en vaille moins; mais parce que la proposition
defaillante est assez notoire d'elle mesme, sans qu'il
soit besoing de l'exprimer. Par exemple, c'est icy un
Enthymeme:

{ *Promethée est larron,*
{ *Partant il doit estre puny.*

Si on y adiouste la proposition ce sera un parfait
syllogisme en *Darij*:

{ *Tout larron doit estre puny,*
{ *Promethée est larron,*
{ *Partant il doit estre puny.*

Mais qu'est-il besoing de proposition, puis que nul n
doubte qu'un larron ne doive estre puny.

De mesme, si à cest Enthymeme,

{ *Tout animal a sentiment,*
{ *Partant tout homme a sentiment:*

i'adiouste la reprise notoire & evidente, *Tout homme*
est animal, il en resultera ce syllogisme en *Barbara*:

{ *Tout animal a sentiment,*
{ *Tout homme est animal,*
{ *Tout homme donc a sentiment:*

C'est assez parlé de l'Enthymeme.

Du Sorites.

C H A P. X I X.

Sorites est un espece d'argument ainsi appellée du
mot Grec *Soros*, c'est à dire un ramas, un tas, par
ce

ce qu'en icelle on ramasse vn tas de propositions sans aucun medium, & puis on vient conclurre la premiere de la derniere, sautant d'un bout à l'autre sans autre forme ny disposition, en sorte que le plus souvent on y est surpris captieusement & absurdement. C'est pourquoy vn Iurifconsulte definit Sorites, vne espece de cauillatiõ, laquelle procedant par des choses notoirement vrayes, cõduit apres par des petits rerours à d'autres notoirement faulses : comme qui argumenteroit ainsi,

*Iulianus
in li. 6 s.
D. de
reg. iur.*

{ *La fièvre continuë fait tenir le liët,*
 { *Le liët est vn lieu de repos,*
 { *Le repos est utile à l'homme,*
 { *Par consequent la fièvre continuë est utile à l'homme.*

I'en veux rapporter vn autre exemple assez commun,

{ *La viande fort salée fait bien boire,*
 { *Le bien boire assouuit la soif,*
 { *Par consequent la viande fort salée assouuit la soif*

Or la verité ou faulseté de telles argumentations depend de l'examen d'une regle que nous auons expliquée au liu. 3. ch. 4. qui porte, *Que tout ce qui se dit de l'attribué, se dit aussi du subiect*: laquelle il faut aller reuoir à ce propos. Toutesfois ie diray en passant que si ces subiects & attribués ramassez ne conuiennent essentiellement les vns aux autres, la conclusiõ en sera ordinairement mal assëurée & captieuse. Ain, si donc au premier exemple il est aisé à voir que *fièvre* ne fait pas mettre au liët essentiellement, mais accidentairement & par contrainte, & que moins elle conuient au repos. Et au secõd exemple, que la salure n'engendre point le boire essentiellement, mais que la froideur & humidité naturelle

desechee par icelle, comme par son contraire, se repare & fortifie par le boire, l'appetit duquel nature excite à ces sens: Car soif n'est autre chose que desir ou appetit du froid ou de l'humide, comme la faim desir ou appetit du chaud & du sec.

Or tout ainsi que nous auons cy-deuant donné des regles pour recognoistre particulièrement si l'un syllogisme estoit legitime & bien concludant: maintenant aussi ie veux donner deux regles qui seruiront d'espreuue à toute sorte d'argumentation.

Des deux regles, Se dire de tout, & Se dire de nul.

C H A P. X X.

Les regles que nous auons cy-deuant données sur les trois figures & touchât la recherche du medium, seruent particulièrement pour descouuoir la verité ou faulseté du syllogisme: mais d'ailleurs il y a deux regles qui seruent comme de pierre de touche pour esprouuer & recognoistre la verité ou faulseté de toute proposition ou enonciation vniuerselle, soit affirmate ou negante. Ces deux regles sont signifiees par ces mots, *se dire de tout, & se dire de nul*. Se dire de tout est la remarque de l'enociation vniuerselle affirmative: se dire de nul, respôd à l'vniuerselle négante: de maniere qu'en l'vne l'attribué doit auoir liaison & connexité si estroite avec son subiet qu'il s'estende à tout iceluy, c'est à dire, à tout ce qui est contenu sous iceluy: & en l'autre il y doibt auoir vne telle repugnance que iamais l'attribué ne puisse se conuenir au subiect ny à la chose contenuë sous iceluy.

Cela ainsi retenu & entendu il sera aisé à descouuoir & recognoistre si vne proposition vniuerselle affirmative

affi.

affirmante est vraye ou faulſe en examinant ſi l'attribué ſe dit de tout ſon ſubjet & de tout ce qui eſt contenu ſoubs iceluy. Car ſ'il y a vne ſeule choſe contenuë ſoubs iceluy, de laquelle l'attribué ne ſe puiſſe vrayement dire, ſans doute l'enonciation eſt faulſe, & comme telle doit eſtre niëe : comme ſi ie ſouſtiens que tout arbre porte fruit, & qu'on me monſtre que certaine eſpece d'arbre ne porte point de fruit, mon enonciation eſt faulſe & renuerſee par ceſte ſeule objection.

Pareillement ſi à l'enonciation vniuerſellement negante on peut vrayement oppoſer vne ſeule choſe contenuë ſoubs le ſubjet, de laquelle l'attribué ſe puiſſe dire, telle enonciation eſt indubitablement faulſe : comme ſi quelqu'un vouloit ſouſtenir que nul homme n'a iamais eſté rauy aux cieux, en luy obiectant que S. Paul y a eſté vrayement rauy, par ceſte ſeule oppoſition ſon enonciation eſt entiere-ment deſtruite.

Or ayant cy-deuant diſcouru du Syllogiſme, & meſmes des autres eſpeces d'argumentation, ſelon la forme ſeulement: il en faut traicter en ſuite ſelon la matiere : commençant par la plus excellente & noble eſpece du Syllogiſme, qui eſt la Demonſtration.





LE SIXIESME

LIVRE DE LA

LOGIQUE, OV ART DE

discourir & raisonner.

Du sujet de ce Livre.

CHAP. I.



OMBIEN que nostre ame, qui est toute diuine de son extraction, soit comme prisonniere dans le pourpris de ceste matiere grossiere & carcasse humaine par les organes de laquelle, comme par des treillis elle apprehende aucunement les obiects des sens extérieurs : si est-ce que pourtant elle ne perd point la memoire de son origine : ains se recognoissant fille de la Sapience diuine, à laquelle il n'y a rien de plus contraire que l'ignorance, elle nous poinçonneroit d'un desir naturel de sçauoir avec vne auidité si insatiable, qu'elle ne peut non plus estre assouuie que l'inextinguible soif des hydropiques. *Nous desirons nous naturellement sçauoir & apprendre* (disoit Cicéron) *& estimons chose mauuaise, mes-seante & deshonorable de faillir & se laisser deceuoir à faulte de suffisance.* Mais d'autant que la vraye science cōsiste à cognoistre les choses par leur propre cause, laquelle nous estant ordinairement cachée & incogneuë, la recherche en est difficile : & que la pluspart de ce que nous disons sçauoir, gist plustost en vne opinion &

pe

persuasion indifferente & bien souuent trompeuse, laquelle nous prenons de diuers accidens, qu'en certaine cognoissance des choses par leur propre & prochaine cause : de là viennent tant de controuerses, disputes, heresies & sectes toutes contraires introduictes par diuers hommes sur vn mesme subiet. C'est pourquoy Socrates, qui estoit estimé le plus sage de son temps, souloit dire qu'il sçauoit bien vne chose, c'est qu'il ne sçauoit rien : non pas qu'il fust ignorant comme le vulgaire (car au contraire il estoit des plus sçauans) mais par là il vouloit dire que les hommes ne peuuent qu'à grand peine acquerir la parfaicte cognoissance de quelque chose que ce soit : & que ce que d'ordinaire nous disons sçauoir, consiste plustost (comme ie viens de dire) en opinion qu'en vne vraye science. Car la science est des choses necessaires, lesquelles ne se peuuent rrouuer autrement que comme elles sont sceuës & cogneuës. Or le moyen de paruenir à ceste science, parfaicte & infaillible cognoissance, c'est la demonstration laquelle demonstre, descouure & fait toucher au doigt non seulement l'estre de la chose, mais aussi la cause de son estre, & de là elle est appelée par les Philosophes *l'instrument de notifier* : qui est le subiet de ce sixiesme liure.

Qu'est-ce qu'Analysis & Analytique.

C H A P. I I.

LA matiere dont les syllogismes sont composés estant necessaire ou probable ou captieuse & trompeuse, fait aussi naistre trois diuerses especes de syllogisme, le Demonstratif, le Dialectique, & Sophistique : desquels il nous reste à discourir és trois liures suiuians, commençant en celuy-cy par le plus

plus digne & plus excellent qui est la Demonstration ou Syllogisme Demonstratif, comme estant seul basti de principes necessaires, qui nous montrent ceste parfaicte cognoissance des choses par leur propre cause, que nous appellons *Science*. Tellement que c'est icy la plus riche piece, & comme le chef d'œuvre de la partie de Logique qu'à l'imitation d'Aristote nous auons appellée Analytique sur le fin du premier liure: où nous auons remis d'expliquer icy ce mot-là. Auant donc qu'entrer au precepte de la Demonstration, acquitons nous de nostre promesse.

Analytique (comme qui diroit *Resolutive* en François) est vn mot Grec deriué d'*Analysis*, c'est à dire *Resolution*: qui n'est autre chose qu'un regrés ou retour d'une chose en ses principes: & (pour parler plus clairement) vne dissolution des pieces dont quelque chose est composée: tellement que c'est le contraire de la composition. Par-exemple, iettez dans le feu vne buche: ce qui sera en elle de feu retournera en feu: l'air s'exhalera, l'eau s'euaporera, & si le bois est verd, l'air & l'eau se meslangeans, vne espece d'escume sortira par les pores, le terrestre se resoudra en cendre. Et par ceste resolution on iugera que ce bois estoit composé de quatre elements. De mesme en la partie Analytique on void par la resolution des trois pieces dont le syllogisme est composé, qu'on appelle *subiect*, *attribué*, & *moitoyen ou medium*, toute la structure & composition d'iceluy.

Or le Philosophe a subdiuisé la partie Analytique en deux. En la premiere il traite de l'argumentation & principalement du syllogisme, qui est le genre de la Demonstration: & en la seconde de la Demonstration mesme: car aussi le genre comme estant plus vniuersel doit precéder son espece.

R

Retournons maintenant à ce que nous auons proposé.

Des deux auant-cognoissances ou prenotions.

■ C H A P. III.

Platon en vn sien dialogue intitulé Menon, suivant l'opinion de plusieurs autres de son temps, s'est lourdement abusé estimant que nous sçauons ou ignorons du tout toutes choses sans admettre aucun entte-deux. Car il est certain que les seuls sçauâs ont la vraye cognoissance des choses par leur cause, qui s'appelle *science* : & neantmoins les ignorans en peuuent auoir quelque cognoissance confuse, ou par les accidens, ou par quelque remarque. Par exemple vn homme docte sçait bien que l'Eclypse de la Lune aduient par l'interuention de la terre entre elle & le Soleil, qui cause (comme nous auons dit ailleurs) que la Lune qui est vn corps opaque & sombre ne pouuant receuoir les rais du Soleil, de necessité s'obscurcit: Et vn ignorant iugera ce defaut ou Eclypse de Lune, parce qu'il ne la verra point luire selon sa coustume.

Plato in
Menone.

Or pour acquerir ceste science vraye, certaine & parfaicte cognoissance, il faut auoir deux auant-cognoissances que les Latins appellent *prenotions*, dont l'vne consiste en l'estre de la chose, que les Logiciens disent, *Que la chose est*: l'autre qui regarde l'essence & l'appellent, *Qu'est-ce que la chose*. Je veux parler plus clairement. Auant que nous puissions dire que nous sçauons quelque chose, ou que nous la cognoissons par sa cause il faut sçauoir, qu'elle est, qu'elle n'est point chose feinte, & d'ailleurs aussi qu'est-ce qu'elle est par sa definition. L'auant-cognoissance *que la chose est* se diuise en deux: en celle par laquelle nous

enten

entendons que la chose est simplement, comme que
l'homme est, que l'arbre est: & celle par laquelle nous
entendons que la chose est telle, comme que l'homme
est raisonnable, docile, a deux pieds, &c. que l'ar-
bre est insensible, animé, branchu, &c. Avant-cog-
noissance, *Qu'est-ce que la chose*, est aussi double: l'un
ne regarde la seule interpretation ou etymologie
du mot: l'autre la vraie essence & definition de la
chose: dont nous traiterons au chap. 3. du liure su-
uant. Et laissant icy vn tas de questions inutiles que
d'autres y rapportent, passons au vray precepte de
l'art, & voyons qu'est-ce que science: la recherche
de laquelle par la demonstration est l'argument
subject de ce liure.

Qu'est-ce que Science.

CHAP. IV.

LA Science est ou vniuerselle, ou singuliere: ce-
le-cy est appellée Actuelle, celle-là Habituelle.
Actuelle est celle qui est acquise par vne seule d-
monstration. Habituelle est celle qui est compos-
d'vn grand nombre de Sciéces Actuelles, tendant
à mesme sujet, ainsi qu'vne habitude resulte de plu-
sieurs & frequentes actions: Telles sont la Physique
& Metaphysique, & Mathématique, en chacune des-
quelles y a comme vn nombre infiny de demon-
strations, & par consequent Sciéces Actuelles, dont
nous auons discouru au chap. 10. du liure 1. Icy nous
ne traitons point de l'habituelle, ains seulement
l'actuelle, qui est vne certaine cognoissance de
chose par sa cause: comme de cognoistre qu'il y a
un iour, parce que le Soleil luit en nostre hemisphere.
C'est sçauoir, c'est vne science actuelle & singuliere,
non pas qu'elle soit des choses singulieres: mais par
qu'elle

*Aristot. c.
1. lib. 6.
Metaph.*

qu'elle est d'un seul subject, d'une seule chose, toutesfois vniuerselle, eternelle & necessaire. Car la science estant vne certaine & inflexible cognoissance, elle ne peut estre des choses singulieres, lesquelles roulent & coulent tousiours par vne vicissitude incertaine & muable & en leur estre & en leurs accidens. Et pour entendre qu'est-ce que necessaire, il faut reuoir le troisieme chapitre du premier liure. Pour entendre aussi que c'est qu'universel, il faut repeter le dernier chapitre du liure second. Or tout universel est eternel, se perpetuant & eternisant en la succession des indiuidus & choses singulieres.

Pour l'entiere & parfaite intelligence de la susdicte definition, il faut aussi remarquer que nous auons dit que Science est la cognoissance de quelque chose par la cause, non pas par les causes: d'autant qu'il y peut eschoir plusieurs causes d'un mesme effect, comme l'efficiente, la matiere, la forme, & la fin dont nous traiterons cy-apres au chap. 15. du liure suiuant: mais l'une seule est tousiours la vraye, propre & prochaine cause de son effect. Par exemple on peut rendre plusieurs causes de la pluye, comme l'efficiente qui est le Soleil, lequel attire en la moyenne region de l'air plusieurs vapeurs humides & froides: en outre la cause materielle, qui sont ces vapeurs-là: d'ailleurs la forme, qui est la propre cause & celle qui produit la science de cecy, sçauoir l'effusion & dissolution de la nuée en eau qui se descharge en bas, & choit à terre.

Qu'est-ce que demonstration.

CHAP. V.

A Pres auoir monstré qu'est-ce que Science, laquelle se collige, conclud & apprend par la

Aristot. e.
2. l. 2. post
Analyt.

la demonstration, il faut aussi dire qu'est-ce que
 Demonstration. Le Philosophe dit que la Demo-
 stration est vn syllogisme *Scientifique*, c'est à dire
 faisant & produisant science. Aussi a meritè ce-
 ste seule espeece de syllogisme le nom de Demo-
 stration, parce que seule elle monstre non pas se-
 lement l'estre de la chose, mais aussi d'où & à cause
 dequoy elle est : qu'elle monstre, dy-je, l'effect par
 cause, qui est induire ou produire science : laque-
 lle difference distingue la Demonstration des autres
 deux espees de syllogisme, qui sont *probable & cap-
 tieux* par deux raisons. La premiere, parce que la De-
 monstration est composee des principes necessaires
 eternels & vniuersels, comme il a esté dit : & le syl-
 logisme probable est des choses seulement vraies
 semblables, changeantes & bien souuent indif-
 ferentes : & le captieux resulte des principes fraudu-
 leux, captieux & ordinairement impossibles. L'autre
 parce que la Demonstration produit science, laque-
 lle est tousiours certaine & infaillible : & le syllo-
 gisme probable ne produit qu'opinion, laquelle est
 constante & vague : cōme il appert en ce que nous
 disons sçauoir ce que nous ne reuouons aucun-
 ment en doute : & opiner, auoir opinion, penser, es-
 timer, cuidoer, ce dont nous faisons doute. Pour le re-
 gard du syllogisme captieux il ne produit que fau-
 seté, & erreur, chose toute contraire à la science.
 Apres auoir entendu en gros qu'est-ce que demo-
 stration voyons analytiquement & par le menu
 quelles pieces elle est composee & bastie.

*Quelles doiuent estre les conditions des principes,
 dont la Demonstration est
 composee.*

CHA

Ainsi que les artisans lors qu'ils veulent forger vn instrument propre ou à s'ier ou à couper des choses dures, ou à raplanir & polir les raboteuses, ou colorer vn corps, ont accoustumé de iuger des qualités & conditions requises à la matiere par l'usage d'iceluy. Par exemple, ils iugent que la matiere d'vn marteau doit estre dure; parce qu'il en faut battre le fer, & rōpre les pierres: & qu'vn pinceau au contraire doit estre fait de matiere molle & flexible, parce qu'il n'en faut que peindre & teindre la seule surface d'vn corps. De mesme pour l'usage de la demonstratiō, qui est de produire science, il faut faire prouision de principes (qui sont la matiere d'icelle) *vrais, prochains & immediats, premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion*: sans lesquelles conditions & qualités la Demonstration seroit manque & imparfaite. Aristote à ce propos a rapporté les susdites conditions des principes demonstratifs en mesmes termes que ie fay à son imitation: lesquels il a fort subtilement couchés: car les deux premieres conditions, sçauoir que les principes doiuent estre *vrais, prochains ou immediats*, ne se rapportēt qu'à leur matiere: mais les autres trois dernieres qui sont que ces mesmes principes doiuent estre, *premiers, plus cogneus, & causes de la conclusion*, se rapportent tant à la matiere, qu'à la conclusion: aussi sont-ils reduits en termes de comparaison & relation, d'autant que premier se refere à ce qui luy est posterieur, plus cogneu au moins cogneu, & la cause à son effect: en sorte que tels principes doiuent estre premiers, plus cogneus & la cause de ce qui est conclud par la demonstration. Encore faut-il expliquer plus clairement & particulierement les conditions susdites.

*Arist. r. 3.
l. i. poster.
Analys.*

N

Quels principes sont vrais, prochains ou immediats, premiers, plus cogneus & causes de la conclusion;

C H A P. VII.

PAR les principes vrais il faut icy entendre ce qui est vraiment en la nature: car de ce qui n'est point il n'y a point de science. Par les prochains immediats il faut entendre les choses qui donnent estre immediatement à l'effect, desquelles l'effect pend prochainement & sans moyen ny entre-deux. Ce que ie rendray aisé par vne distinction esclaircie d'un ou deux exemples. Il y a deux sortes de Demonstration, l'une appellee, *Par ce que la chose est*, d'autant que par icelle nous apprenons que certainement la chose est, quoy que ce ne soit point par la propre & prochaine cause. L'autre est appellee, *à cause de la chose est*, d'autant que par icelle nous n'entendons pas seulement l'estre de la chose, mais aussi dont elle prend son estre. Par exemple, si quelqu'un dit que les arbres ne respirent point, par ce qu'ils n'ont point de sentimēt, il en rapporte biē vne cause, toute esloignée & immediate: mais s'il dit que c'est d'autant qu'ils n'ont point de poulmon, c'est en disant sçavoir la prochaine, immediate & propre cause. Encore vn autre exemple. Si quelqu'un dit qu'il faut que l'homme est mortel, d'autant qu'il est animal, il rapporte bien vne cause telle quelle, & pas trop esloignée: mais s'il disoit, parce qu'il est vn corps mixte & composé des quatre elemens, il en monstreroit la vraye, propre, prochaine, & immediate cause, gumentant ainsi,

*(Tout corps mixte est mortel & corruptible,
 { Tout homme est corps mixte,
 { Tout homme donc est mortel & corruptible.*

Pour le regard des autres trois conditions elles coulent par vne mesme interpretation. Car qui sçaura que les principes d'une demonstration sont cause de la conclusion, sçaura par mesme moyen qu'ils sont premiers & plus cogneus; estant certain que la cause est toujours premiere & precedente son effect, & par mesme moyen plus cogneüe, si nō par les sens extérieurs, pour le moins par nature, & par l'intellect comme il nous faut monstrer en suite: & par mesme moyen nous rechercherons encores auant cela quelles choses sont les plus cogneües, les vniuerselles ou les singulieres.

Quelles choses sont les plus cogneües les vniuerselles ou les singulieres: & la cause ou l'effect.

CHAP. VIII.

Les interpretes & commentateurs d'Aristote ont embarassé la question proposée de tant de difficultés, & couuert du nuage de tant d'argumens les vns contre les autres, qu'au lieu de la nous esclarcir, ils la nous obscurcissent d'auantage: & au lieu de nous faire discerner quelles choses sont les plus cogneües, ils les nous redēt toutes incogneües.

In c. 5. li. 1. Physic.

Pour resoudre donc briuelement & clairement ceste question il faut sçauoir que les choses sont dites estre pl^r cogneües les vnes que les autres selon la nature ou selon nous. Il est certain que selon la nature les choses vniuerselles & plus cōmunes, sont les plus cogneües, c'est à dire les premieres en l'ordre de nature; parce que (cōme nous auōs dit ailleurs) elles ne reçoient point vne conuersion réciproque avec les singulieres. Ainsi tout homme est animal, mais tout animal n'est pas hōme: Si c'est Alexandre, il s'en suit que c'est vn homme: mais si c'est vn homme, il ne s'en suit pas que ce soit Alexandre.

Arch. 13. du liur. 3.

Selon nous ou à nostre respect les choses n'ont plus cogneües. ou par le moyen de nostre intellect, ou par le moyen de nos sens exterieurs.

L'Intellect a pour obiect les choses vniuerselles & les sens exterieurs les singulieres. Car lors que nous ne pouuons pas discerner d'abord les obiects des sens exterieurs, nostre intellect a recours à vne connoissance confuse des choses vniuerselles. Par exemple, si j'apperceoy Alexandre de fort loing sans pouuoir iuger que c'est, ie diray ou m'imagineray premierement que c'est vn corps: & à mesure qu'il s'approchera de moy, le voyant mouuoir ie iugeray que c'est un animal: & puis approchant de plus pres, que c'est un homme, & en fin l'enuisageant que c'est Alexandre. Et cest ordre de connoissance semble estre innaturel en nous. Car les petits enfans par vne connoissance naturelle & confuse appellent *pere* toute sorte de gens indifferemment, començant à rire & gayer & ne pouuât encore distinguer leur pere d'autres homes: ie dy leur pere naturel ou presomptif car (comme dit Telemachus dans Homere) à grande peine personne scait-il qui est vraiment son pere. Que cela soit dit sans blasmer les femmes. Et par consequent conclurre ce dessus les choses vniuerselles sont cogneües par l'entendement, & les singulieres par les sens exterieurs.

Quât à la cause & l'effect il y a pour ce regard vne que mesme differéce qu'entre les choses vniuerselles & singulieres. Car d'ordinaire les effects nous sont plus cogneus par le moien des sens exterieurs, & les causes precedent seló l'ordre de nature & par le cours de nostre entédement. Et quoy qu'aucun fois ils seblent marcher ensemble en sorte qu'il y ait mal-aisé aux ignorás de discerner lequel va deua

toute la cause precede tousiours en
 l'effect. Par exemple, aussi tost que
 par nostre hemisphere, il est iour : &
 qui est l'effect de la preséce du Soleil,
 le Soleil à nos yeux: mais naturellemēt
 de cōme la cause: Que si nous auōs
 peu auāt le leuer du Soleil, & vn peu
 , si est-ce qu'elle vient tousiours du
 de la splendeur deuāce la presence de
 que lors qu'on nous porte de la chan-
 d'ās la chambre le lōg d'vn degré, ou
 nous auōs de la clarté quelque peu de
 à voir la chandelle mesme, & apres
 . Et voila comment les principes de
 n sont dits estre plus cogneus.

excellence de la Demonstration.

CHAP. IX.

que nous prions beaucoup vn medi-
 cament que non seulement il est composé
 de précieux ingrediens, mais principale-
 ment lors qu'il produit des bons & rares
 effets sur l'anté du corps humain. De mesme
 nous iuger de l'excelléce de la Demonstra-
 tion non seulement elle est bastie de prin-
 cipes exquis : mais aussi en ce qu'elle guarit
 une maladie dangereuse & sale de nos-
 tre peché, à sçauoir l'ignorance. Car au-
 tres especes de syllogisme ne nous ap-
 portent qu'une simple opiniō & legera impression
 sur l'esprit, nous laissent tousiours quelque
 incertitude, & mesme bien souuent er-
 reur, l'atratiō seule produisant vne certaine
 congnissance de la chose par sa propre

cause, que nous appellons science, nous rend entièrement contents & satisfaits par vne ferme croyance ce que nous y adioustons. C'est elle qui laisse vnerueilleux contentement en l'ame des hommes doctes, & les fait distinguer d'aucc les ignorans & des bestes semblables. Car les ignorans sont en ce presque semblables aux bestes brutes: qu'ils voyent bien (disoit sagement le Philosophe Iamblicus) qu'il est iour, qu'il fait froid, qu'il fait chaud, que la Lune est en estat d'eclipse n'esclaire point, que l'hyuer l'eau prise des lieux profonds est chaude, & l'esté fresche: mille autres choses qui s'ot l'obiet ordinaire de nos sens extérieurs: mais ils ne scauent pas pourquoy ces choses-là arriuent ainsi non plus que les bestes, & pour le moins ils n'en scauent pas le plus souuent les vraies & prochaines causes. Or la Demonstration estant ainsi la plus parfaite & excellente espece de Syllogisme ou ratiocination à cause de sa matiere, faut rascher aussi de luy donner la plus parfaite forme de raisonnement.

Que les Demonstrations affirmantes sont plus excellentes que les negantes, & en quelle figure il faut demonstrer.

C H A P. X.

LES Demonstrations sont affirmantes & ostensives ou negantes: les affirmantes sont celles qui enseignent la chose par sa propre & vraye cause: les negantes sont celles qui montrent que certain effect n'est pas la vraye & propre cause de certain effect. Or les demonstrations estans des choses vniuerselles, il est aisé à voir qu'elles doiuent conclure vniuersellement: & par consequent qu'on ne peut demonstrer en la troisieme figure, parce qu'en ice

vn seul mode dont la conclusion soit
 par affirmation ny par negation, & dont
 la demonstration negante soit forte
 qu'en destruisant vne faulx & impro-
 nous fait ouuerture à la cognoissance
 vraye & propre: si est-ce qu'elle n'est
 parfaite que l'affirmante ou ostens-
 abord nous instruit d'vne science ter-
 re cognoissance, & ce faisant destruit
 les faulx, impropres ou elloignées car
 l'affirmation est plus excellente que la
 negation parce qu'elle dit l'estre de quelque
 chose, & la negation le non-estre: que parce aussi que
 on ne peut pas passer de la negation, & la ne-
 gation ne se peut pas passer de l'affirmatió. Car nous
 ne pouvons pas passer de l'affirmatió sans qu'il soit
 d'vne proposition negante, laquelle au-
 roit tout, & ne scauroit conclure
 en pas vne figure ny mode parfait ou
 l'interuersion d'vne proposition af-
 firme. Car chacun peut iuger en parcourant
 les des trois figures.

Les demonstrations affirmantes estant
 plus & parfaites que les negantes, il est
 le premier mode de la premiere figure
 la forme des plus excellentes & parfaites
 demonstrations, parce que seul de tous les modes
 l'vniuerselle affirmante: comme si se
 instruit que l'homme est sensible, ie
 ainsi:

*Animal est sensible,
 l'homme est animal,
 l'homme donc est sensible.*

Pour le regard des demonstrations negantes second mode parfait de la premiere figure *Celares*, est aussi plus propre que *Celantes*, qui est imparfaite ny *Cesare* ny *Camestres* en la seconde figure, parce que bien qu'ils concluent vniuersellement, ce n'est point pourtant avec telle euidence qu'en la premiere figure, ainsi que j'ay dit en son lieu.

Or d'autant que cy-deuant nous auons souuent fait mention de ce mot *principe*, lequel est homonyme, il'en faut distinguer les plus notables significations.

Qu'est-ce que principe & en combien de facons il se prend.

CHAP. XI.

Usques icy dans ce liure nous auons souuent vus de ce mot *Principe* le prenant pour les propositions dont est composé le syllogisme demonstratif, auxquelles sont requises toutes les cinq conditions cy-dessus expliquées. Mais encore en faut-il distinguer plus particulierement. Il est donc ainsi que ce mot *Principe* se prend improprement & largement pour toute proposition certaine, mais proprement pour celle-là seulement qui entre en la demonstration, en ce sens est appellé par le Philosophe *propositio immediata* parce qu'il n'est pas principe (en France *Commencement*) s'il y auoit quelque autre cause premiere qu'iceluy. Or des principes les vns sont appellés *Axiomes*, les autres *Positions*, que les Grecs appellent *Theses*. *Axiome* en Grec c'est à dire Dignité, lequel nom a esté attribué à ceste sorte de Principes, parce qu'ils sont dignes qu'on y a iouste foy sans autre preuue. Et se subdiuisent en ceux qui sont propres à chaque discipline,

Au ch. 7.
de ce liu.

197
communs à tous arts & sciences,
uons dit au ch.6. du liur.4.
ou positions se subdivisent aussi en
Hypotheses ou Suppositions, & de
ces ou Suppositions (en tant que
positions) sont rapportees & ac-
estant vrayes sans absurdité ; quoy
est point en effect : & sont fort fre-
quitées en Mathematique : comme
quand qu'il soit permis de tirer vne
lignes de vn autre point, du ciel à la ter-
re, ou à l'antarctique : ou en la Logi-
que, & autres disciplines, que de deux contra-
dictoires, d'accorder pour vraye l'vne ou l'au-
tre des dispositions nous ne proposons ny
rien d'absurde, ny d'impertinēt. Quant
à nous en parlerons plus commodé-
ment au liure suiuant: & nous suffira de re-
péter brièvement si par la demonstration
on peut acquiescer vne parfaicte cognoissance

*on on peut demonstret, & en quoy elle
differe de la Demonstration.*

C H A P. XII.

Le philosophe employant presque tout son se-
culier de la 2. Resolution à rechercher si la
verité de la chose peut estre demon-
strée, conclud en Demonstration, & si
non, en & instrument de sçauoir, c'est à
dire science demonstratiue, & si elle
n'est pas demonstration, a donné occasion à ses
disciples qui estoient trop à loisir, de disputer

N 5

ces questions-là avec tant d'alévation & contention presque inutile, qu'à la lecture on verra plus de bruit que de fruit. veu mesme que le tout est subtillement & élégamment resolu par le mesme Philosopho-
 Aristot. c. 9. l. 2. Posterior. Analyt.
 losophe au chap. 9. du liure preallegué. Toutesfois parce que les mots en sont trop obscurs aux apprenans, j'ayme mieux leur en donner intelligence d'une autre biais gardant le sens nō les termes. Il faut donc sçavoir que la définition des substances & celle des accidens est fort differente. Car la definition des Substances contient leur forme, qui n'est autre chose que leur propre essence, laquelle est ioincte à la matiere par soy-mesme, non par autre cause que conque, parce qu'elle est cause de soy-mesme, estant par soy-mesme. Ainsi disons nous qu'*animal raisonnable* est la definition, & l'essence & la forme de l'homme, & sa cause propre, & toutesfois c'est l'homme mesme: car il est homme, parce qu'il est animal raisonnable. Pour le dire donc en vn mot, les substances sont elles mesmes causes de leur estre, estant par soy-mesme, & ne procedant d'autre cause quelconque. Quant aux essences des Accidens, elles ne sont point causes de leur estre, mais dependent de diuerses causes, par lesquelles iceux accidens sont appliqués à quelque subject. Ainsi l'ombre n'est point de soy-mesme, mais par l'interuention de quelque corps opaque qui empesche la lumiere. Estant donc certain que Science n'est autre chose que la cognoissance de la chose par sa cause: les definitions ou essences des Accidens ayant seulement vne propre cause de leur estre, & non les substances: Il s'ensuit aussi que les definitions ou essences des seuls Accidens, non des substances peuuent estre demonstrees, estant prises pour medium

de la Logique. 199
volutions de la Demonstration de
l'essence d'un objet. Or que la
lud en vn mot, disant, que par mes-
s sçauons qu'est-ce qu'Accident,
py il est. Ainsi sçauons-nous en-
est-ce que le tonnerre, & sa cause:
t esclatant en la nuéc. Au contrai-
u essence des substances ne se peut
lure par Demonstration, attendu
cause de son estre que soy-mesme:
oyen aussi les substances ne peu-
onstrées, ains seulement leurs acci-
és. Ainsi ie ne puis pas dire la cau-
sais bien la cause de sa rougeur, de
Quant à la difference qui est entre
la Demonstration, elle est double.
monstration se faict avec discours:
gisme: & la Definition n'est qu'une
u enonciation. L'autre que la De-
eigne la cause de la chose: & la De-
e que la chose.
que ce liure estoit suffisant pour
ce que Demonstration, & qu'un
urs pourroit apporter plus de diffi-
é: estant certain que celuy qui aura
entendre tout ce petit ceuvre, fera
itaires, & forgera assés de questions
oit donc assez discoureu de la partie

LE

200



LE SEPTIESME
LIVRE DE LA
LOGIQUE, OV ART DE
discourir & raisonner.

CHAP. I.

A PRES auoir parcouru la premiere partie de la Logique, qui est appellee Analytique, Resolutive ou Iudicielle: il faut discourir sur l'autre partie, laquelle a trois noms. Car premierement elle est appellee *Dialectique*, de l'etymologie duquel mot nous auons parle au chap. 2. du liure 1. Apres elle est appellee *Topique*, c'est à dire, locale; du mot Grec, *Topos*, qui signifie Lieu, parce qu'elle enseigne à tirer & puiser des preuues & des argumens de certains preceptes & lieux communs, comme des fontaines. Elle est aussi appellee *Inuention*, parce qu'elle monstre à inuenter & trouuer des preuues & argumens non pas necessaires, comme la Demonstration, mais bien probables & vray-semblables: tellement qu'en dignité & en certitude, le syllogisme Topique est bien inferieur au Demonstratif: mais en usage il est beaucoup plus commun. Car la Demonstration ne sert que pour les sciences: & le syllogisme Topique sert non seulement à toutes les sciences, mais aussi pour le discours & entretien familier, ainsi que le Philosophe mesme le tesmoigne.

Titre.

s. C'est pourquoy il y a plusieurs
ages qui apres luy ont escrit particu-
liere-
ste partie: comme Ciceron, Quinti-
lian, Agricola, & autres, des œuures des-
seins de beaux, seconds & toisonnans rar-
reueillirons les plus gentilles fleurs,
par la definition & diuision du Lieu

Aristot. 2.
2. lib. 1.
Topi.

du Lieu, & d'Argument, & de leur diuision.

CHAP. II.

qu'il est aisé de trouuer les choses
& cachées quand on sçait le lieu où
elles sont: ainsi auant que nous pouuon
nous en aller à la recherche des preuues & argu-
menter le lieu où ils sont cōme cachés.
Ciceron a tres-bien dit que le Lieu
est le siege de l'argument: & l'Ar-
gument d'vne chose douteuse pour persua-
der. L'argument se prend en trois manie-
res: la premiere pour le sujet & l'abregé d'vn dis-
cours, autrement *le theme*. La seconde pour
le milieu, ou medium de l'argumentation:
c'est le commencement de l'argumentation:
car l'Argumentation consiste en discours comme le Syllo-
gisme, l'Induction, l'Enthymeme: & l'Ar-
gument proprement, n'est que le terme moi-
en lequel on cōclud l'attribué de son subject.
L'Argument proprement dit, se prend
generallement pour toute sorte d'argument:
c'est qui vient du mot Latin *Arguere*, c'est à
dire à prouuer. Or parce que les argumens
ont leurs lieux propres, dont ils sont extraicts,
et que le lieu & des argumens est vne mesme,
et que les uns sont artificiels & dependent des
autres.

Cicero in
partition.

Virgil. 2.
Æneid.
Degeneres
animos ti-
mor ar-
guit.



preceptes de l'art: les autres hors de l'art. Les artificiels sont subdiuifés en ceux qui sont propres à chaque discipline, comme à la Physique, à la Metaphysique, &c. dont nous n'auons icy que faire. Les autres sont communs esgalement à tous arts & sciences, lesquels il nous faut icy expliquer par ordre. Ces lieux & argumens communs se subdiuifent derechef en ceux qui touchent & concernent entierement l'affaire dont est question, & sont trois seulement, la *Definition*, le *Denombrement des parties d'un tout*, & l'*Etymologie*, source ou deriuation du mot: & ceux qui regardent aucunement la question proposée, qui sont treize selon Ciceron, *celuy des Coniugués, du Genre, de l'Espece, de la Similitude, de la Dissimilitude, du Contraire, des Adioincts, des Antecedens, des Consequens, des Repugnans, des Causes, des effets, de la Comparaison des plus grands, des pairs ou esgaux, & des moindres*. De tous lesquels nous traiterons par ordre.

Du lieu de la Definition.

C H A P. III.

LA definition tient à bon droit le premier rang entre les lieux qui concernent toute la question proposée, attendu qu'elle explique entierement toute l'essence de la chose définie. Or la definition regarde ou le seul mot, la voix, le nom, le vocable, la diction, qui n'est autre chose que l'etymologie, comme quand on dit que le triangle est ainsi appelé, parce qu'il a trois angles, dont nous parlerons cy-apres. Ou bien elle regarde toute l'essence de la chose définie: & celle-cy encore se subdiuise en celle qui est parfaite, & celle qui est imparfaicte. La definition parfaite est composée de deux pieces, sçauoir du gen

*Arch. 5.
de ce li-
ure.*

res-propre: comme celle-cy, *L'homme raisonnable*. L'imparfaicte est celle
différence tres-propre est composée
propriétés & accidens: & d'autant que
riche & accomplie; celle-cy est plus
que le iugemēt humain reconnoit
es tres-propres. Et s'appelle plustost
definitio, parce qu'elle depeint, es-
tost l'essence de la chose, qu'elle
est. Toutesfois l'argument tiré de la
chose descrite est aussi asseuré, que
is de la vraye & parfaicte defini-
nes donc desquels il faut en ce lieu
ens sont deux, & iceux contraires
ntraires subjets. Le premier, *A tout
on conuient, conuient aussi la chose de-
uement, A tout ce que la chose définie
aussi la definition*. L'autre: *A tout ce
peut conuenir, la chose définie ne peut
reciproquement, A tout ce que la
conuenir, la definition ne peut aussi
ple quand ie definis l'homme, ce qui
able: Homme c'est la chose définie,
nable la definitio. Il est certain que
cōuient estre homme, conuient aussi
nable, & reciproquement, à tout ce
estre animal raisonnable, conuient aussi
au contraire, à ce à quoy estre hom-
enir, ne conuient non plus estre animal
ciproquement, à ce à quoy estre ani-
ne conuient pas, ne conuient non
est. Toute la raison desquels axiomes
fondée sur la conuersion, recipro-
pondance de la definition & chose
defi*

definie, qui ne s'estendent aucunement l'une plus que l'autre. Tellement que d'icy nous pouuons apprehendre vne pareille maxime entre l'espece, sa difference tres-propre & sa proprieté en la quatriesme maniere, qui sont choses si reciproques que ce qui conuient à l'un cōuient aussi à l'autre, & au cōtraire ce qui ne peut cōuenir à l'un ne cōuient pas à l'autre.

Du lieu du dénombrement des parties.

C H A P. I V.

A Pres le lieu de la definition, s'ensuit tres-bien celuy qui regarde le dénombrement des parties: car il se rapporte aussi à toute la question proposée, artédu la reciproque connexité qu'il y a entre les parties & leur tout. De celieu il faut tirer quatre axiomes. Le premier, *Que le tout posé, toutes parties sont aussi posées*, comme si le corps humain est, il faut qu'il y ait teste, bras, iambes, ventre, &c. Le second, *Que si toutes les parties ioinctes sont, il faut aussi que tout composé d'icelles soit*: comme s'il y a teste, bras, iambes, ventre, & toutes les autres parties du corps humain, il s'ensuit qu'il y a vn corps humain. L'ay eue toutes les parties ioinctes, patce qu'une ou plusieurs si toutes ensemble n'y sont, ne peuuent composer le tout. Le troisieme axiome est, *Que si le tout est osté, les parties (pour le moins aucunes d'icelles) sont ostées* cōme s'il n'y a point de maison, ou toutes les parties d'icelle ou quelques vnes defaillent. Le quatriesme, *Que si toutes les parties, voire vne seule est ostée, le tout n'est plus*: comme s'il n'y a point de toit, ou muraille, le n'y paroy, ou fondement, il ne se peut conclure qu'il y ait maison.

Je veux encore dire cy-dessus en termes de l'art propres. Du tout aux parties l'argumét est bon aff

ma

ou à plusieurs, ou à toutes. Car si la
r conséquent & fondement, & mu-
& roict, &c. Mais en niant, l'argu-
n à toutes les parties, ains à vne, ou
nt : car pour dire que la maison
s'ensuit pas que le fondement ne
contraire d'une, plusieurs, ou tou-
tout, l'argument est bon en niant
ment n'est pas, ou le roict, &c. Par
aison n'est pas. Mais affirmant l'ar-
rien des parties au tout que par le
de toutes icelles, comme le fonde-
onsequent la maison, c'est mal con-
dénombrement de toutes les parties
n colligera bien que la maison est.
aut icy prendre garde qu'il y a des
es, desquelles le tout est composé &
desquelles le tout ne peut subsister,
humain sans teste, ou la maison sans
autres qui ne sont que parcelles, sans
ne laisse pas d'estre, quoy qu'il en
est: comme est au corps humain vne
ou en vne maison vne tref ou foliue.

du lieu de l'Etymologie.

C H A P. V.

que la definition explique toute l'es-
chose definie: de mesme l'Etymo-
oute la force du mot. Mais pour
est de ce lieu, il faut sçauoir que
nt ou Primitifs ou Deriuatifs. Pri-
qui ne prennent point leur origine
ins ont esté inuentez par la seule &
hommes tels qu'ils sont, comme

O

amour bien, mal, pierre, oiseau, &c. Deriuatifs sont ceux qui sont extraits d'autres mots, comme *oiseleur*, d'*oiseau*: *docteur*, de doctrine. Or est-il qu'il faut apres cela confesser que les argumens tirez de ce lieu n'ont rien qu'apparence, & fort peu d'assurance & fermeté, soit en affirmât ou niant, comme *il est Docteur, consequent il a de la doctrine: il est soldat, partant il est doyé: il n'est pas soldat, par consequent il n'est pas soldat* il ne s'ensuit pas ny en l'une ny en l'autre façon, n'y a preuue si fressle que celle-cy: si ce n'est pour persuader les ignorans. Voilà quant aux trois lieux regardent toute la question proposée.

Du lieu des Coninguez.

C H A P. V I.

C'Est icy le premier des lieux qui regardent communement la question proposée & non celle dont il s'agit: auquel on apprend de tirer consequence de Concret à l'Abstrait, ou de l'Abstrait au Concret. Nous appellons Concret (comme le droit congelé, attaché, nay & pris ensemble) certaine forme accidentaire en tant qu'elle est conioincte à son subiet: comme quand ie dy *Blanc*, ie signifie pas seulement la blancheur, mais aussi quoy que subiet auquel elle est attachée. Abstrait (comme qui diroit *retiré ou extrait*) n'est autre chose que ceste mesme forme accidentaire considerée sans son subiect par l'abstraction de nostre entendement: quoy qu'à la verité iamais l'accident ne soit hors de son subiect: comme qui considereroit *la Blancher* sans la chose blanche, *l'humanité* sans auoir esgard à l'homme, *la vaillance* sans auoir egard à aucun homme vaillant.

Or *Coningué* ne signifie autre chose en Latin que

ioi

me ioug: lequel nom est attribué aux
ndent les vns des autres , & partant
ous liez ensemble à cause qu'ils sont
out excepté en terminaison. En fin
sont les mots que nous auons ap-
es & Denominatifs aux Categories,
y nous monstrerons seulement la
nenter de l'vn à l'autre.

Liure 3.
chap. 2.

ertain que des vrais Coniugués ou
est à dire qui sont tels & de nom &
, l'argument est bon & en affirmant
me *il est vaillant, il a donc en soy de la*
viens, il a donc en soy du vice : il n'y a
Etrine, il n'est donc pas docte. l'en veu
r vn autre exemple du Poëte Pro-
ud que nul amant n'est libre , parce
e liberté en semblables mots:

les amans perdent leur liberté,
vit libre , ains en captiuité.

fois prendre garde qu'il y a des Ad-
s Logiciens appellent cas des Con-
s paronymizent avec les vrayes pa-
eux toutesfois l'argument n'est pas
é aux autres : comme il ne s'enluit
u ce iourd'huy crainte , par conse-
ntif & timide : Socrates a fait vne
il est fol. Et ainsi des autres : & la
vne ou peu d'actions ne font pas

aux du Genre, & de l'Espece.

CHAP. VII.

son espece ou especes estant relatifs
raicter ensemble , & ce fort brief-

uement d'autant que nous en auons discoutu a
 plement au 2. liure: L'argument donc est bien tiré
 Genre à l'Espece par negation non par affirmati
 Car il s'en suit bien de dire, *Il n'est pas animal*, p
consequent il n'est pas homme: & non pas ainsi, *Il*
animal, & par consequent homme: car il peut estre *chi*
loup, ou autre espece d'animal. Au contraire l'arg
 ment est bon de l'espece au genre par affirmati
 non par negation. Car il s'en suit bien de dire, *C*
un poirier, & par consequent un arbre: mais nó pas ain
Ce n'est pas un poirier, par consequent ce n'est pas un a
bre: car peut estre ce sera vn *prunier, cerisier*, ou au
 espece d'arbre. De mesme est-il de l'indiuidu à s
 espece, que de l'espece à son genre: car l'argument
 bon en affirmant, non pas en niant: & au contrai
 de l'espece à l'indiuidu il est bon en niant, non p
 en affirmant: comme *c'est Pierre, c'est donc un homm*
 non pas ainsi, *ce n'est pas Pierre, ce n'est donc pas*
homme. Il procede bien aussi de dire, *ce n'est pas*
homme, c'est donc Pierre: non pas ainsi, *c'est un homm*
c'est donc Pierre.

Du lieu de la similitude.

CHAP. VIII.

CE lieu cy n'est pas si propre à fournir des bo
 & forts argumens qu'à esclarcir les cho
 douteuses & instruire les personnes rudes & gro
 sieres: Aussi est-il plus propre aux Poëtes & Orateu
 qu'aux Philosophes. La maxime de ce lieu est tel
Des choses semblables la raison & la forme en est sēblab
 Sur quoy il faut se ressouuenir de ce que nous auo
 dit sur la fin du ch. de la Qualité au liure 8. à sçauo
 que les choses ne peuvent estre dites semblables qu
 raison de la qualité & partant si la similitude est fo
 d

209
accident que sur la qualité , elle n'est
et similitude. Toutesfois en matiere de
raisons toutes comparaisons , exemples
se confondent, quelquefois. Je n'ay que
porter icy qu'une ou deux: car chascun
pour peu de lecture qu'il y ait. En voicy
un exemple.

*Une fois un nocher diligent
sustenir la fureur de Neptune:
quelquefois l'homme sage & prudent
resister à l'aduerse fortune.*

*Pigeon vient aux tours bien blanchies:
flatteurs aux maisons enrichies.*
En toute similitude il y a deux parties
de composition, qui commence ordinaire-
ment par des mots, comme, *Ainsi que* : l'autre est ap-
pelée retour , & commence par tels
mots, comme, *Semblablement, Ainsi.*

En lieu de la Dissimilitude.

C H A P. IX.

Similitude, Dissemblance , ou Difference
est un mot commun pour la distinguer
(et propre) ne differe de la similitu-
de que par la negation: car elle a au demeurant
la mesme fondement.
En son lieu differe aussi du precedent par la
raison, estant tel : *Des choses dissemblables la
raison est dissemblable : car dissemblable vaut
pour dire non-semblable.* Par exemple: *Le soup-
çon n'est pas pour contenter tous auditeurs
dix. Il ne faut point auoir iour certain pour
faire les sacrifices.* Voicy encore un exemple
de similitude.

*Dont
nous auons
parlé au
liur. 2.
chap. 5.*

*Du flamboyant Soleil la lumiere doree
Touſiours à tours reuit, ne mourant que la nuit:
Mais noſtre courte vie auſſi toſt ne reluit,
Qu'à iamais elle encourt la mortelle ſerree.*

Du lieu des Contraires.

CHAP. X.

NOUS auons fort amplement diſcouru des con-
traires au chap. 13. du liure 3. leſquels nous
auons appellé generalement *opposez*, & iceux diſtin-
gué en 4. Eſpeces. Et à tant il ſuffira de rapporter iceux
les axiomes propres à chaſque eſpece pour en tirer
des argumens. La premiere eſpece donc des Opposés
ou Contraires, eſt de ceux qui ſont proprement ap-
pellez *Aduerſes*, deſquels l'un eſtant mis, l'autre eſt
oſté: ce que les Logiciens expriment autrement par
ceſte maxime: *Les contraires ſont conſequens aux con-
traires*: c'eſt à dire ſi nous affirmons vn contraire ad-
uerſe de quelque ſubiect, nous en nions par meſme
moyen, l'autre: luy attribuant l'un, nous le deſchar-
geons de l'autre, comme ſi nous diſions que Pyrrhus
eſt vaillant, il ſ'enſuit donc qu'il n'eſt pas couïard.

La ſeconde eſpece eſt des Relatifs, deſquels l'un
peut iamais eſtre ſans l'autre: parce que la nature le
produiſant enſemble (en ce qui concerne la relation)
il faut que de neceſſité ils ſ'entresuiuent touſiours
l'un l'autre: comme pere & fils, double & ſimple, &c.
ce que nous auons monſtré clairement aux Catego-
ries liure 3.

La troiſieſme eſpece eſt des Priuatifs, leſquels
iamais ne peuvent eſtre enſemble en vn meſme ſubiect, pou-
le moins en meſme temps & en vne meſme partie
comme la veue & l'auenglement ou cecité, l'ouye & la
ſurdité, &c. tellement qu'alleguât l'eſtre de l'un, il faut
de

conclurre & inferer l'absence de l'autre:
presumét: car si l'habitude est en vn sub-
iect sans doute n'y est point: mais si la
mesme subiect, il s'ensuit que l'habitu-
de plus, & iamais n'y sera en ce monde:
l'absence à l'habitude il n'y a iamais
presumét, comme nous l'auons aussi monst-
ré.

Une espece est des contradictoires, l'un
est vray de quelque subiect qu'il soit dict
vray faux: comme il est, ou il n'est pas
vray, ou il ne l'est pas: le Redempteur re-
ueindra pas: & ainsi de toutes autres
propositions, possibles, ou impossibles.

des Adioincts ou Conioincts.

CHAP. XI.

est plus propre aux orateurs & ha-
bité aux Philosophes: car il consiste
en la preuve qui se tire des circon-
stances, des lieux, & du temps. Es per-
sone le pays, l'aage, les predecesseurs,
nourriture, instruction, ou profession,
c'est vne Eglise, vn Palais Royal,
est, vne ruë publique, vn bois. vn lieu
temps, si c'est pendant que les autres
sont diuin, pendant que l'offensé rend
iugement, pendant qu'on iouë, &c. Car
ces circonstances aggrauent ou allegent le faict.
Il faut aussi rapporter les presomptions, sou-
spectives, & argumens, dont nous auons
parlé au chap. de l'Enrhymeme. Car à la verité
elles ont peu de force pour seruir de
preuve, mais coniointement elles seruent

beaucoup à la verification d'une chose qui d'ailleurs est incertaine. Ainsi disoit Ouide:

*Ces choses-là conjointes donnent coup,
Ores qu'à part elles n'aident beaucoup.*

Or il faut distinguer tous ces evenemens-là, & ces considerations & presomptions en trois : les premieres aduiennent auant la chose, comme les courroux, les menaces, &c. les secondes avec la chose, comme le combat, les coups, &c. les troisiemes apres la chose, comme la fuite, la crainte, le tremblement, le chancellement & peu d'assurance qui ne sert qu'à répondre. Toutes lesquelles considerations ne seruent de preuve à vn homicide.

Du lieu des Antecedens.

C H A P. XII.

ANtecedent ou Precedent selon l'ordre naturel, est ce qui precede & est premier qu'un autre, comme le Genre est premier que l'espece, la cause que l'effect : dont il a esté discouru au chap. du liure 3. Encore se prend ce mot *Antecedent*, pour ce qui peut estre le subject d'un autre en quelque proposition, en sorte que luy mis, il s'en ensuit un autre : dont a esté traité au chap. 13. du liu. 5. Mais en ce lieu *Antecedent* est pris en vne signification différente de ces deux-là, à sçauoir pour vne chose à laquelle de nécessité s'en ensuit vne autre, quoy que celle-cy qui s'ensuit soit naturellement preceder. Par exemple, si on dit qu'un champ est prest à estre moissonné, il s'ensuit de nécessité qu'il a esté semé, quoy que le semer precede le moissonner. De mesme s'il est vray de dire qu'une femme est enceinte, il s'ensuit tres-bié qu'elle a eu l'accointance du masculin : quoy que cecy soit precedét à cela. Or est-il que de l'antecedent

en ce champ, il a esté semé:
en ce champ,
a esté semé.

negation de l'antecedent ne s'ensuit
 du consequent. Car on peut auoir
 onner.

du lieu des Consequens.

CHAP. XIII.

aura remarqué cy dessus qu'est-ce
 ent, iugera facilement que le Con-
 t autre chose que ce qui s'ensuit à
 quoy que ce mesme Consequent
 n l'ordre de nature. Et comme l'ar-
 rien de l'Antecedent au Consequēt
 ion:au contraire il ne vaut rien du
 Antecedent que par negation:telle-
 nferer & conclurre la negation de
 aut disposer en la reprise la negation
 en ceste sorte:

as esté semé, il ne se peut pas moissonner:
sté semé,
nc moissonner.

nsuit pas de dire, Il a esté semé:il y a
 isson. Car toute la semence se peut
 e façons.

utre exemple.
it vertueusement il est noble,
as vertueusement,
s noble.

Du lieu des repugnans.

C H A P. XIV.

Liv. I.
cha. 13.

IL y a autant de difference entre les choses repugnantes & contraires qu'entre le genre & l'espece. Car tout ce qui est contraire est bien repugnant, mais tout ce qui est repugnant n'est pas contraire: d'autant qu'à vn contraire n'y a qu'un seul contraire, ainsi que nous auons monstré ailleurs: mais à vne chose quelle qu'elle soit vne infinité d'autres: voire toutes les autres d. differente espece sôt repugnantes: tellemét que *Repugnant* est ce qui ne se peut attribuer à ce à quoy il est repugnant: ainsi, *l'homme, l'Ange, le ciel, le feu, le metal, l'arbre, la pierre, &c.* sont entr'eux repugnans, & vn à tous, & tous à vn: par quel vn ne le peut vrayement affirmer de l'autre, & seulement nier: qui est la maxime fondamentale de ce lieu. Ainsi *Ænée* dans *Virgile* recognoist *Veneris* pour *Deesse* par les choses qu'il iugeoit en elle repugnantes à l'humanité, quoy qu'elle fust habillée fille quand il luy dit,

*Ta belle grace & ta voix, ô pucelle,
Me fait iuger que tu n'es pas mortelle.*

Du lieu des causes.

C H A P. XV.

D'Autant que ce Lieu est comme vne viue source, de laquelle ruiselle vne infinité d'arguments: il merite aussi que nous nous y arrestions plus qu'à d'autres: veu mesme qu'il n'est pas seulement necessaire à toutes les parties de Philosophie, mais aussi qu'il nous rend heureux en ce monde, si nous croyons le *Poëte Latin*, quand il dit.

Heur

blent noires, quoy que nous ouurions les yeux, & que le rayon de nostre veuë n'a point alors de diu ou entredeux transparent, selon les Optiques ou plustost par ce que le medium n'estant point miné les especes des obiects n'y peuuent estre representées & portees à nostre veuë.

*Aristot.
cap. 2.
lib. 2.
poster.
Ana'yt.*

La troisieme diuision est rapportee par le Philosophes mesme quand il dit que des causes les vnes sont de soy-mesme, les autres par accident. Les causes qui sont de soy-mesme se diuisent en quatre *l'Efficiente, la Matiere, la Forme, & la Fin.*

L'efficiente est celle qui precede l'effect, & premiere travaille à produire l'effect: & se subdiuisent en trois façons. La premiere subdiuision est, qu'il y a vnes sont naturelles, les autres volontaires & contingentes. Des naturelles les vnes ne peuuent estre sans matiere, comme le feu ne peut brusler le bois: les autres produisent quant & quant l'effect sans interuention d'aucune matiere, comme le soleil fait paroistre le iour, & chasse les tenebres éternes par sa seule presence. Ainsi le vin produit plusieurs effects que décrit Horace:

*Le vin fait au beuueur les secrets descouvrir,
Et sa vaine esperance en esprit reüssir:
Le pousse courageux desarmé dans les armes:
Luy deliure l'esprit des soings & des alarms:
Luy fait croire qu'il est & sçauant & disert:
Et en sa pauureté incurieux le pert.*

Les volontaires & contingentes sont celles, qui mesme ayant la matiere disposee & preste, n'agissent point si bon ne leur sèble. Ainsi l'architecte est cause efficiente de la maison, mais volontaire, car il agit si bon luy semble, quoy qu'il ait tous les materiaux requis à vn bastiment.

Subdiuision des causes efficientes est
en prochaines & immediates, comme
les: d'autres esloignees & mediates,
leulx, & ancestres.

Il est, que les vnes sont totales, les
autres partiales. Les totales sont celles qui agissent
pour produire l'effect de soy-mesme & sans l'aide
d'aucune chose: comme nous auons dit que le feu
brule tout le iour. Les partiales sont celles qui
ne peuvent produire leur effect, ains ont be-
soin de quelque autre cause coope-
rante & la mere ensemble produisent
l'effect, non l'vn sans l'autre. Soubs ceste
diuision sont comprises les causes motrices, impul-
sives, qui aident ou hastent pour le moins
à produire l'effect. Lesquelles diuisions ainsi
distinguees, il est aisé à voir que l'axiome ordinaire
est: *si la cause est mise, l'effect s'en ensuit, & au con-*
traire, si l'effect cesse, l'cause n'est plus. n'est assureé qu'és
causes efficientes, naturelles & totales, & pro-
ximes, & immediates, non és autres dont nous
parlons, si ce n'est que toutes les choses
sont requises à la production de l'effect,
tant & quant prestes & disposees: en-
tel cas, vous pouuez seulement dire, que
l'effect, ou sera, non pas qu'il soit encore.
C'est ainsi que les architectes & massons, & les
ouvriers, en bâtissant vn bastiment, quelque diligence
qu'ils apportent à l'œuure, il ne
peut estre la maison, qui est l'effect, soit quant
à l'effect. Toutefois en niant & ostant
ces causes-là, l'argument pro-
duction de l'effect. Ainsi disoit

Oste

Oste l'oisuete attentif au deuoir,

L'archer Cytherien n'a sur toy nul pouuoir.

La matiere est la cause de laquelle la chose faicte, comme du fer, vne serrure: de l'estain plat. De ceste cause l'argument à l'effect ne vaut affirmatiuement, ains seulement negatiuement il ne s'ensuit pas que la maison soit, encore que ayez tous les materiaux: ny vn habit, encore que ayez l'estofe: mais il s'ensuit bien que si vous n'avez aucuns materiaux pour bastir, ny estofe pour habiller, vous n'avez ny maison ny habits: i'enter ceux qui sont à faire: car à ceux qui sont desia faicte esté aussi autrefois requise pareillement la matiere.

La forme est la cause qui donne l'estre à la chose & se subdiuise en *Substantielle*, qui est la forme des substances, laquelle parfait & accomplit la matiere faisant autre chose qu'elle n'estoit auparauant: & *Accidentaire*, qui est sans matiere. Car les accidents n'ont iamais aucune matiere, encore qu'ils soient attachez à la matiere comme à leur subiect.

De la cause formelle à l'effect l'argument de consequence est tousiours bonne & assuree tant affirmatiuement que negatiuement suiuant ceste maxime. *La cause formelle mise, l'effect s'en ensuit quant, & icelle ostée, l'effect cesse par mesme moyen*: comme il s'ensuit tres-bien que si l'ame raisonnable est la forme de l'homme) est au corps humain, l'homme est vrayement: & si l'ame raisonnable est point, que l'homme n'y est non plus, quoy que le corps humain soit encore apres la separation de l'ame: car desia il a pris la forme de charongne, & consequent ce n'est pas vn homme, mais vne charongne. De mesmes est-il de la forme accidentaire, comme si la forme d'un liect ou d'un coffre est, il y a don

& au contraire si elle n'est pas il n'y
re. Icy ie veux aduertir le lecteur stu-
de Physique, c'est que la matiere
formes les vnes apres les autres: en
me succede tousiours en icelle par
autre. Par exemple, vn grain de
ne nouvelle forme lors qu'il se cor-
emps apres qu'il est semé: & encore
qu'il germe & verdoye: & puis enco-
qu'il est en l'espi: & successiuement
nt conuerti en farine: d'ailleurs vne
ngé en pain: en fin vne route diffé-
quand il se tourne en sang, en chair,

De mesme la matiere d'un chesne
ois vn gland: estant couppee ce n'est
mais vn tronc: estant ietee dans le feu
orme de charbon, & successiuement
à vient que la Priuation est appellee
ncipes naturels, non pas permanent,
r vne nouvelle forme ne peut iamais
matiere que par la priuation de la for-
autrement ne s'engendreroit iamais
n'estoit priué de sa forme, iamais il
deuoir la nouvelle forme d'oiseau:
ru plus amplement en ma Physique,
intenant à nostre discours.

use pour laqllle on fait quelque chose,
étiō, & la derniere en l'executiō: cō-
ui est la fin & le but de celuy q bastie
ognoissance des choses est la fin & le but
s estudiōs aux bōnes lettres. De ceste
argumés pour verifier les qualitez de
Ainsi pouuons nous dire q celuy-là,
heureux lequel préd les armes cōtre
son

son pays : & au contraire que celuy-là est le plus noble & vertueux qui s'arme pour la defense de son pays: parce que celuy-cy se propose vne fin vertueuse & honorable, & celuy-là vne meschante & malheureuse. Il faut encore icy obseruer que la matiere & la forme sont causes permanentes en l'effect qui entrent en la composition d'iceluy, qu'elles ne se perdent ny dy-ie, partie de son estre : & que l'efficiente est celle qui agit pour la production de l'effect, & qui luy apporte sa forme: & que la fin meut aussi la cause efficiente, mais que nulle de ces deux n'entre en la composition ou production de l'effect. Voilà qu'on voit aux causes qui sont par soy-mesme.

Pour le regard des causes accidentaires, elles sont de deux sortes. Car les vnes aduiennent outre l'intention ou intention de l'agent, comme si ceux qui labourant la terre trouuent vn thresor caché: comme la pesche des Milesiens, qui pescherent vn pie d'or au lieu de poissons. Les autres causes sont celles qui sont bien certaines, mais toutesfois ne produisent icelles l'effect ne lairroit point de s'ensuiure par sa propre cause. Ainsi les commandemens de Dieu & la prescience sont bien vne cause accidentaire du pechez: mais la propre & vraye cause, c'est la mauuaise volonté plus encline au vice qu'à la vertu, laquelle eust produit le peché commis quand bien il y a commandemens & la prescience de Dieu ne seroit pas considerez. Soit assez dit des causes: venons maintenant au regard tenant aux effects.

Du lieu des Effects.

C H A P. X V I.

LA cause & l'effect estant relatifs, il sera bien facile d'entendre qu'est-ce qu'Effect à celuy qui est le

rema

de nous auons discoursu des causes
ent. Or l'axiome de ce lieu est que
suit quant & quant la cause ou pour le
é. Car s'il appert de l'effect, il faut
la cause materielle & formelle appa-
ce qu'elles sont permanentes & en-
osition de l'effect, comme il a esté dir-
edent: mais pour le regard de l'effi-
n'est pas necessaire qu'elles soient
qu'elles ayent esté, comme l'archi-
on qui est la cause efficiente d'icelle
airement autant que la maison de-
outesfois quand c'est vne cause na-
re sans moyen, elle s'ensuit recipro-
ffect, comme s'il est iour, il s'ensuit
en nostre hemisphere: & si la Lune
ensuit que la terre est entre elle & le
la finale elle depend ordinairement
z: c'est pourquoy elle est incertaine.
ne sert aussi negatiuement à ce Lieu.
effect osté la cause est aussi ostée: l'effect
peut estre. Mais il n'est asseuré qu'en
le: comme si la maison est rasée, la
est aussi esuanouie: mais neantmoins
estre encore, & la matiere, & la fin:
iciente naturelle & propre qui agit
la formelle, & se perd tousiours
omme s'il n'est pas iour il s'ensuit
leil n'esclaire pas en nostre hemi-
eurs ce lieu icy est fort vtile pour
uses & les qualitez d'icelles par leurs
s'il estoit question de prouuer que les
nglois sont ennemis, il seroit aisé à
les effects, comme parce qu'ils se

P

font la guerre: car la guerre est vn effect de la haine.
 Et qui voudroit monstrer que la guerre ciuile
 pernicieuse, le fera facilement par le denombrement
 des effects mal-heureux qu'elle produit. Toute
 quelle preuue est fondee sur vn axiome commun
 toutes sciences, rapporté par le Philosophe en ces ter-
 mes, *La cause par laquelle l'effect est tel, doit estre
 mesme encore plus telle,* comme d'autant que par le
 quelque chose est chaude, il faut que le feu mes-
 le soit encore d'auantage. Sur lequel axiome il faut
 remarquer trois choses. La premiere, qu'il s'entend
 seulement des qualitez, comme ce mot *Tel*,
 monstre: car il ne s'en suit pas de dire, par le moyen
 du pere le fils est homme, par consequent le pere
 plus homme que le fils: parce qu'en cet exemple il
 question de la substance, de laquelle le suldit axiome
 ne se peut entendre. La seconde, qu'il faut que
 cause soit susceptible des mesmes qualitez que l'
 effect: car ceste consequence ne vaut rien; *Alexandre*
est yure par le moyen du vin, partant le vin mesme
 est encore plus yure: pareillement il ne s'en suit pas
 dire, le couteau tranche par le moyen de la queue
 laquelle il a esté esguise & esmoulu: partant la queue
 doit encore trancher d'auantage, car ceste propri-
 & qualite ne luy conuient pas. C'est pourquoy *Hoc-
 ce* disoit en son art. Poëtique:

Vous enseignant icy l'art de la Poësie,

Je fais comme la queue vnie & bien polie,

Qui fait trancher le fer, qui fait trancher l'acier,

Quoy qu'elle toutesfois ne puisse rien trancher.

En troisieme lieu il faut noter que la matiere
 le subiect de telles qualitez quelquefois est cause
 c'est axiome semble faux. Par exemple, *une piece
 fer bien eschauffee & rouge encore de la chaleur*

est plus chaude à toucher que le feu
chauffée, contre la teneur de nostre
ouient de la crassitude ou solidité du
ruflant & chaud que le feu mesmè,
t, non naturellement: car le feu brus-
ce fer eschauffé diminuera petit à
oute sa chaleur s'il est esloigné du

*comparaison des choses plus grandes,
egales & moindres.*

C H A P. X V I I.

ppremement *plus grand, pair ou egal,* &
ent quantité: mais en ce lieu *plus*
plus vray-semblable & probable: *pair*
vray-semblable: *moindre*, ce qui est
lable. L'argument qui se tire de ce
ou plus vray-semblable est fondé
Si ce qui est plus vray-semblable n'est
raison ce qui est moins vray-semblable
exemple, Si dix mille hommes ne
ne place, mille ne la forceront pas.
ecy & les autres comparaisons, il
garde que toutes les circonstances
lieux, & du temps soient egales
ar il se pourroit bien faire que mille
soldats executeroient ce que dix
experimenter couards n'oseroient
& qu'aucunesfois vne place sera
munie qu'une autre: que les vns au-
chef que les autres.

de l'egal à l'egal l'argument est bon,
qu'en niant, avec l'observation des

suſdites circonſtances: comme ſi les Rois de France
autrefois oſté le duché de Guienne à l'Anglois par
rebellion, le Roy qui regne à preſent en France en paſſe
pourra faire le meſme. Si Brutus eſtant Conſul a leg
ment puni les traîtres à la Republique, auſſi l'a pu
Ciceron eſtant Conſul, comme luy. Et au contraire,
ne l'a peu iuſtement, l'autre ne l'a peu auſſi.

L'argument qui procede du moindre ou
vray-ſemblable n'eſt bon que par affirmation,
fondé ſur ceſ axiome: Si ce qui eſt moins vra
ble, eſt neantmoins: à plus forte raiſon ce qui e
vray-ſemblable, eſt auſſi: comme ſi le ſimple hon
doibt eſtre puni, à plus forte raiſon le parric
celuy qui s'attaque au magiſtrat merite punir
plus forte raiſon celuy qui s'attaque au Roy m
Sur ce propos ie veux remonſtrer au lecteur
dieux qu'en toute diſtribution de recompen
de ſupplice, & qui fait par comparaiſon, il
proceder par la formalité de la iuſtice diſtrib
dont fait mention le Philoſophe au liu. 5.
Morales: laquelle requiert qu'on y procedep
proportion non Arithmetique, mais Geomet
car la proportion Arithmetique diſtribue
ment & indifferement à toutes perſonnes
recompensés & les peines ſans auoir egard au
ditions, qualitez, merites ou demerites d'
mais la proportion Geometrique prend garde
cela, & recompence ou punit chaſcun ſele
merite ou demerite. Par exemple, s'il euſt eſt
ſtion apres le ſac de Troye de recompenser T
tes, qui eſtoit homme de peu, Vlyſſes pruden
taine, & Achilles le plus vaillant de tous les
preſuppoſant qu'Vlyſſes meritoit dix fois aut
Therſites: & Achilles dix fois autant qu'Vlyſſ

dix escus à Vliffes quand on en eust
 fures, & dix à Achilles quand on en
 liffes. Ce que i'exposeray plus am-
 morale.

esté discouru des lieux Artificiels: il
 n'en tenant de ceux qui ne dependent
 mais empruntent la preuue d'ailleurs.

ux empruntez hors de l'art.

H A P. XVIII.

veues qui se prennent hors de l'art,
 portent à quelqu'un des lieux arti-
 ciaux dire en vn mot (avec Ciceron) *Cicero in*
 il est ou Diuin, ou Humain. Diuin *Partis.*
 vens, comme les oracles, les respon-
 & prestresses, les diuinations qui se
 peent des entrailles des bestes sacri-
 uillies & trepignement des oyseaux,
 iceux volans : par les augures, &
 des songes : Ce que nous conuer-
 est escript au vieil & nouveau Testa-
 ordonnances de l'Eglise, soit par
 adition.

ge humain soit escript ou de parole
 u extorqué par force, comme par
 estion. Quant à l'authorité des
 ges, il faut la referer à l'art, plustost
 esmoignage. Car en chasque disci-
 ns personnages signalés, l'authorité
 precepte asseuré, & est alleguée.
 bitable : comme en la Theologie
 & nouveau Testament) nous auons
 es saints Peres : en la Philosophie

Aristote sur tous, & quelquefois Platon : és Mathématiques, & particulièrement en la Geometrie elide: en la Medecine Hippocrate & Galien: en Jurisprudence les responses des anciens Jurisconsultes apres les ordonnances & edicts des Empereurs des Rois. L'autorité desquels est de tel poids, elle ne sert de preuue & argument necessaire, comme celle de Pythagoras entre ses disciples, à tout le moins sert-elle comme probable. C'est pourquoy Aristote mesme dit qu'une chose probable est celle qui est approuuée par toutes personnes, ou la pluspart, ou pour le moins des hommes sages, & de tous ou la pluspart, ou ceux desquels l'autorité est plus remarquable & la plus receüe. Et de là Socrate dit que les bonnes disciplines sont fondees sur l'autorité & raisonnement pas que ceste autorité sans raison : mais parce qu'il seroit mal aisé (comme dit vn ancien Jurisconsulte) de rendre raison de ce qui a esté ordonné & trouué bon par les precepteurs nos ancestres: à cause dequoy il faut recevoir leur autorité, comme vne raison euidente & receüe. C'est tout ce que nous auons à dire du syllogisme probable, Dialectique ou Topique. Il reste de parler seulement du Sophistique, non pour deceuoir autruy, mais pour empescher que nous ne soyons deceus & circonuenus par les captions & ruses Sophistiques. Aussi à la verité la partie contenüe au premier livre suiuant n'est pas proprement de l'art, ains seulement pour monstrier cōbien elle est differente & esloignée des vrais & legitimes preceptes de l'art. Et à cause (comme i'ay dit ailleurs) Aristote l'a intitulé *reprehension ou correction des Sophistes.*

*Aristot.
au chap.
I. du I.
des Top.*

INVICTIESME

YRE DE LA
IQUE, OV ART DE
descourir & raisonner.

CHAP. I.

ut ainsi que pour combatre sans dan-
r il ne suffit point d'auoir des armes
ensiuues, comme l'espee, la lance, la pi-
le, la pique : mais aussi des defensiuues
nt à parer aux coups , comme le poi-
chier, la cuirasse. De mesme pour bien
descourir il ne suffit pas de scauoir les
rt, & la vraye & legitime forme pour
autres: mais il faut aussi auoir en main
se defendre contre les surprises, & astu-
tes: lesquelles il reste à descouuir pour
œuvre.

isme trôpeux & captieux (que les Grecs
logisme) est erroné ou en la matiere, ou
l'erreur vient de la matiere, il est certain
opositions, ou toutes les deux sôt faulles:
our s'en depestrer, c'est la seule negation
appert estre faux. Quât à la forme l'er-
de trois choses. La premiere que le syl-
point en mode & en forme, c'est à dire,
posé selon les preceptes que nous en
n traitant des figures: cômme si-on argu-



mentoit avec deux propositions ou negantes ou particulieres en quelque figure que ce soit: ou bien en seconde figure avec les deux propositions affirmatives: ou bien en la troisieme concludant vniuersellement: ausquels paralogisme il n'est besoing d'auoir responce que de la negation de la conclusion & consequence, quoy que les propositions sont vrayes, comme nous auons monstré au lieu preallegué.

Le second erreur qui peut se trouuer en la forme vient des mots mal pris, mal entendus, ou propo-
captieusement: que les Logiciens appellent *Erreur en la diction*. Le troisieme vient des choses mesmes & s'appelle *Erreur hors la diction*. Ayant donc aille-
traicte de la premiere: il reste maintenant à monstrer la maniere de dissoudre les autres deux avec la lumiere du precepte, comme le Soleil par sa clarté dissout & dissipe les nuages sombres & tenebreux.

*Au lieu 5.
 de ceste
 oeuvre.*

Des erreurs & surprises qui sont en la diction & premierement en l'homonymie.

CHAP. II.

Les surprises ou erreurs qui procedent de la diction, c'est à dire des mots, sont fondees ou sur l'homonymie, ou sur l'amphibolie, ou sur la conionction, sur la disionction, ou sur la figure de la diction. Les Grecs & Latins y adioustent aussi celle qui prouient de l'accent, ou de la quantité des syllabes: laquelle estant inconnue aux François, au lieu d'icelle nous pourrions mettre celle qui vient de la diuerse esriture.

La surprise fondee sur l'homonymie prouient de ce qu'un mot homonyme, equiuoque, & signifie plusieurs choses diuerses, est pris en l'une proposition d'une façon, & en l'autre d'une autre. Mais telle surprise

br

uiter; parce qu'il suffit de distinguer
bord l'homonymie, disant qu'en tel
ication cecy est vray, & en tel non-
gumenteroit ainsi:

Animal domestique:
poisson & l'estoille appellez chien sont ani-
mes.

nguant les diuerfes significations de ce
de mesle de ceste ambiguité capricuse

reur ou surprise qui prouient de
l'Amphibolie.

CHAP. III.

ie en Grec signifie *doubte* qu'aucuns
al à propos *Amphibologie*; se fondans
ymologie du mot *Amphibolos*, qui
uc, & *logos, langage*. En quoy ils se trom-
car selon ceste double Etymologie, il
Amphibologie. Outre ceste raison i'ay
é du Philopophe, qui traitant de ceste
a de son Organe, dit tousiours *Amphi-*
el nous ne pouuons faillir en cela.

& surprise vient de l'Amphibolie lors
raison, vn mesme propos se peut en-
ers voire contraires sens: comme
es oracles des faux Dieux, lesquels in-
nos futures dont ils n'ont la cognois-
ndices & coniectures: pour couvrir
ur ignorance respondoient douteuse-
l'oracle d'Apollon rédu à Crésus Roy
enqueroit de l'euenement d'vne guer-
enoit contre Cyrus Roy de Perse:

*Nom du
fleuus.

ut Halys * *destruira grand puissance.*

lequel oracle Cræsus interpreta en sa faveur, néanmoins fut defeat & pris en la bataille. Ces mots *destruira grand puissance*, se pouuoient aussi bien entendre de la sienne que de celle de son ennemy. En voicy encore vn autre rendu à Pyrrhus contre tant le mesme oracle sur la guerre qu'il vouloit faire aux Romains:

○ *O Pyrrhus, se te dy les Romains pouuoir vaincre.*

Le double sens appert mieux au vers Latin:

Aio te, Æacida, Romanos vincere posse.

Mais encore le peut-on icy voir en ces mots, *Tes pouuoir vaincre les Romains*, ou bien, *les Romains pouuoir vaincre*. A tels Ænigmes & Sophismes il faut user de distinction, comme en l'homonymie par s'en désuelopper & demander en quel sens prend raison ou propos celuy qui parle ainsi ambiguëment.

De la surprise ou erreur qui procede de la conionction

C H A P . I V .

LA surprise est fort trompeuse quand nous coniectionnons vne conionction faulse des choses qui separentement vrays: comme:

{ *Cherilus est bon,*

{ *Cherilus est Poëte,*

{ *Cherilus est donc bon Poëte.*

De mesme en cest exemple:

{ *Annibal est mauuais,*

{ *Annibal est Capitaine,*

{ *Annibal est donc mauuais Capitaine.*

Car au contraire Cherilus estoit vn bon homme mais vn fort inepte Poëte: & Annibal vn mauuais homme, mais tres-bon Capitaine. l'en veulx en proposer deux exemples.

Le premier est tel;

de la Logique. 132
né de ce que tu as entendu,
tendi des oreilles,
s'oreilles qu'il s'est tué,
a del'homonymie.
ere-mineur ou Cordelier.
semblables argumens il faut respon-
sation de la consequence, parce qu'ils
en mode & en forme, & qu'ils colli-
onction fausse des choses separément
court, que cela est vray separément, non
ement,

reur ou surprise prouenant de la
Disjonction.

CHAP. V.

rouient de Disjonction ou Diuision,
gumét est composé des principes vrais
nt, & faux separément. Par exemple,

- is, il y a deux,
- is font cinq,
- il y a trois, il y a cinq.
- tre.
- tre font nombre pair & impair,
- tre font sept,
- nombre pair & impair.

mens il faut répondre toujours par la
a consequence, parce qu'ils sont com-
cipes (comme nous auons dict) vrais
nt, non separément. Car au premier
est vray que là où il y a trois il y a
onioinctement, non pas separément.
ur sont bien en trois inclusuement,
mais

mais non pas separez de trois. Pareillement en l'autre exemple il est vray que trois & quatre sont nombre pair & impair, mais c'est parlant de ces deux nombres ensemble, non pas de chascun à part : car trois à part n'est pas nombre pair & impair, ny quatre non plus. Aux ignorans & grossiers il seroit aisé en matiere aisée de voir l'erreur, mais difficile de dissoudre: & en matiere obscure & douteuse il le seroit impossible de s'en descharpir sans la lumiere de ces preceptes.

De l'erreur ou surprise prouenant de la figure de la diction.

CHAP. VI.

LA surprise qui vient de la figure de la diction est ainsi appelée, parce qu'en icelle les mots ou dictionz sont figurées d'autre façon en la conclusion qu'en l'une des propositions passant d'un genre en l'autre: comme en cet exemple:

{ *Ce que tu as ce iourd'buy achepté, tu l'as mangé,*
 { *Tu as achepté de la chair crüe,*
 { *Tu as donc mangé de la chair crüe.*

Il est aisé à voir que c'est passer d'un genre en l'autre: car en la proposition il n'y a que la seule & simple substance, disant, *Ce que tu as achepté*: Et en la reprise & conclusion la diction est autrement figurée & façonnée, la substance estant habillée de sa qualité en ces mots *chair crüe*: car pour bien former l'argument il suffisoit de dire simplement *chair*, sans adiouster *crüe*, d'autant que telles qualitez se changent facilement, & ne demeurent pas continuellement avec leurs substances. Encore vn autre exemple

*tu & ne l'as plus tu l'as perdu,
petite teste estant enfant, & ne l'as plus,
perdue.*

ser de la seule substance à la quantité:
position, ces mots *Ce que tu as eu*, signi-
fient, comme *substance*: & puis en la
petite teste, monstrent & Substance
semble. Car la substance ne s'est point
que la petitesse ne soit plus: c'est à
remente toujours, encore qu'elle ne
comme elle a esté. Il faut donc nier la
consequence comme estant Sophisti-
& trompeuse, à cause de la transition
de genre en vn autre.

surprise fondee sur la diuerse escriture.

CHAP. VII.

font versez en la langue Grecque &
sçavent bien que l'Accent & la Quan-
tité qui fait les vnes longues, les autres
autres indifferentes, change bien sou-
uent de signification. Mais en la langue Françoisse
il n'y a jamais ou fort rarement: toutefois au
Francois, nous auons la diuerse escriture
de plusieurs sens: comme qui escriroit *Haler*, pour
tirer, pour *Allaiter*: *pois*, pour *poids* ou *poix*:
pour *poisson*, desquels mots la prolation est bien
differente, & la signification fort

Or quand tels mots sont entrelassez
l'un sur l'autre pour d'autres qui se prononcent de
maniere differente, la distinction en
est difficile: comme nous auons dit des ho-

Des

294
Des erreurs & surprises prouenant des choses mesmes, & des mots: & premierement de l'Accident.

CHAP. VIII.

A Pres auoir traité des erreurs, surprises & fallaces qui prouiennent simplement des mots: rest e à discourir de celles qui viennent des choses mesmes, lesquelles sont sept en nombre, De l'Accident: De ce qui est dit selon quelque chose, & precede à ce qui se dit simplement: De la faute de ne sçauoir reprendre: De la demande du principe ou commencement: Des consequens: De prendre pour la cause ce qui n'est pas cause: De l'interrogation multipliee.

La surprise & l'Accident procede en trois sortes: premiere quand on attribue conioinctement deux ou plusieurs accidens à vn mesme subiect avec absurdité & fausseté, quoy que separément ils luy conuiennent comme en cest exemple:

{ Ceste cheure est rieme,
{ Ceste cheure est mere,
{ Elle est donc ta mere.

Dont on se demesse en niant la conclusion: d'autant que ces accidens-là conuiennent bien separément au subiect, mais non pas conioinctement: font conioincts tout autre sens qu'estant separez.

La seconde surprise de l'accident vient de ce que nous attribuons au subiect ce qui conuient accidentairement à l'attribué, comme en cest exemple,

{ Homme n'a que deux syllabes,
{ Alexandre est homme,
{ Alexandre donc n'a que deux syllabes.

Et celuy-cy.

Anim

...re,
...nimal,
...est genre.

...tion desquels sophistes il faut se sou-
... nous avons dit en vne regle des pre-
... tout ce qui conuient essentiellement
... aient aussi au subiect, mais s'il ne luy
... cidentairement, il ne s'en suit pas qu'il
... ubiect, ainsi qu'il est aisé à voir en ces
... les.

*Au lin. 3.
chap. 4.*

...s Géometres apres auoir décrit les
... les, Quadrangles, Rhombes, & autres
... ne en son espèce, comprennent toutes
... le nom de Trapezies, comme qui di-
... e contenant d'en proposer quelques
... ce qu'il seroit trop mal aisé de les re-
... certaines espèces, de mesme apres auoir
... es les surprises fondées sur l'accident
... & redigé sous les deux premieres
... uient commodément ranger, ie veux
... ues les autres sous le troisieme, sans
... trement que par quelques exemples:
... est reli

... ce que ie te veux demander,
... demander: ton nom,
... ne pas ton nom.

... a consequence: parce qu'encore bien
... que ie ne sçache point de te demander
... eux demander auant que tu me le de-
... fois il se peut faire que ie le sçay.

... tu ne les pas,
... e,
... pas humaine.

L'erreur

L'erreur vient seulement de l'accident en ce que
cidentairement ie ne suis pas celuy que tu es ,
essentiellement ie suis ce que tu es , c'est à dire, ie
homme comme toy, mais tu es vn indiuidu, vn ho-
me à part, & moy vn autre: tu es Cesar & moy An-
ne, mais tous deux neantmoins hommes.

Le troisieme:

{ Ce qui est icy n'est pas à Rome,

{ L'homme est icy.

{ L'homme n'est donc pas à Rome.

Il faut soudre celuy-cy comme le precedent: c'est
est vray que l'homme en quelque indiuidu, com-
Iean, ou Pierre, qui est icy, n'est pas à Rome, mais
ne s'ensuit pas que l'homme ne soit à Rome, en di-
tres semblables indiuidus : & (comme nous au-
dit à la fin du premier liure) par tout où il y a
indiuidus, se trouue quant & quant l'vniuersel.

*De la surprise qui vient de la consequence
simple, tiree de ce qui a esté dit selon
quelque chose.*

C H A P. IX.

Ceste surprise est appelée des Logiciens en-
mes racourcis, *Du dire selon quelque chose au-
re simplement*, c'est à dire, quand on tire vne co-
quence à l'estre simple de ce qui a esté proposé:
quelque autre chose: & plus clairement, quand
plus de mots au subiect de l'antecedent qu'au sub-
du consequent, & plus en la proposition qu'en la
tion ou conclusion: comme en cet exemple.

{ Il ne faut point faire des images pour les adorer,
{ Partant il ne faut point faire des images.

est pas d'autant qu'en la proposition i'ay
que chose apres *Images*, qui cause la
celles: & cependant i'infere & con-
negation toute simple.

estuy-ci,

ne se peut establir loix pour abroger:

ne se peut point establir les loix.

ore,

ne se peut aller à l'Eglise pour negocier & mo-

ne se peut point aller à l'Eglise.

ordinaires tirent de telles con-
sistent argumenter bien subtilement;
respondre par vne pareille absurdité
de pareils exemples: parce qu'ils n'é-
nt la vraye raison de la negation qu'il
elles consequences.

*ne se peut point aller à l'Eglise qui vient à faulx de ne sçauoir
reprendre.*

CHAP. X.

ne se peut point reprendre, signifie ici ne sçauoir
ne se peut point ignoistre qu'on nous propose vne
ne se peut point apparence & figure de contradiction
ne se peut point contradiction ou contrarieté, & au
& ne se peut point reprendre, la recevoir pour bone
ne se peut point qui aduient en quatre manieres. La
ne se peut point ceste contradiction ou contrarieté
ne se peut point pas à vne mesme chose, comme

ne se peut point né, & apte aux lettres,

ne se peut point né, & inepte aux armes,

ne se peut point né, & mal-né, & apte & inepte.

ne se peut point ne se peut point elle n'est point iouxte & suiuant

ne se peut point se, comme

Q

{ Ces deux tableaux sont egaux en largeur,
 Et inegaux en longueur,
 { Ces deux tableaux sont donc egaux & inegaux.
 La troisieme quand elle n'est point prop
 semblablement, ains diuersement, comme
 { Socrates estant assis ne se promeine pas,
 { Socrates enseignant au Lycée se promeine,
 { Socrates donc se promeine, & ne se promeine pas.
 De mesme est cest exemple.

{ Alexandre estant yure est furibonde,
 { Alexandre estant sobre est sage,
 { Il est donc & furibonde & sage.

La quatrieme ressemblance & faulse represe
 tion de contradiction vient de la diuersité du t
 quand l'une proposition s'entend d'un temps &
 ere d'un autre, comme

{ Polypheme estoit petit en son enfance,
 { Et grand en l'aage viril,
 { Polypheme donc estoit grand & petit.

Ainsi sera-il aisé de dissoudre ces captions tr
 peuses en prenant garde, si telles contradictions
 contrarietés manquent en quelqu'une des qu
 choses susdites.

De la surprise qui vient de la demande du princ
 ou commencement.

C H A P. XI.

Nous sommes deceus par la demande du prin
 ce ou commencement, quand apres auoir nie
 que chose, le discours & la dispute s'eschauffa
 protelant, on nous demande en autres termes
 mesme chose que nous auons desia niee est vray
 que nous l'accordons pour telle : Comme si l'a
 nie ceste proposition, *Toute vigne bourgeoanne, & c*

de la Logique. 239
de celle-ci vraye, Toute plante bour-
conuaincroit & contraindroit à ac-
vraye ceste-mesme proposition que l'a-
me faulſe, en ceste façon.

bourgeonne,
à plante,
me bourgeonne.

que pour euitter vne telle surprise qui
teuſe, il faut bien prendre garde à ne
ſoubs le voile d'autres mots, de te
t nous aurions nié.

prise qui vient de Conſequences
non reciproques.

CHAP. XII.

riſe n'aduiet gueres qu'à ceux qui
groſſiers, rudes & ignorans, quand ils
nt ainſi qu'une choſe s'en enſuit à vne
e celle-cy. reciproquement s'en en-
: comme qui argumenteroit ainſi:

doux:

doux eſt donc miel.

ſi animal,

me eſt homme.

ſe forme,

me animal, dit vray,

me aſne, ſe dit eſtre animal,

me eſtre aſne, dit vray.

ſe à diſſoudre en montrant que l'un
ue l'autre: comme au premier exem-
onuient à d'autres choſes qu'au miel;
t troiſieſme qu'*animal* ſe dit d'autres
de l'homme & de l'aſne.

Q 2

De la surprise qui vient de ce qu'on prend pour cause ce qui ne l'est pas.

C H A P. XIII.

Ceste surprise se peut rapporter ou aux syllogismes qui concluent absurdité, que nous croyons proceder de la faulseté de l'une des propositions, au lieu qu'elle vient plustost de la forme de la forme & contraire aux preceptes de la Logique. Bien se peut rapporter aux effects que nous croyons proceder d'ailleurs, que de la vraye cause, comme qui conclurroit que le vin est mauuais, parce qu'il est cause d'une chose mauuaise, sçauoir de l'yrongnerie, & la cause est semblable à son effect. Ce n'est faux, d'autant que ce n'est point le vin qui est la vraye cause de l'yrongnerie, ains le vice de luy qui boit demesurément. On pouuoit à tels effets en monstrant & distinguant quelle est la vraye cause, & quelle ne l'est pas. Car comme nous auons dit ailleurs, toutes causes ne sont pas propres pour demonstrier l'effect.

*Au ch. 3.
du li. 6.*

De la surprise qui vient de plusieurs interrogations

C H A P. XIV.

IL n'y a celuy qui ne reconnoisse bien qu'il est susceptible d'estre deceu, si à plusieurs & diuerses interrogations il fait vne mesme responce. Ce qui peut venir en trois manieres. La premiere quand on demande vne chose de plusieurs: comme, *Les ciens & les corps mixtes sont-ils composés de quatre elements?* La seconde quand on demande plusieurs choses d'une seule: comme *les ciens sot-ils transparents & animés?* La troisieme quand on demande plusieurs choses de plusieurs autres: comme *les Anges & les hommes sont*

stances corruptibles? Pour satisfaire à
 s'il faut practiquer le dire commun,
 interrogation il faut double responce.
 ie veux aussi rapporter vne espeece de
 eux, que les Grecs appellēt *Pseudome-
 faux & trompeux*: parce que respon-
 s, vous tomberez de tous costez en
 me si on vous demande: *Auez-vous
 life? continuez-vous à blasphemer?* Si
 ouy qu'neuy, quoy que ces deux
 satisfaire à toutes les simples deman-
 si serez-vous tousiours pris, & con-
 ou pour le temps passé ou pour le
 vn ignorant qui face de ces deman-
 luy dire, que telles interrogations ne
 de responce: ou bien il luy faut
 le demande: Si c'est quelqu'un qui se
 il se contentera qu'on luy responce
 demande captieuse & trompeuse, que
 menon.

il n'est pas aisé, de se ressouvenir à
 responces artificielles à tant de sot-
 paralogismes, & Sophismes, pour le
 ae, demeurer court, faut-il auoir l'in-
 er promptement d'une matiere plus
 il argument à celuy qu'on nous pro-
 absurdité de celuy-cy descourir &
 absurdité de l'autre: comme qui pouf-
 ille hors de sa place, y enfonçant vne
 st faisant sortir la verité du conflict
 les semblables: ainsi que de l'entre-
 ailloux on tire du feu.

arresté à la descouuerte des ruses &
 stiques, qui font la derniere piece de

242 *Livre neuvième de la Logique.*
cest œuvre : de laquelle toutesfois il se faut seru
seulement pour la deffense, iamais pour l'offen
ainsi que de l'eloquence pour persuader les cho
bonnes & honnestes. Car ces belles & admirabl
disciplines nous ont esté reuelées comme les autr
dons de la diuinité, pour en vsfer, non pas abuser : &
cette seule fin en ay-ie réglé les preceptes.

Loüé soit Dieu.

L'AVTEVR A SON
L I V R E.

Luret, roule par tout, & voy mes enuieux,
Ces Zoiles mordans à qui tu ne peux plaire.
Prie les toutesfois pour un temps de se taire,
Se taire insqu'à tant qu'eux-mesmes facent mie.





YSIQVE
SCIENCE
S CHOSES
NATVRELLES.



ION DV PLEIX, *Conseiller du Roy,*
Parlementier Assesseur criminel au siege
Condom.



A LYON,
de SIMON RIGAUD, Marchand
en ruë Merciere, deuant S. Antoine.

M. DC XX.
EC PERMISSIONS.







ONSEIGNEVR,
RE ANTOINE DE
uesque d'Aure, & Coadju-
Monseigneur l'Euesque de

ONSEIGNEVR,
Apres que feu Monsieur de Vien-
ne Contreroolleur & Intendant
general des finances, l'un des
meilleurs Seigneurs & amis, que
esprouué en ce monde, m'a esté ra-
inexorable, ie n'ay pas voulu que
luy auoit esté consacrée, reuit le
triesme fois beaucoup mieux estof-
és editions precedentes, sans luy
nd protecteur: de la bien-vueillance
faire autant d'estat que de celle du
estre un grand nombre d'honora-
qui me fauorisent de leur amitié
ue bonne fortune que par la recom-
ucun mien merite, i'ay faict choix de
gneur, de qui les bonnes graces me

sont de longue-main acquises tant pour la commu-
 nion de nos études qu'union de volontés, la mienne
 ne se conformant tousiours à la vostre, qui ne re-
 se rien qu'un saint Zele à la religion, la pieté
 service du Roy & du public, & l'exercice de
 ces vertus intellectuelles & civiles: lesquelles
 ont rendu digne de porter ceste pesante charge
 du Ciel, dont Monseigneur de Condom vostre
 cle se deschargea sur vous en sa vieillesse comme
 second Atlas sur son Hercule. Ainsi donc la re-
 moire de la vie passée ensemble, l'estude des be-
 nes lettres, la douceur de la conuersation presen-
 & l'esperance de continuer à l'aduenir (puis
 Dieu veut que ie sois dans vostre bergerie spi-
 rituelle) m'obligent à vous rendre ce tesmoign
 de l'entiere deuotion que i'ay à vostre service, com-
 me ie m'asseure que vous me ferez aussi l'honneur
 de le receuoir d'un front serain, & me tenir à
 mais pour estre,

Monseigneur,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur

SCIPION DV PLE

AM

NAGRAMMA.

ius Duchemin-decouis.

icio Dei nauem custodis.

HEXASTICHON.

le Dei est qui Graco est Angelus ore:
os sancti pastor ouilis erit.
ediis Ecclesia dicitur undis,
insanas non vereatur aquas.
gelicâ curâ quia pascis ouile,
re tuum nomina nomen habet.

Auctor operis.



AV LECTEUR.

A My lecteur, lors que ie donnay au iou
Physique, incertain d'escrire la Metaph
que, i'y meslay quelques questions touc
la naissance & creation du Monde au Lliure
quelques vnes touchant l'ame separée au
VIII: lesquelles estant plus propres à la Meta
sique, ie les ay despuis inserées & plus esten
dans le III. & V. liures de ma Metaphysique,
que ie rendisse à chasque discipline ce qui luy
partenoit: de quoy ie t'ay voulu donner aduis,
que tu ne trouues pas estrange ceste transposi
Au demeurant i'ay obserué & corrigé rant de
tes aduenues és précédentes editions que cel
te soulagera beaucoup, pourueu que les Im
meurs en soient plus soigneux, que de coustu
Tour soit à la gloire de Dieu, & à ton profit.



TAB



DES MATIERES

divisées en huit livres de
la Physique.

LIVRE PREMIER.

Contenu & sommaire de ce qui est contenu
en six livres de cest œuvre.

I. fol. 5
Le monde créé en vn instant, ou en six di-
verses journées.

fol. 11

Sommaire.

Opinions des anciens Philosophes touchant
la création. II. Que la création est de la foy.
La création se peut prouver & démonstrer par
la raison. III. Que le monde a esté créé à un in-
stant, ou à six journées, par laquelle
on peut seulement marquer un certain ordre.

de la bonté & perfection du monde.

fol. 15

Sommaire.

Opinions de la bonté. II. Que Moysé escrivant
de toutes choses estoient fort bonnes, en-
tendant la métaphysique. III. Que le monde pouvoit
être meilleur.

De la surprise qui vient de ce qu'on prend pour cause ce qui ne l'est pas.

C H A P. XIII.

Ceste surprise se peut rapporter ou aux syllogismes qui concluent absurdité, que nous croyons proceder de la faulseté de l'une des propositions, au lieu qu'elle vient plustost de la forme de la proposition & contraire aux preceptes de la Logique: ou bien se peut rapporter aux effects que nous croyons proceder d'ailleurs, que de la vraye cause, comme un homme qui concluroit que le vin est mauuais, parce qu'il est cause d'une chose mauuaise, sçauoir de l'yurongnerie, & la cause est semblable à son effect. Ce raisonnement est faux, d'autant que ce n'est point le vin qui est la vraye cause de l'yurongnerie, ains le vice de luy qui boit demesurement. On pouuoit à tels raisonnemens en montrant & distinguant quelle est la vraye cause, & quelle ne l'est pas. Car comme nous auons dit ailleurs, toutes causes ne sont pas propres pour demonstrier l'effect.

*Auch. 3.
du li. 6.*

De la surprise qui vient de plusieurs interrogations.

C H A P. XIV.

IL n'y a celuy qui ne reconnoisse bien qu'il est susceptible d'estre deceu, si à plusieurs & diuerses interrogations il faict vne mesme responce. Ce qui peut venir en trois manieres. La premiere quand on demande vne chose de plusieurs: comme, *Les cieux & les corps mixtes sont-ils composés de quatre elemens?* La seconde quand on demande plusieurs choses d'une seule: comme *les cieux s'ont-ils transparents & animés?* La troisieme quand on demande plusieurs choses de plusieurs autres: comme *les Anges & les hommes sont-ils mortels?*

de la Logique. 2.41
ces corruptibles? Pour satisfaire à
faut practiquer le dire commun,
rogation il faut double response.
veux aussi rapporter vne espee de
x, que les Grecs appellét *Pseudome-*
x & trompeux: parce que respon-
qus tomberez de tous costez en
e si on vous demande: *Auez-vous*
? continuez-vous à blasphemer? Si
y qu'enny, quoy que ces deux
faire à toutes les simples deman-
erez-vous tousiours pris, & cor-
pour le temps passé ou pour le
ignorant qui face de ces deman-
dire, que telles interrogations ne
e respondre: ou bien il luy faut
demande: Si c'est quelqu'vn qui se
se contentera qu'on luy responde
ande captieuse & trompeuse, que
non.

n'est pas aisé, de se ressouvenir à
sponses artificielles à tant de sot-
ralogismes, & Sophismes, pour le
demeurer court, faut-il auoir l'im-
promptement d'une matiere plus
argument à celuy qu'on nous pro-
surdité de celuy-cy descouvrir &
rdité de l'autre: comme qui pouf-
hors de sa place, y enfonçant vne
faisant sortir la verité du conflict
semblables: ainsi que de l'entre-
doux on tire du feu.

esté à la descouuerte des ruses &
ques, qui font la derniere piece de

cest œuvre : de laquelle toutesfois il se faut seru
 seulement pour la deffense, iamais pour l'offen
 ainsi que de l'eloquence pour persuader les cho
 bonnes & honnestes. Car ces belles & admirabl
 disciplines nous ont esté reuelées comme les aut
 dons de la diuinité, pour en vser, non pas abuser : &
 ceste seule fin en ay-ie réglé les preceptes.

Loië soit Dieu.

L'AVTEVR A SON
 LIVRE.

Luret, roule par tout, & voy mes enuieux,
 Ces Zoiles mordans à qui tu ne peux plaire.
 Prie les toutesfois pour un temps de se taire,
 Se taire insqu'à tant qu'eux-mesmes facent mie.

